

Le pin des Landes

On ne voit en passant par les Landes désertes,
Vrai Sahara français, poudré de sable blanc,
Surgir de l'herbe sèche et des flaques d'eaux vertes
D'autre arbre que le pin avec sa plaie au flanc,
Car, pour lui dérober ses larmes de résine,
L'homme, avare bourreau de la création,
Qui ne vit qu'aux dépens de ceux qu'il assassine,
Dans son tronc douloureux ouvre un large sillon !
Sans regretter son sang qui coule goutte à goutte,
Le pin verse son baume et sa sève qui bout,
Et se tient toujours droit sur le bord de la route,
Comme un soldat blessé qui veut mourir debout.
Le poète est ainsi dans les Landes du monde ;
Lorsqu'il est sans blessure, il garde son trésor.
Il faut qu'il ait au cœur une entaille profonde
Pour épancher ses vers, divines larmes d'or !

Théophile Gautier (1811-1872), *España*.

1

Aux salarié(e)s du bois

Aux syndicalistes et à leurs combats

A la forêt

3

1

Marco aurait pu mettre des chaussons d'équilibriste mais il n'avait pas prévu de faire ce numéro ! Ce fil d'acier sur lequel il avance s'enfonce dans ses pieds. L'air des Pyrénées, dont on aperçoit au loin les sommets enneigés, est froid en cette saison. Il est seul là-haut à se les geler. Les rafales de vent glacial n'arrangent rien. Il manque à chaque pas de basculer et ne veut pas regarder en bas, surtout pas. Droit devant, il doit aller toujours droit devant, jusqu'à l'antenne du relais de télévision, là, au sommet de la Rhune, où l'attend Sonia, un grand sourire aux lèvres. Elle n'a pas l'air d'avoir froid, elle, dans sa robe d'été. Marco s'est encore mis dans une position délicate juste pour l'épater. C'est trop con ! Il ne doit pas envisager une chute, surtout pas. Sonia lui fait de grands signes avec les bras. Elle saute en l'air comme si elle voulait attirer son attention mais Marco ne comprend toujours pas ce qu'il fait là.

Sonia écarquille les yeux, ouvre grand la bouche, aucun cri ne sort mais, pour Marco, c'est la grande bascule. Devant ses yeux, dans un tourbillon, le bleu du ciel se mélange au vert des pâturages, la ligne d'horizon est verticale puis se retourne, un vautour à l'envers, des rochers qui s'approchent à grande vitesse...

Il sent un choc violent. Les yeux grands ouverts par l'effroi, il ne voit rien. Noir complet. Les pieds gelés et engourdis, le froid mord le bout de ses orteils. Impossible de faire le moindre mouvement. Le fil d'acier lui scie les pieds, les mollets, les bras et les épaules. Il réalise qu'il est saucis-

sonné comme un rôti, dans la position du fœtus. Seule sa tête peut bouger. En essayant de pivoter, il

s'est cogné le nez sur quelque chose de dur, l'odeur du pin et de la sciure. Un bruit sourd l'entoure.

Il sent des crampes et sait que cette position va vite devenir insupportable.

2

Il fait bon cet après-midi sur les bords de l'Adour. Les camions qui transportent le bois tombé pendant la tempête Klaus, se suivent dans un ballet incessant d'allées et venues. Ils sèment des écorces de pin qui, écrasées et mouillées par les pluies de ces derniers jours, se transforment en pâte

noire sur le bord des routes qui mènent au port de Bayonne.

Dans la cale du Boucau, quai de Bazé, les petits bateaux bougent au rythme des vaguelettes créées par les remous des bateaux lamaneurs qui viennent de partir. Ils vont à la rencontre d'un car-

go chargé de bois, battant pavillon ukrainien. Ce dernier s'apprête à quitter le quai. Un vent léger

fait quelques rides sur l'Adour.

Antton pense qu'une eau si calme est une bonne occasion pour aller tâter la louvine. Propriétaire

de *Filou*, un petit arcachonnais de 4,75 m, amarré à un corps-mort de la cale Sarraute, il profite de

sa retraite pour s'adonner à sa passion.

Il venait d'obtenir cette place par tirage au sort lors d'une réunion organisée par la ville de Bou-

cau. La chance d'Antton lui avait attiré des regards réprobateurs de la part de ceux qui, proches de

ce milieu de pêcheurs amateurs, n'avaient pas été choisis.

Si les bateaux de la cale de Boucau se ressemblent quasiment tous, mis à part les deux bateaux-

pilotes de la capitainerie, ceux de la cale Sarraute qui occupent le virage de l'Adour, sont plus di-

vers. On y trouve quelques petits bateaux dont un de pêcheur professionnel, un voilier, des hors-

bords...Et cet engin flottant, étonnamment bardé de cordes, de chaînes et de poulies, utilisé pour

l'entretien des bouées d'amarrage, voire pour renflouer quelque bateau coulé sur place par un gros

arbre malveillant, arrivé des fins fonds du fleuve.

Pour pêcher la louvine (ou le bar pour ceux qui ne sont pas du coin), il faut une traîne, tractée par

un bateau diesel, se mettre face au courant de l'Adour et caler le moteur sur le régime idéal pour

avancer lentement. La profondeur de pêche à la traîne dépend du temps, du vent, de l'agitation de

5

l'eau, de la marée, plein de choses qu'Antton voudrait bien maîtriser comme les anciens de la cale,

qu'il voit souvent ramener du poisson.

Un de ces pêcheurs aguerris lui avait indiqué comment connaître l'état de l'océan sans aller

jusqu'à l'embouchure. « Tu observes le ressac de l'eau sur le plan incliné de la cale et le comporte-

ment des peupliers qui sont sur le parking. Un ressac d'un mètre et des peupliers dont la cime bouge

un peu trop, t'es sûr qu'il y a de la houle et que la barre va être difficile à passer. » Antton avait pu

le vérifier lorsqu'un matin, à l'aube, il s'était rendu avec son beau-frère sur le lieu de pêche aux

chipirons, à quelques brassées de l'embouchure du port, après la grande digue de Tarnos. Il lui en

avait coûté de jouer les professionnels avec ce petit navire au milieu de la houle. Ballottés dans tous

les sens, prêts à vomir tripes et boyaux, ils avaient été contraints d'abandonner la partie de pêche,

moqués dès leur retour par deux vieux assis sur un banc.

Mais aujourd'hui, aucun problème, le fleuve est glacis. Le moteur ronronne doucement, et Antton, d'un geste de plus en plus assuré, tire régulièrement sur la traîne pour faire vivre le leurre,

un lançon en plastique. Devant l'énorme aciérie dont les quais accueillent des tonnes de ferrailles

venues d'Espagne et d'autres parties du monde, les mouettes sont en chasse. Elles plongent dans le

but de piquer du poisson et c'est bon signe. Antton s'approche lentement et passe tout près de la

zone. Il aperçoit alors des milliers d'anchois quasi à la surface ainsi que les reflets d'argent des

poissons qui, à la vitesse de l'éclair, filent dans le banc.

Un d'entre eux vient de mordre. Antton le remonte, voit qu'il ne fait pas la maille, le décroche et

le remet à l'eau. A peine la traîne à nouveau en action, Antton sent que ça tire très fort. Il ferre un

bon coup mais ça bloque. Cet endroit est plein de ferrailles au fond mais il pêche en surface. Le

poids suit le mouvement lentement. Le fil de pêche lui cisaille la main. Il met un gant de cuir,

stoppe le moteur et tire lentement lorsqu'il aperçoit une masse bleue. Ce bleu ciel il le connaît, cela

lui dit quelque chose. C'est un bleu de travail de chez Berceau Aviation avec un type dedans, mé-

connaissable. Antton ne sait pas quoi faire, tirer vers lui ou couper le fil ? Il tire encore et distingue

plus nettement les dégâts causés sur le visage du mort par un séjour prolongé dans l'Adour. Un petit

crabe sort de la bouche entrouverte. Une odeur forte de cadavre lui envahit les narines. Dans un

soubresaut, il vomit par-dessus bord, puis se met à crier en agitant un bras pour appeler au secours.

3

Dans un des bureaux du centre municipal de réunion de Bayonne, Laurent s'échine à rédiger un tract syndical sur les enjeux des services publics dans le bassin d'emplois. Il angoisse toujours face

à ce type d'exercice car quelques milliers de salariés vont lire sa prose.

Mais autre chose le préoccupe. Le niveau régional du syndicat lui a confié l'animation d'une ac-

tivité autour de la filière bois. Les dernières informations qu'il a pu glâner ne sont pas bonnes et il

doit immédiatement en informer le responsable régional.

— Salut Julien, T'es où ?

— A Bordeaux, à la Bourse.

— Ah bon ? T'es devenu trader ?

— Très drôle, non pardon, très lourd !

— Bon, ça va... Te souviens-tu de notre conversation sur les effets de la tempête Klaus ? Eh bien,

ça ne s'arrange pas.... Tout le bois qui est tombé... Comment on appelle ça déjà ?...

— Le chablis.

— C'est exact! Quelle culture!

— Oh, je n'ai pas de mérite. J'ai réussi à retenir ce nom au lendemain de la tempête de 1999 lors-

qu'un cheminot m'a dit que le chablis était transporté par train jusqu'à Saint-Jean-Pied-de-Port /

Garazi pour être ensuite mis sur des camions en direction des scieries espagnoles. J'ai immédiate-

ment fait le rapprochement avec ce bon bourgogne blanc que j'ai découvert quand j'ai travaillé à la

Poste de Dijon il y a quelques années.

6

— Ah ! D'accord... Quelles références ! Trêve de plaisanterie, je viens de lire que deux ans après la

tempête, on commence à voir le bout du ramassage du bois. Or, il reste tous les arbres penchés à

tronçonner et, par-dessus le marché, un coléoptère, le scolyte, s'est mis dans le bois, s'attaquant

même aux arbres sains ! Donc, ce qu'on avait prévu à l'époque est en train de se vérifier. Les CO-

pains de la filière sont très inquiets.

— Il faudrait reprendre ce qu'on avait écrit juste après la tempête et relancer le chantier. Il est vrai

que la bataille sur les retraites ne nous a pas laissé le temps de poursuivre ce travail...

— Le problème dit Laurent, c'est que la forêt risque de crever et à terme, les 32 000 emplois de la

filière.

— Tu as raison. Il faut faire un point sur ce qui se passe autour du chablis. Je vais faire des re-

cherches sur l'état de la forêt, les mesures en cours et celles envisagées. Toi, Laurent, tu regardes du

côté de l'écoulement du chablis, le marché, où va le bois quand il part du port de Bayonne, etc. En-

suite, on réunit les syndicats de la filière et on fait un point avec eux.

— OK patron !

— Enfoiré !

4

Dans le navire de la police maritime, Antton se remet à peine de ses émotions. Le corps du noyé

a été remonté à son bord et le petit bateau d'Antton est remorqué jusqu'au quai du souffre, près de

la base de la marine militaire d'Anglet. Il aimerait se débarrasser de cette odeur de cadavre qui lui

provoque des haut-le-cœur. Antton est inquiet pour la suite. Un policier tente de le rassurer en lui

parlant de procédure obligatoire, de simple témoignage.

A l'approche du quai, il aperçoit deux voitures de la police et un véhicule de pompiers. Un poli-

cier en tenue, appuyé sur le capot du camion des pompiers, attend en fumant une cigarette. A

l'arrivée du navire, il écrase son mégot du pied après avoir tiré deux ou trois bouffées rapides et suit

les pompiers qui s'approchent du quai. Ses collègues le laissent passer devant. Antton comprend

qu'il s'agit du chef. Une fois le bateau amarré, tout le monde s'écarte pour laisser passer le gars. Il

descend l'échelle en acier pour sauter sur le navire avant de se frotter bruyamment les mains pour

enlever les traces de rouille.

— Où est-il ? dit le policier.

— Je suis là ! répond Antton.

— Non pas vous... Le macchabée ! Vous, on verra après !

Antton est surpris. Le type ne s'est même pas présenté et l'a totalement ignoré.

— Il est là Chef ! dit un de ses collègues.

Le flic doit avoir la cinquantaine bien tassée, un visage aux multiples trous éclairés par de

grands

yeux verts soulignés de valoches.

— Lopez, venez voir et dites-moi. A votre avis, depuis combien de temps il est à la flotte celui-là !

dit le Chef.

Lopez s'exécute. Un type de la quarantaine, pas très grand, un corps rond et un visage aux

plutôt rouges.

Antton trouve qu'il ressemble à un boucher, avant de considérer cette idée morbide devant un cadavre humain.

— Environ trois jours...dit Lopez hésitant.

— Allons ! En trois jours, il aurait filé en mer vite fait !

Lopez porte son regard vers l'embouchure avant de répondre :

— Peut-être était-il en route vers l'océan, mais vous savez, dans l'Adour, il y a des courants, des

pires de ponts et autres obstacles. Puis il y a aussi la marée. Or, actuellement, elle monte ; donc le

courant est inversé.

Le chef éclate d'un rire forcé et ajoute :

7

— Pas mal, Lopez ! Alors la question c'est d'où il vient et comment il est arrivé là. Bon ! C'est

vous le type qui l'a trouvé ?

Antton voit tous les regards se tourner vers lui sauf celui de Lopez, qui observe encore le cadavre. Personne n'a osé relever la faute de français du policier.

— Si c'est à moi que vous parlez, oui, c'est bien moi qui l'a trouvé comme vous dites...

— Vous auriez préféré que je dise pêché peut-être ?! répond le flic, qui repart dans un éclat de rire

accompagné de soubresauts exagérés pour masquer sa gêne. Les quelques personnes de l'assistance

s'obligent à sourire, sauf Lopez qui a lancé un regard complice vers Antton.

Eh bien oui ! répond Antton. Parce que c'est bien ce que j'ai fait malgré moi !

— OK ! On ne va pas jouer, on n'a pas le temps. Alors le monsieur il va m'expliquer où et com-

ment il l'a pêché comme il dit, et ensuite il viendra avec nous au commissariat de Bayonne faire sa

déposition.

Antton a touché où ça fait mal. Ce flic ne supporte pas la moindre contradiction et veut en mon-

trer à ses collègues.

— Je l'ai remonté là-bas, près de l'aciérie, reprend Antton.

— Et vous avez réussi à le remonter avec du fil de pêche ? dit le flic, d'un ton moqueur en jetant un

regard circulaire aux personnes qui l'entourent.

— Oui, monsieur. Car je pêche avec du 100/100e ou 1 millimètre de diamètre si vous préférez. Si ça

ne remue pas, ça ne casse pas. L'inertie dans l'eau fait que j'ai pu rapprocher le corps du bateau ou

le bateau du corps, si vous préférez.

— Je ne préfère rien moi, j'écoute les faits ! Ainsi, vous avez tout de suite vu qu'il s'agissait d'un

corps ?

— C'est quand j'ai reconnu le bleu de chez Berceau Aviation que...

— Ah ! Vous avez reconnu le bleu de Berceau Aviation, monsieur... Comment déjà ?

— Antton Ayguebache... Oui, je l'ai reconnu parce que je côtoie des salariés de chez Berceau et

je...

— OK ! Très intéressant ! Coupe sèchement le flic avant de s'adresser à un collègue qui l'accompagne... Etché, emmène le témoin au commissariat, fais-lui faire sa déposition et pose-lui

quelques questions à propos de ses « amis » de Berceau !

Antton est frustré de n'avoir pu terminer son témoignage mais se demande finalement s'il n'en a

pas trop dit.

Une caisse en bois ! Marco constate avec effroi qu'il est dans une caisse en bois ! C'est un nou-

veau choc. Plus rien ne lui paraît réel. Son esprit part dans tous les sens, ses idées se mélangent et

n'arrivent pas à prendre un chemin cohérent. Privé de tout mouvement, une angoisse monte de son

ventre et jaillit de sa gorge dans un grand cri. Un cri qui le surprend lui-même mais qui n'a aucun

effet calmant sur son état. La panique le prend. Son corps se met à forcer en cherchant à se tendre

pour casser les entraves. C'est peine perdue car le fil d'acier qui l'enserme provoque des douleurs

vives et profondes.

Marco tente de se calmer. Il voudrait rétrécir pour rendre les fils plus lâches. Il décide de laisser

son corps se détendre au maximum et s'adapter aux liens, les laissant s'enfoncer lentement dans sa

chair. Il veut absolument contenir sa douleur pour libérer son esprit.

Lentement, il y parvient et se promet de ne plus céder à la panique. Quelques images floues de

deux marins philippins et d'un bateau lui apparaissent. Etape par étape, l'histoire se construit. Il se

souvent être parvenu, après d'âpres négociations, à monter sur ce navire pour y rencontrer le capi-

taine, un Ukrainien qui parlait l'anglais en roulant les "R".

Ce dernier lui avait signifié être en Ukraine sur ce bateau et que lui, Marco, devrait se dépêcher de

retourner sur le quai, en France.

Marco se rappelle avoir insisté notamment sur les conditions de travail des marins philippins. Il

les avait rencontrés sur le port alors qu'il prenait quelques photos des grandes piles de bois. Sa femme et ses enfants étaient restés près de la voiture.

Il se tend mais son corps lui intime l'ordre de ne pas bouger.

Il se souvient avoir dit aux deux marins philippins qu'il irait rappeler quelques règles du droit du

travail au capitaine du navire. Sonia avait essayé de l'en dissuader. Elle lui avait très gentiment

suggéré d'attendre le lendemain, une fois les renseignements pris auprès d'un inspecteur du travail.

Marco s'en veut de ne pas l'avoir écoutée et de s'être une fois de plus entêté à vouloir sauver le monde sacrifiant ainsi un des rares dimanches en famille. Sa femme, ses filles, où sont-elles ? Que

savent-elles ? Depuis combien de temps est-il enfermé là ?

La discussion avait été rude avec le capitaine, et Marco s'était battu avec deux costauds dont il ne retrouve pas les visages dans sa mémoire.

Des voix approchent. Des hommes parlent dans une langue étrangère qu'il n'arrive pas à distin-

guer. Deux types qui semblent s'engueuler, là tout près de lui. Quelque chose vient heurter la caisse, comme un coup de pied, puis un coup plus sec au son métallique, juste au-dessus de sa tête.

Ses yeux s'habituent à l'obscurité, et quelques traits de lumière font leur apparition. Il peut mainte-

nant distinguer le pourtour du couvercle et deviner le passage des clous qui le scellent à la caisse. Il

pense à un cercueil.

Le ton monte entre les deux hommes. Antton ne sait que faire. Les interpeller et risquer d'être

frappé ? Pour cela, ils devront ouvrir la caisse. Ne rien faire c'est attendre encore dans cette posi-

tion, sans savoir, sans comprendre. Il se met à crier.

— Ohé ! Faites-moi sortir de là !

L'effet est immédiat. Les hommes se taisent un instant.

Il imagine que ce sont les deux Philippins.

— Shut-up ! Be quiet ! Chuchote une voix.

Un pied-de-biche vient s'insérer sous le couvercle qui commence à s'écarter de la caisse dans un

petit grincement de clous glissant dans le bois. Marco voit des yeux apparaître dans l'interstice puis

le couvercle se soulève un peu. Son corps se met à trembler. Celui qui tient le pied-de-biche inter-

pelle l'autre homme et lui intime un ordre. Puis il met un doigt sur ses lèvres pour signifier à Marco

de ne pas faire de bruit. Ce signe international montre une forme de complicité qui rassure Marco

sur leurs intentions, mais il reste méfiant et tremble toujours autant. Le visage de l'homme apparaît

à contre-jour. Il reconnaît néanmoins un des Philippins à qui il avait parlé sur le quai et qui a l'air

d'avoir peur, lui aussi.

L'autre Philippin arrive haletant et aide son collègue à ouvrir le couvercle avec un autre pied-de-

biche. Marco sent un air frais l'envahir. Il a soudain l'envie de se lever. Mais les liens s'encastrent

alors plus profondément dans sa chair, le faisant atrocement souffrir.

Le premier Philippin lui dit dans un français approximatif :

— Si toi libre, tu nous mènes avec toi ?

Marco n'est pas sûr d'avoir compris la question et lui demande de répéter. Le deuxième homme,

les yeux exorbités et rouges de peur, répète plus fort. Marco dit « yes » deux fois tout en hochant la

tête, très vite et sans réfléchir.

L'un d'eux se saisit d'une pince coupante, cisaille le fil d'acier en plusieurs endroits. Les marques dans la chair de Marco sont si profondes qu'il a l'impression qu'on lui arrache la peau

quand on défait le lien. Une fois libéré, il sent encore la douleur et voit les traces sur ses avant-bras.

Les deux hommes l'aident à sortir de la caisse et lui demandent de s'accroupir immédiatement.

De toute manière, Marco se sent incapable de se redresser. Il se frotte les bras et les jambes, sent les

marques laissées par le fil d'acier et appuie fort sur ses muscles comme pour remodeler ses membres déformés. Pendant ce temps, un des Philippins marche tranquillement vers l'échelle de

débarquement et ralentit devant un hublot éclairé. Arrivé à l'échelle, il les appelle d'un signe de la

main, en marchant en canard pour passer sous le hublot du salon où le capitaine déjeune. Ils arrivent

à l'échelle, la dévalent, sautent sur le quai et partent à toutes enjambées en direction de la ville.

9

Marco voit le bateau-pilote et ceux des lamaneurs s'approcher du navire. Cela signifie qu'il est en

partance.

Totalement à découvert, ils pressent le pas de peur d'être rattrapés, en prenant soin de ne pas

at-

tirer l'attention, car trois types qui courent au milieu d'une zone industrielle en plein après-midi, ça

se voit. Ils longent la route qui relie la digue au quartier des Forges. Glissant sans cesse dans la boue

d'écorce de pin qui s'étale sur les bas-côtés de la route, ils se sentent petits devant l'immensité des

hautes piles de bois. Le bruit cadencé des marteaux pilons qui enfoncent les piliers en acier du futur

laminoir rythment leurs pas. Ils longent maintenant les longs tuyaux rouges et verts de la grande

aciérie. Marco décide de bifurquer sur la voie ferrée qui passe entre l'énorme usine et une zone de

stockage d'air et d'oxygène qui alimente les hauts fourneaux.

A cet endroit, il prend conscience de l'immensité de cette usine. Elle est impressionnante de grandeur, de bruit, de fumée. Sa couleur ferraille et rouille accentue cette image de mastodonte.

Trébuchant sur les traverses, se tordant les chevilles sur le ballast, le trio s'approche tant bien que mal de la cité des Forges.

Marco n'a qu'une idée en tête, prévenir sa femme et ses enfants. Il pense aussi ramener les Phi-

lippins chez lui et se poser, avec eux, à l'abri. Mais il ne sait pas quoi faire. Faut-il appeler la police

et expliquer ce qui s'est passé ? Au risque que les Philippins, s'ils n'ont pas de papiers, tombent sous

le coup de la loi d'expulsion des étrangers en situation irrégulière ? C'est alors qu'un doute terrible

lui vient à l'esprit. Il fouille la poche arrière de son jean, puis toutes ses poches et s'aperçoit qu'il

n'a plus son portefeuille. Cela veut dire que ceux du bateau connaissent probablement son identité

et son adresse. A moins qu'il l'ait perdu sur le chemin. Mais il est impossible de faire demi-tour. Les

types qui l'ont agressé sont peut-être déjà chez lui. Une forte angoisse l'étreint à nouveau et il se

met à presser le pas. Le souffle rapide, il tourne la tête de temps en temps pour regarder les deux

Philippins qui le suivent, visiblement très inquiets de ne pas savoir où ils vont. Le regard paniqué de

Marco ne les rassure pas. Ils ne disent pas un mot. Marco se souvient qu'ils avaient comparé ce na-

vire à une prison flottante qui fait des allers retours permanents pour transporter du bois. Ils

n'avaient pas vu leurs familles depuis plus d'un an et ne touchaient qu'à une partie de leur salaire

pour faire quelques achats sur les ports. Le reste partait au pays. Leurs rares sorties étaient limitées

à une heure, ce qui leur permettait parfois de trouver une cabine téléphonique pour parler à leurs

proches.

6

« Dans quelle galère me suis-je encore fourré ? » C'est la réflexion que s'est faite Antton dès que

la voiture de police a quitté les quais. A l'arrière du véhicule, il a vu défiler un paysage très fami-

lier. Ce quai, où s'élevait autrefois une montagne jaune de soufre venu par train du bassin de Lacq,

lui rappelle les parties de pêche avec son père. Puis l'avenue de l'Adour où trône toujours l'ancien

Bureau central de commandes d'EDF qu'il avait occupé avec ses collègues pendant les grèves de

1995. Et ce pincement au cœur qu'il a chaque fois qu'il passe sur ce grand rond-point, en tête du

pont Grenet, qui a pris la place des ateliers des gaziers et des électriciens, où il a commencé à tra-

vailler en 1975.

Lui revient alors l'image de ce cadavre dans un bleu de travail de Berceau Aviation. Et s'il s'agit

vraiment d'un de ses copains ? Des tas de visions de camarades défilent dans sa tête qu'il chasse

aussitôt comme s'il refusait de coller un de ces visages sur celui décomposé qu'il a découvert. De

plus, la réaction du flic, quand Antton a avoué connaître des salariés de Berceau Aviation, l'inquiète.

La voiture tourne sur les allées Paulmy bordées de palmiers. Elles débutent aujourd'hui par une

résidence de luxe plutôt laide et pas vraiment accessible aux ouvriers. Antton se souvient d'un ar-

ticle de *Sud-Ouest* où le maire de Bayonne avait déclaré que le centre-ville n'a pas vocation à ac-

cueillir du logement social. CQFD !

10

C'est la deuxième fois qu'Antton entre dans un commissariat pour y faire une déposition. La première, c'était sur convocation du commissaire dans les anciens bureaux de la police au cœur du

petit Bayonne. Avec un autre militant d'EDF-GDF, ils avaient dû répondre d'un blocage du TGV

Paris-Hendaye, à l'occasion d'une manif contre l'ouverture à la concurrence du marché de l'énergie. Une lettre du procureur, le menaçant de poursuites judiciaires si cela se reproduisait, avait

fait suite à cette convocation. Ce qui ne l'avait pas empêché de recommencer avec ses collègues

quelques mois après. Mais, cette fois-ci, c'est différent. Antton se sent personnellement impliqué car

il a découvert un noyé et il n'a aucune idée de la suite.

Antton n'aime pas beaucoup les flics. Il pense que cela tient au fait qu'il a été trop souvent con-

trôlé lorsqu'il était jeune dans son quartier. Il fallait supporter quasi quotidiennement le regard

souçonneux des policiers et leur propos à la limite de l'insulte, alors que ni lui ni ses potes

n'avaient quoi que ce soit à se reprocher. Au contraire, ils œuvraient pour les habitants du quartier

au travers d'activités qu'ils construisaient avec eux. Aussi, il avait du mal à accepter d'être considéré

comme un voyou par des flics qui ne savaient rien de ce qui se passait dans ce quartier. Une phrase

de Coluche lui revient alors à l'esprit: « Les flics sont là pour nous protéger, mais plus il y en a, plus

on a peur ! » Il s'aperçoit alors que cette boutade a peut-être inspiré le ministre de l'Intérieur parlant

ainsi des personnes d'origine maghrébine. « Quand il y en a un ça va, c'est quand il y en a plusieurs

que cela devient un problème » avait-il dit lors d'un rassemblement des jeunes UMP à Seignosse,

pas très loin de Tarnos. Cette phrase lui avait d'ailleurs valu une condamnation.

Antton s'attend à des tracas de paperasseries administratives et à des questions indiscrètes. Pour

ne pas sombrer dans la paranoïa, il se dit qu'après tout il est citoyen. Certes, il a des devoirs, mais il

a aussi des droits qu'il ne manquera pas de faire valoir.

Il a eu le temps de réfléchir à tout cela, car cela fait près d'une heure qu'il est assis dans le cou-

loir à regarder passer des gens en uniforme et en civil. Il aurait préféré passer son dimanche après-

midi ailleurs qu'ici. Une espèce d'angoisse lui tord l'estomac. Des voix s'élèvent des bureaux et on

distingue quelques phrases : « Ah ! Toi t'es fort ! On a le numéro d'immatriculation de ta bagnole,

t'es tombé sur un contrôle de police qui t'a demandé tes papiers et tu nous dis que t'étais pas là-

bas ? Tu te foutrais pas un peu de ma gueule des fois ?... C'est ça ! C'est ça ! Arrête va !

Arrête putain ! » Antton ne se laissera pas tutoyer ni agresser ainsi. Cette résolution a pour effet de

le sortir un peu de cette position passive et angoissée dans laquelle il s'enfermait peu à peu.

Un flic en tenue vient le chercher. Il reconnaît le fameux « Etché ».

— Monsieur Ayguebache ? Venez, je vous prie. Excusez-moi de vous avoir fait attendre si long-

temps. Passez devant, c'est la troisième porte à gauche.

Antton, étonné par cet accueil compte tenu de ce qui a précédé, emprunte un long couloir et

entre dans le bureau, suivi par le policier.

— Asseyez-vous, s'il vous plait. Cela ne sera pas long. Je ferme la porte parce que ça crie un peu à

côté...

Puis, sans qu'Antton ne lui pose de question, il ajoute immédiatement :

— C'est une racaille de la ZUP. On le connaît, il nous emmerde depuis des années. C'est ici que

Sarkozy devrait le passer, son *Karcher* !

Antton n'apprécie pas ce terme de « racaille » ni l'allusion au « Karcher » que le président de la

République avait utilisés lors d'une visite en banlieue parisienne. Il ne sait pas si le flic les approuve

ou pas. Un petit sourire en biais du policier accentue le doute.

— Bon, notre affaire de cadavre repêché ! dit le policier en pressant le pas vers son bureau pour

s'asseoir dans un mouvement brusque qui fait reculer le fauteuil sur roulettes.

S'agrippant au bureau et levant les pieds, il se rapproche et tape d'un coup sec sur le clavier de

l'ordinateur pour relancer l'écran. Puis tout en remuant frénétiquement la souris en la tapotant légè-

rement sur le petit tapis carré affublé de logo de la police nationale, il scrute l'écran avec les yeux

plissés de quelqu'un qui voit mal.

— Allez, c'est parti ! reprend-il en faisant comme s'il se crachait dans les mains. Ses doigts se po-

sent sur le clavier avec une douceur en total décalage avec les gestes brusques qui ont précédé.

11

Après avoir appuyé plusieurs fois d'affilée sur la touche « entrée » et cliqué à plusieurs reprises

sur la souris, le flic dévoile une espèce de tic qui lui fait avancer la tête deux fois, avant de parler :

— Là on est bon, on peut y aller... Nom, prénom, s'il vous plaît.

— Antton Ayguebache.

— Alors... Nom : Ayguebache. Prénom : Antton.

Le policier lui fait remarquer qu'il n'a pas donné les réponses dans le bon ordre. Le flic a l'air très méticuleux et très professionnel. Son bureau est impeccable, les dossiers y sont bien rangés.

Il n'y a pas d'odeur de tabac ni de poussière. D'ailleurs, Antton s'attendait à le voir taper sur le

clavier avec deux doigts, comme il l'a toujours entendu dire. Eh bien celui-là posait ses doigts sur

les touches du clavier avec beaucoup de dextérité et de rapidité. « La police a bien changé » pense

Antton.

Une fois les questions d'identité posées, le policier s'attaque aux questions directement liées à « l'affaire » comme il l'appelle. C'est d'ailleurs révélateur d'un manque flagrant d'affaires au sens

important du terme policier. Il y a les actes de délinquances, les accidents et il y a les... affaires. Ce

mot implique qu'il va y avoir enquête et investigation. Interrogatoires, recherche de suspects, que

du bon et de l'excitant pour un commissariat de Bayonne plutôt mal loti de ce point de vue. On pourrait penser que la présence de nationalistes basques dans les alentours apporte un surcroît de

travail aux policiers locaux. Il n'en est rien puisque ces « affaires » se font rares et sont souvent trai-

tées par des spécialistes de la lutte anti-terroriste.

— Ce bateau, vous l'avez depuis longtemps ?

Antton juge la question peu à-propos, ne voyant pas le rapport entre la date d'achat de son bateau et le fait qu'il ait repêché un cadavre aujourd'hui.

— Il y a deux ans... Pourquoi ?...

— Ecoutez, monsieur Ayguebache, si vous me demandez chaque fois pourquoi je vous pose telle ou

telle question, cela risque d'être très long et on ne va pas s'en sortir. Alors, s'il vous plaît, vous ré-

pondez aux questions que je vous pose, si vous avez la réponse bien sûr, et tout ira vite et bien.

D'accord ?

Le policier a dit ça d'un trait, très calmement, le sourire aux lèvres et sur un ton infantilisant.

Antton se sent agressé et le rouge lui monte aux joues. Il regrette d'abord d'avoir lâché ce

« pourquoi » mais se ressaisit en décidant de ne pas adopter une attitude défensive ni agressive. Le

bon choix est de rester neutre et de répondre aux questions de manière réfléchie et intelligente. Sans

en rajouter et sans entrer dans les détails, car comme disait sa grand-mère : « le diable est dans le

détail. »

— Donc, cela fait deux ans... Et vous allez souvent à la pêche dans l'Adour ?

— De temps en temps... répond vaguement Antton alors qu'un homme en chemise entre et pose sur

le bureau un dossier affublé d'un post-it.

Antton y voit une phrase griffonnée. Le flic la lit rapidement et esquisse un sourire en coin.

— D'accord, vous connaissez le type que vous avez *pêché* ou pas ? dit le policier de façon beau-

coup plus directe.

Antton sent tout de suite que ce que le flic vient de lire, donne une nouvelle orientation à l'interrogatoire.

— Attendez ! dit Antton finalement sur la défensive. Premièrement, le cadavre est méconnaissable

et, deuxièmement, je ne connais pas tout le monde chez Berceau Aviation. Surtout depuis que je

suis à la retraite, je côtoie beaucoup moins de monde et...

— Et moi, j'ai une info qui me dit que vous le connaissiez bien ! Coupe le policier en appuyant ses

mains sur le bord du bureau.

— Merde ! se dit Antton. Il s'adosse sur le siège pour garder une distance avec le policier tout en

cherchant quelque chose de naturel à dire. Sauf que plus il y réfléchit, moins cela lui semble naturel.

Il cherche alors à poser une question innocente et se rend compte qu'il est en train de tomber dans

une espèce de piège, dans la culpabilisation. Que sous-entend le policier ? Où veut-il en venir ?

12

Vont-ils me garder ici longtemps ? Autant de questions qui le font paniquer et son angoisse surgit à

nouveau.

— Bordel de merde ! Il fallait que ça tombe sur moi. Putain de bordel de merde ! Antton regarde

fixement le policier pour vérifier s'il a proféré ces grossièretés à voix haute ou s'il les a seulement

pensées. Rassuré, il bafouille.

— Heu... c'est-à-dire ?

— C'est-à-dire, reprend le policier dans un style de maître d'école, que c'était visiblement un de vos

CA-MA-RA-DES, si vous voyez ce que je veux dire...

Antton voit bien ce qu'il veut dire et n'a plus de doute quant aux propos du flic sur Sarkozy et le

« Karcher ».

Sonia attend depuis plus d'une demi-heure dans la voiture, et ses enfants crient famine. Elle s'approche du navire pour vérifier que Marco n'en est pas descendu et l'appelle sur son portable.

Elle tombe directement sur la messagerie.

Il la laisse souvent l'attendre ainsi. Sonia ressent comme lui ce besoin d'agir face à l'injustice, mais a de plus en plus de mal à accepter que cela se fasse au détriment de leur couple, de leurs en-

fants. Elle décide cette fois de ne pas laisser passer, et, le cœur serré, quitte le port en espérant qu'il

ne tardera pas à l'appeler.

Arrivée à son domicile, Sonia commence à regretter son geste et à culpabiliser. Mais elle tient à

rester ferme. Chaque tentative d'appel bute sur la messagerie vocale de Marco. Inutile d'y laisser un

message, car elle a décidé de retourner au bateau après le déjeuner.

C'est sans appétit qu'elle mange avec les enfants. L'inquiétude ne la quitte pas. Elle a comme un

pressentiment. Quelque chose qu'elle a connu par le passé quand Marco finissait régulièrement au

poste de police.

Ils se sont rencontrés chez des amis communs. Le regard plein de vie de Marco, sa façon de bouger et de parler avec passion et détermination, tout cela avait fini par la charmer. Installé

d'abord provisoirement dans un petit appartement qu'elle louait à Bayonne, Marco était entré dans

la vie de Sonia, naturellement, comme s'ils s'étaient toujours connus et aimés. Pourtant Sonia s'était juré de ne pas vivre en couple et ne voulait pas d'enfants. Encore moins se marier ! Son teint

mat, ses cheveux noirs et ses yeux bleus, en ont fait craquer plus d'un! Les quelques aventures sexuelles, voire amoureuses, qu'elle vivait régulièrement avant de rencontrer Marco lui convenaient

bien. Elle se voyait passer sa vie comme ça. Pour lui, c'était pareil. Puis ils ont fait tout ce qu'ils

s'étaient juré de ne pas faire: enfants, mariage, achat d'une maison avec un petit jardin.

Arrivée sur le port, Sonia voit le cargo larguer les amarres. « Marco a dû rentrer à pied, ou s'est

fait ramener par un docker de sa connaissance. La batterie de son portable doit être déchargée, comme d'habitude » pense Sonia. Elle l'attend encore un peu et reprend le chemin de la maison tout

en scrutant les bords de la route.

Arrivée dans sa rue du quartier des Forges, elle aperçoit deux hommes devant sa maison et s'approche pensant voir son mari. Mais ce sont deux personnes inconnues qui frappent à sa porte.

Elle passe devant au ralenti et croise le regard noir d'un homme obèse et barbu. Un frisson parcourt

Sonia. Ces deux individus ne lui inspirent rien de bon. Elle décide alors de ne pas s'arrêter et pour-

suit sa route jusqu'à l'église Notre-Dame-des-Forges.

Elle hésite un instant, mais pense aussitôt qu'elle se fait des idées. Elle n'a aucune raison d'avoir

peur au sujet de cette visite. C'est encore ce pressentiment qui la fait agir ainsi. Elle décide alors de

retourner chez elle, et, en sortant de sa voiture, tombe nez à nez avec le gros barbu.

— Bonsoir ! dit-il d'une voix forte en s'approchant très près d'elle, suivi par son collègue quasi-

ment collé à lui.

— Bonsoir, répond Sonia dans un léger mouvement de recul.

— C'est vous qui habitez là ? poursuit l'homme en montrant la maison du doigt.

13

— Oui, c'est pourquoi ?

L'homme s'approche un peu trop près, et l'attitude de son collègue qui semble la déshabiller du

regard, est inquiétante. Elle jette un œil sur les enfants restés dans la voiture.

— C'est le comité des fêtes. Vous voulez le programme ? Vous donnez ce que vous voulez !

8

Marco et les deux Philippins entrent dans la cité des Forges. La voiture de Sonia est garée devant

son domicile. La fenêtre de la cuisine est ouverte. Il presse le pas et entraîne les deux Philippins en

leur indiquant la maison.

Devant la porte, il a un instant d'hésitation puis il rassemble ses idées pour donner à Sonia

l'explication la plus rapide possible. Il ouvre la porte et entend les sons d'un dessin animé venant du

salon.

— C'est toi ?

— Oui c'est moi, répond Marco tout en faisant entrer les deux Philippins, leur indiquant un banc

dans le vestibule.

— Où étais-tu passé ? dit-elle s'arrêtant net à la vue des deux hommes.

Ceux-ci se lèvent immédiatement et prennent un air confus.

— Tout va bien ma chérie, ne t'inquiète pas. Tu les reconnais ? Ce sont les deux Philippins avec qui

j'ai discuté près du bateau.

— Oui, mais que font-ils ici ?

— Nous avons eu un problème, il faut partir vite. Appelle ta mère, on va chez elle. Je t'expliquerai

en route mais dépêchons-nous.

— Mais les filles...

Marco crie en direction des enfants restées dans le salon :

— Papi et Mamie nous invitent au goûter, il faut y aller tout de suite !

Sans plus attendre, il va les chercher, les prend toutes les deux dans les bras, les couvre de baisers et se rue vers la voiture pour les installer sur leurs rehausseurs.

Il fait signe aux Philippins d'entrer aussi dans le vieux Renault-Espace et se rend d'un pas pressé

vers Sonia qui le regarde d'un air médusé.

— Tu pourrais quand même m'expliquer !

— S'il te plaît chérie. Fais vite, appelle ta mère et partons !

Sonia prend son portable et appelle ses parents pendant que Marco ferme la porte de la maison et

s'installe au volant. Il explique rapidement la situation à Sonia qui par réflexe se retourne pour re-

garder s'ils sont suivis. Elle pense à ses enfants et au danger qu'ils courent. Elle se souvient aussi de

son pressentiment.

— S'ils viennent à la maison et qu'ils ne nous trouvent pas...Sonia ne peut aller plus loin. La peur

lui serre la gorge et les mots ne sortent pas.

— Je vous dépose chez ta mère. Ensuite je retournerai à la maison voir si on a de la visite...

— Non Marco ! Tu restes avec nous !

— Je serai discret, ne t'inquiètes pas... insiste Marco sur un ton rassurant. Et puis, on ne peut pas

les laisser faire !

— Appelle la police ! C'est leur boulot après tout !

— OK ! On verra, mais tu mets les Philippins à l'abri chez tes parents pour l'instant.

— Ça ne va pas être simple mais je vais insister auprès de mon père. Toi tu vas appeler la po-

lice...Promis ?

Marco élude la question au grand dam de Sonia et gare la voiture devant la maison de ses beaux-

parents. Elle savait très bien qu'il n'appellerait pas la police. Il avait eu trop d'ennuis par le passé.

Non pas qu'il était délinquant, en tout cas pas plus que d'autres jeunes de l'époque mais il avait

trempé dans quelques actions « coup de poing ». Parfois contre les symboles du capitalisme, parfois

contre les représentations des Etats français et espagnols, désignés oppresseurs du Pays basque par

des groupes nationalistes. Marco était considéré par la police, mais aussi par les organisations poli-

tiques et syndicales, comme un agitateur sans cause, comme un emmerdeur. Sonia sait qu'ils se

trompent. Elle connaît son grand cœur et son coté impulsif.

Le couple de retraités qui les accueille sur le pas de la porte attend visiblement quelques explica-

tions. Le père de Sonia porte encore ses lunettes demi-lunes qu'il met pour lire. Son regard par-dessus les verres lui donne un air inquisiteur. C'est un homme très à cheval sur les principes,

pour qui la vie doit être réglée comme du papier à musique. La moindre modification dans le dérou-

lement prévu de la journée lui confère un sentiment de désordre et de pagaille. S'il est excédé de

voir sa fille et son mari débarquer un dimanche après-midi avec les enfants, il n'en est pas vraiment

étonné de la part d'un gendre qui prend peu de place dans son estime.

La mère de Sonia montre de l'inquiétude. Le front barré, ses yeux observent tour à tour ses pe-

tits-enfants et leurs parents. Elle a le sentiment qu'il se passe quelque chose de grave. Ce n'est pas

dans les habitudes de sa fille d'appeler ainsi pour annoncer son arrivée immédiate. La voix de Sonia

au téléphone masquait mal sa peur.

Alors que les deux Philippins apparaissent, les parents de Sonia esquissent un mouvement de re-

cul et se tournent l'un vers l'autre. Ils s'interrogent du regard puis fixent à nouveau ces deux arri-

vants étrangers. Le grand-père fait le premier pas vers son gendre avec la ferme intention de lui

demander quelques explications. Ce geste donne de l'élan à son épouse et la sort de l'instant de

torpeur qu'a provoqué la vue des deux Philippins.

Marco prend les devants :

— Excusez-moi, mais il s'agit de mettre votre fille, vos petits-enfants et ces deux hommes à l'abri

du danger.

— Mais de quel danger parles-tu ? Que se passe-t-il ? répond son beau-père sur un ton agressif.

La mère de Sonia fait signe à son mari de se calmer en lui serrant le bras. Marco en profite pour

reprendre la main.

— Entrons chez vous, je vais vous expliquer...

— Mais qui sont ces gens ? demande son beau-père.

— Entrons s'il vous plaît, je vais vous expliquer.

La grand-mère prend un des enfants dans ses bras et se tourne vers l'entrée de la maison en lan-

çant :

— Allez ! Entrez tous, on sera plus tranquille pour discuter à l'intérieur !

Elle n'appréciait guère cette arrivée intempestive avec deux étrangers, mais elle redoutait plus encore le regard des voisins qui commençaient à écarter leurs rideaux pour mieux voir la scène. Son

mari jette un regard réprobateur à son gendre et s'écarte au passage des philippins. Puis il les re-

garde avec mépris de la tête aux pieds, avant de fermer la porte derrière eux.

Antton n'a pas réussi à savoir de quel camarade il s'agit. Le flic n'a pas voulu le lui dire
prétex-

tant que c'est le patron qui décide. Lui n'est « là que pour poser des questions, pas pour y ré-
pondre ».

L'image de ce visage décomposé lui revient sans cesse et lui soulève l'estomac. Il combat
cette

sensation pour rechercher des traits connus sans y parvenir. Coincé dans cette salle d'attente
où le

policier l'a renvoyé, il ne peut contacter personne. Machinalement, Antton se met à se ronger
les

ongles. Une manie dont il avait presque réussi à se débarrasser depuis qu'il est à la retraite. Le
jour

de son départ, il avait aussi décidé de se séparer de son téléphone mobile qu'il appelait

15

« l'insupportable ». Ce geste, il le regrette un peu aujourd'hui, car il n'aurait pas à attendre
que

quelqu'un du commissariat daigne lui donner accès à un téléphone fixe. Il voudrait appeler sa
femme. Quoique la connaissant, elle risquerait de paniquer et de téléphoner à tout le quartier
pour

chercher de l'aide. Tout ce branle-bas de combat ne ferait que compliquer la situation qui ne
s'annonce déjà pas facile. Il penche plutôt pour téléphoner à un copain du syndicat qui sera de
bon

conseil sur l'attitude à prendre. Il a en tête le nom d'un délégué syndical qui s'occupe des
questions

juridiques.

Une femme sort d'un bureau et lui propose son téléphone fixe. Il compose le numéro du
syndicat

qui est gravé dans sa mémoire mais personne ne lui répond. Se tournant vers la dame, il hausse les

épaules et pince ses lèvres pour indiquer qu'il a fait chou blanc. La dame ne réagit pas et reste debout, une main appuyée sur son bureau en attendant que sa place se libère. Antton reprend alors

le téléphone et essaie le numéro du standard d'EDF. Un répondeur lui signifie, à sa grande stupeur,

qu'il faut dorénavant appeler un numéro en 0 800 disponible en haut à gauche de sa facture. Au vu

des signes d'impatience de la dame, Antton comprend qu'il a épuisé toutes ses possibilités de télé-

phoner.

— J'aurais finalement dû appeler ma femme, se dit-il.

C'est en regagnant sa place dans la salle d'attente qu'il tombe nez à nez avec le « chef » qui était

monté sur le bateau. Ce dernier l'ignore totalement comme s'il était maintenant passé à autre chose

et s'enferme dans son bureau.

Apparaît alors le policier qui l'a interrogé :

— Monsieur Ayguebache ? Veuillez me suivre.

Que me veulent-ils à la fin ? J'ai trouvé un cadavre mais je n'ai tué personne ! pense Antton qui sent monter une inquiétude.

Sans l'inviter à s'asseoir, le policier lui signifie qu'il peut partir mais doit rester à disposition de

la police pour les besoins de l'enquête. Antton pense à dire « merci » mais finalement se contente

d'un « d'accord » et demande des nouvelles de son bateau.

— Nous le gardons pour l'instant. Nous vous informerons dès que vous pourrez le récupérer,

répond le policier.

Pressé de sortir de ce commissariat, il se rend compte une fois dans la rue qu'il est à pied et que

personne ne lui a proposé de le raccompagner au parking de la cale. De toute manière, il n'a pas

envie de voyager à nouveau dans une voiture de la police. L'autobus qui passe tout près fera l'affaire.

10

Marco n'a pas tout raconté à ses beaux-parents. Il a dit s'être interposé entre un capitaine de ba-

teau ukrainien et les deux marins philippins. Que cela a mal tourné, des coups ont été échangés et

qu'ils ont dû s'échapper. De peur d'être suivi, il a préféré mettre sa famille et les deux Philippins

hors de danger.

— Et chez moi bien sûr ! dit son beau-père.

— Où vouliez-vous que j'aille ? Vous êtes les plus proches puis vous êtes aussi le père de Sonia !

— Avoue quand même que, du coup, tu nous trempe tous dans tes histoires ! marmonne sa belle-

mère.

— Eh bien, je vais revenir au plus vite pour récupérer tout le monde et ne pas vous déranger plus

longtemps ! C'est mieux comme ça et vous verrez qu'en fait il n'y a aucun danger !

En refermant la porte, Marco se doutait bien des commentaires qui ont suivi.

A peine a-t-il engagé la voiture dans sa rue, Marco voit deux hommes sortir de la cour de sa mai-

son et se diriger vers un véhicule en stationnement. D'un pas pressé et en jetant un dernier coup

d'œil, ils entrent dans un Kangoo blanc et démarrent aussitôt. Marco est obligé de ralentir pour les

laisser déboîter. Après quelques secondes d'hésitation, il décide de les suivre.

16

Le Kangoo blanc roule vite, coupe les bords défoncés du rond-point de l'aciérie, prend le virage

en angle droit devant les ateliers municipaux et se déporte sur la gauche, évitant de justesse un ca-

mion qui venait en face. Sans ralentir à proximité du passage à niveau de la cale, il poursuit sa route

le long des quais jusqu'à Saint Bernard. Cette zone de chargement du bois est repérable à sa grande

grue jaune. Un homme descend du véhicule et déclenche l'ouverture du portail en utilisant le digi-

code. Marco tente de voir à quoi ressemblent les deux individus. Ils portent une tenue sombre mais

il est difficile de distinguer de quoi il s'agit. Les deux hommes entrent dans un hangar par une petite

porte située sur le côté gauche. Arrêté sur le rond-point, Marco a suivi cette scène avec intérêt mais

sans pouvoir se faire une idée précise de l'identité de ces deux personnes.

De retour à son domicile, Marco constate qu'ils n'ont laissé aucune trace de leur passage. Cependant, il sait maintenant que des gens du port connaissent son adresse.

11

Agnès Delassale, lieutenant à la police judiciaire de Bayonne, a trouvé sur son bureau un dossier

affublé d'un post-it « *passé me voir* ». Pas besoin de mener une enquête pour savoir de qui ça vient.

Elle l'ouvre et la photo d'un macchabé, boursoufflé, au visage à moitié décomposé, lui saute aux

yeux. « La journée commence bien ! » murmure-t-elle. De retour de quelques jours de repos bien

mérités, elle trouve cette entrée en matière plutôt hard. D'autant que, pendant ces cinq jours, elle a

vécu sur un petit nuage. La douceur du printemps dans les montagnes basques de la vallée des

Aldudes avait rechargé ses batteries. Isolée dans une « borda » avec le minimum de confort, elle

était parvenue à effacer de sa mémoire les horreurs de son quotidien. Elle était même parvenue à se

débarrasser de cette violence permanente qui pèse sur ses épaules comme un long manteau lourd et

raide. Certes elle aurait aimé être accompagnée d'un gars beau et gentil, histoire d'agrémenter ce

séjour, de tendresses et de plaisirs, voire une jolie femme. Elle n'a pas d'a priori quand il s'agit de

prendre son pied. Elle connaît sa réputation au sein de la PJ. « Une femme compétente mais

une sacrée salope. » Elle désespère de voir les mentalités évoluer. En tout cas, sacrée salope ou pas,

il y en a plus d'un dans le service qui a tenté sa chance. Une seule fois elle a craqué pour un lieute-

nant. A la suite de cette aventure, elle s'était juré de ne plus accepter de collègue dans son lit. Sexe

et travail présentent des aspects pratiques et excitants au début, mais deviennent très vite sujet

à

problèmes. Son patron l'avait prévenue avec ses mots à lui. « Tu couches avec qui tu veux, c'est ton

cul. Mais évite le poulailler ! » Agnès ne multiplie pas les aventures à un rythme effréné mais se

laisse aller à l'intuition, à ses envies. Elle s'amuse de la lâcheté des mecs en amour mais aspire

maintenant, à se trouver un mec durable, comme dit une écolo de ses copines.

Le reste du dossier décrit le défunt et son identité. Un autre dossier d'environ dix pages, frappé

du logo du SDIG, l'accompagne faisant état de ses activités syndicales. La déposition d'un retraité

qui s'adonnait à la pêche en amateur dans l'Adour est également jointe. Un mot est griffonné sur un

autre post-it : « *Le pêcheur et la victime sont tous deux des militants syndicaux connus sur la place*

de Bayonne. »

— Bon ! dit-elle en tournant rapidement les pages du dossier, c'est une coïncidence. Le gars part à

la pêche pour ramener un peu de poisson à sa femme et il tombe sur le cadavre d'un camarade. Pas

de bol. Il faudrait être tordu pour jeter un type à l'eau et venir le récupérer deux ou trois jours après,

surtout dans cet état...

S'apercevant qu'elle parle toute seule, Agnès se dirige vers la seule machine à café de la PJ et

prend ce que tous s'accordent à appeler un café. Le gobelet dans une main, le dossier calé sous le

bras, elle frappe à la porte du patron et entre. Comme d'habitude, le bureau empeste le cigare. Elle

avait oublié durant ses vacances que cette odeur est chaque jour plus insupportable. Elle imprègne

ses vêtements au point que, quand elle rentre chez elle, elle a l'impression de ramener du boulot à la

maison.

— Ah ! Te voilà enfin ! dit Duclos, le chef de la PJ. Ça va ? Pas trop dur ce matin ?

— Ben ...Faut dire vous ne m'avez pas ménagée pour mon retour de congés! répond-elle en posant

le dossier sur le bureau.

— C'est pour te réveiller un peu et te mettre d'entrée dans le bain, si je puis dire ! Ah ! Ah !

17

« Humour de chiotte » pense Agnès.

— Bon, ce cher commissaire de Bayonne m'a refile le bébé, en disant que tout porte à croire qu'il

ne s'agit pas d'une simple noyade. En plus il était de garde ce week-end et ça lui a gâché son di-

manche après-midi normalement consacré à sa passion...Le tir !

— Ah ! Tout s'explique !

— Je vous en prie. Respectez vos collègues. Donc, la victime est connue du SDIG et fichée chez les

syndicalistes. Celui qui l'a repêché est un de ses anciens...Heu...

— Camarades ? propose Agnès.

— Voilà, c'est ça ! Bref ! Fiché aussi mais aujourd'hui à la retraite. L'autopsie est en cours et on a

déjà relevé plusieurs traces de coups à la tête et sur les membres du noyé. Reste à savoir s'il a été

frappé ou si c'est dans l'eau qu'il a... Bon! Je passe les détails. D'après la fiche, le type vivait seul

car récemment divorcé ou séparé... Il n'a pas pointé au boulot depuis deux jours...Bref, tu lis le

dossier. Je ne vais pas te mâcher le boulot non plus!

— Merci patron, trop aimable. Et la théorie du suicide ?

— A ton avis ? Le commissaire est surbooké en ce moment. Il se plaint de ne pas avoir assez d'effectifs pour remplir ses objectifs de garde à vue, d'arrestation, etc. Donc il s'est dépêché de

donner ça au procureur et lui a mis la pression pour qu'il nous refile le bébé. Com' d'hab !

— Oui...Mais un divorcé au milieu d'un tas de problèmes syndicaux donc sous pression, pourrait

passer à l'acte, vous ne pensez pas ? C'est devenu monnaie courante dans les entreprises.

— Tu as certainement raison. D'ailleurs les femmes veulent toujours avoir raison. Mais écoute-moi

bien. En ce moment on ne reçoit que des dossiers merdiques de ce type et ce n'est pas plus mal si-

non on serait payé à rien foutre. Personnellement cela ne me dérangerait pas, mais j'ai des comptes

à rendre plus haut. Alors, tu fais comme d'habitude, tu enquêtes vite fait et tu me sors un rapport

pour hier, OK ?

Agnès en a ras le bol car elle se doute bien qu'il s'agit encore d'un dossier qui n'a rien à faire à

la PJ. Mais le procureur a des objectifs à atteindre. Il compte bien sur le commissaire pour prendre

un certain nombre d'enquêtes et ainsi répondre aux objectifs fixés.

Un syndicaliste de Berceau Aviation a été retrouvé noyé.

En feuilletant les pages « Pays basque » du quotidien *Sud-Ouest*, Antton tombe sur ce titre qui surmontait un petit article de la page « Bayonne ». Il cherche en vain une photo puis se met à lire

les quelques phrases qui suivent.

Le corps de Dominique Etchamendy, originaire d'Anglet et connu pour son engagement syndical au sein de l'entreprise Berceau Aviation ainsi qu'aux prud'hommes de Bayonne, a été retrouvé

hier dans l'Adour, à la hauteur de l'aciérie, par un pêcheur amateur. Nous ne savons pas encore

s'il s'agit d'un accident ou d'un suicide. Selon les sources policières, le syndicaliste avait disparu

depuis deux jours et était en bleu de travail de l'entreprise quand le corps a été retrouvé. C'est une

des raisons qui font que le dossier est confié à la PJ. Le DRH de Berceau Aviation, joint par le journal, nous a informés que Dominique Etchamendy était souvent absent de l'entreprise pour me-

ner ses activités syndicales en particulier aux prud'hommes. « C'était un homme d'une grande qua-

lité. Pour nous tous, c'est un choc. » a-t-il déclaré.

P.M

Antton aussi est sous le choc. Il a du mal à croire que le corps qu'il a sorti de l'eau puisse être celui de Txomin. Un type jeune, solide, toujours prêt à en découdre avec les patrons. Un gars qui

aurait donné sa chemise au premier venu. Des larmes brouillent sa vue et tombent sur le journal qui

les absorbe aussitôt, entraînant l'encre noire dans les fibres du papier.

Antton porte ses mains à son visage, s'accoude sur la table où sont posés son café et quelques tranches de pain puis éclate en sanglots. Sa femme vient se placer derrière lui en silence, pose ses

18

mains sur ses épaules puis sa joue sur ses cheveux grisonnants. Antton se calme alors et chuchote

« ce n'est pas possible... »

Le couple connaissait bien Txomin, ils se retrouvaient à chaque manif pour discuter, parfois ils

buvaient un coup ensemble. Un jour d'octobre, après une manif pour les retraites, il était venu dé-

jeuner chez eux et s'était un peu confié sur les moments difficiles qu'il traversait. Séparé de sa femme depuis près de trois mois, elle avait fini par demander le divorce et la garde de leurs deux

enfants. Txomin culpabilisait, pensant que tout cela était dû à son engagement syndical qui lui

lais-

sait peu de temps pour sa famille. C'est ce qui lui faisait dire que le juge n'hésiterait pas à confier

les enfants à leur mère plutôt qu'à un syndicaliste. Antton lui avait suggéré que son militantisme

était peut-être une espèce de fuite en avant. Un moyen d'échapper à un quotidien trop routinier.

13

La nouvelle s'est vite répandue dans l'entreprise Berceau Aviation où travaillent quelques 1200

salariés. Txomin était connu de tous, de l'intérimaire au directeur, et tous appréciaient sa franchise

et son honnêteté. Immédiatement, quelques gars se sont retrouvés au local du syndicat. Ils restent un

moment sans rien dire. Le besoin de se soutenir et de se souvenir ensemble. Puis, Albert, le plus

âgé, prend la parole en premier:

— Qu'est-ce qui a bien pu se passer ? Où était-il ?

— Il paraît qu'il avait prévu de passer deux jours aux prud'hommes pour travailler sur des dossiers,

dit Bernard, le secrétaire du syndicat de Berceau.

— Mais personne ne s'est plaint de son absence ? reprend Albert

— Ben non... Le greffe et les gens du tribunal savent ce que c'est. Un coup on peut se libérer, un

coup on ne peut pas et on travaille le soir chez soi, alors ils ont dû penser que c'était une absence de

ce genre...

— Merde ! Putain de merde ! s'exclame Albert. Ça ne nous dit pas ce qui lui est arrivé ! Il s'est

bien passé quelque chose. On ne tombe pas à l'eau comme ça ! Il était en bleu de travail en plus,

donc il sortait d'ici.

— Tu sais, dit un jeune de l'équipe, Txomin il s'en foutait de mettre un costard. Au contraire, il

voulait montrer qui il était, d'où il venait. Alors il a dû quitter son poste et se rendre directement au

tribunal pour bosser. Enfin, il aurait dû y aller...

Bernard se risque alors à faire un commentaire.

— Si ça se trouve, il a vraiment fait une connerie...

Tous les regards se braquent sur lui, attendant la suite.

— Je dis ça parce qu'il n'était pas bien ces derniers temps, sa femme s'est barrée avec les gosses,

plus la pression de la direction, et tout ça...

Ces paroles semblent avoir sonné l'équipe.

— Oh ! Putain ! Lâche Albert en baissant la tête dans un soupir.

14

De retour chez ses beaux-parents, Marco a tenu à rassurer tout le monde. Le bateau est parti, il n'y a donc plus rien à craindre. Sonia n'en a pas cru un mot et profite qu'ils soient tous les deux

sortis fumer une cigarette dans le jardin pour lui intimer à voix basse de dire la vérité.

— Y a pas d'embrouille ! répond Marco. Je te dis qu'il n'y a plus de raison de s'inquiéter.

— Ah oui ! Tu te retrouves enfermé dans une caisse après avoir été assommé, tu ramènes deux Phi-

lippins chez mes parents, le bateau part sans eux et tu me dis « qu'il n'y a plus de raison de s'inquiéter » ? Mais bon sang ! Tu me prends pour une quiche ! T'as appelé la police au moins ?

19

— Mais pour quoi faire ma chérie ? Pour qu'ils me cherchent des noises ? A moi et aux philippins ?

Non sérieux, tu imagines le tableau ? Je vais voir la police avec les casseroles que j'ai au cul ? Pour

leur dire que j'ai été attaqué par des mecs sur un bateau ukrainien et que je me suis barré avec deux

Philippins sans papiers ! Putain, ils m'enferment direct ! C'est clair !

Sonia reconnaît qu'il n'a pas tort, sauf pour les philippins dont il n'est pas obligé de parler à la police.

— OK ! Et tu vas faire quoi de ces philippins maintenant ? lui demande Sonia, le menton en avant.

— Ben, je vais voir avec les potes comment leur éviter le centre de rétention. Faut que je contacte le

réseau des Enseignants sans frontière ou un truc comme ça. Tu vois de qui je veux parler ? Je con-

nais un mec de chez eux qui va me tuyauter.

— Ouais, bien sûr ! dit Sonia en écrasant nerveusement sa clope dans le cendrier qu'elle refile à

Marco, avant de retourner dans la maison d'un pas décidé.

— Heu, Sonia...En attendant, ils dorment chez nous... Hein ?

Agnès s'est garée dans le parking visiteurs de l'entreprise Berceau et a présenté sa carte de police au gardien. Ce dernier s'est empressé de prévenir la direction qui a dépêché un cadre à l'entrée.

— Eric Garrin, directeur des ressources humaines ou DRH comme on dit couramment.

— Agnès Delassale, lieutenant à la PJ de Bayonne.

— Eh bien, madame Delassale, suivez-moi je vous prie, vous allez bien prendre un café ?

Agnès accepte volontiers. La reprise du travail est assez difficile et les bâillements ne la quittent

pas cet après-midi.

Tout en échangeant sur la météo, ils arrivent dans les bureaux de l'entreprise et Eric Garrin accompagne Agnès à la machine à café.

— Alors lieutenant, je suppose que vous êtes venue chercher quelques renseignements sur ce regretté Etchamendy.

— Tout juste ! répond Agnès en se disant qu'elle aurait pu répondre, histoire de se marrer un peu :

« Ben non, je suis venue espionner vos techniques de fabrication pour le compte des Chinois » mais

elle n'a pas osé. Venant de la part d'un flic et dans les circonstances de la mort d'un ouvrier de l'entreprise, cela aurait été déplacé.

— Ecoutez, dit le DRH, vous devez déjà savoir qu'il était un militant très actif, mais je tiens à vous

dire qu'il était avant tout très apprécié de tous dans l'entreprise, pour ses qualités humaines, son

respect des autres et son sens du dialogue.

Au ton employé, Agnès devine que le DRH avait ressassé cette phrase plusieurs fois avant sa

venue.

— Selon nos informations, monsieur Etchamendy avait disparu depuis deux jours. Quand l'avez-

vous vu pour la dernière fois ?

— En ce qui me concerne, répond le DRH, je l'ai rencontré en début de semaine dernière pour pré-

parer l'ordre du jour du comité d'établissement qui doit se tenir prochainement, mais je me suis

renseigné auprès de son chef d'atelier. Monsieur Etchamendy a quitté l'entreprise mercredi de la

semaine dernière à 14 heures, après avoir déposé un bon d'absence syndicale au motif de dossiers

juridiques à préparer. Vous savez qu'il était conseiller prud'homal à Bayonne ?

— Oui, bien sûr, mais je voudrais savoir dans quel état d'esprit il était ces derniers jours. Son com-

portement avait-il changé ?

— Je ne le côtoie pas...Excusez-moi, je ne le côtoyais pas assez souvent mais j'ai toujours connu

monsieur Etchamendy d'humeur égale. Certes dur à la négociation mais très respectueux des

hommes et des femmes. Un homme plutôt calme qui connaissait bien l'entreprise et les dossiers en

cours, croyez-moi !

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire qu'avec ses collègues, il nous menait la vie dure, ne laissant rien passer ! Disons

qu'il était dans son rôle et nous dans le nôtre, précise le DRH avec un sourire un peu forcé.

20

— Quand vous dites « nous », demande Agnès, vous parlez de la direction ?

— Oui, c'est exact.

— Pourquoi? Monsieur Etchamendy était-il considéré comme un adversaire de la direction?

Le DRH marque un temps d'arrêt et fait une grimace.

— Heu... Oh ! non. Il est...Il était délégué au comité d'établissement, c'était un des partenaires so-

ciaux. Certes, il n'était pas seul mais, à mon avis, c'est lui qui menait la barque. Heu... C'était, paix

à son âme, un militant aguerri qui savait déchiffrer les stratégies de la direction. Un type coriace !

répond Eric Garrin sur le ton de la confiance après s'être rapproché d'Agnès.

— Puis-je rencontrer ses collègues de travail et du syndicat ?

— Il n'y a pas de problème, j'appelle le chef d'atelier afin qu'il vous conduise auprès d'eux, acquiesce le DRH le téléphone en main.

— Attendez ! Je préfère ne pas me présenter devant tous les salariés de l'atelier, précise Agnès.

Evitons ce genre de publicité. Serait-il possible de rencontrer ses collègues les plus proches et un

responsable du syndicat dans un bureau, par exemple ?

— Si vous voulez, répond le DRH en reposant négligemment le combiné pour montrer sa décep-

tion. Prenez mon bureau. Je préviens le chef d'atelier et me rends immédiatement à mon rendez-

vous avec le directeur qui m'attend depuis une dizaine de minutes.

— Merci monsieur Garrin et excusez-moi encore pour ce dérangement.

— Je vous en prie, c'est tout naturel, si je peux vous aider, n'hésitez pas !

Le bureau du DRH est des plus classiques. Mobilier couleur ébène, fauteuil en cuir noir avec un

dossier haut et une vitrine où est exposé le modèle réduit d'un avion de chasse et quelques

livres

relatifs à l'aviation militaire. Des photos d'une vue aérienne de l'usine et de l'avion « Rafle », qui

visiblement fait la fierté de l'entreprise, ornent les murs. Mis à part un stylo bien aligné au bord du

sous-main, aucun autre objet n'est posé sur le plateau du bureau. Même pas une photo.

Alors qu'Agnès tente de se repérer sur la vue aérienne, trois hommes apparaissent à la porte.

Tous les trois en tenue de travail bleu ciel marquée du logo de l'entreprise. Le plus âgé, qui porte

quatre stylos de couleurs différentes dans la pochette de sa veste, s'avance dans le bureau et décline

son identité en tendant la main à Agnès :

— Bonjour madame, Bernard Laclaux, chef de l'atelier n°4 où travaillait monsieur Etchamendy.

Un homme corpulent à la voix forte. A ses cheveux grisonnants, son crâne dégarni et sa moustache grise aux poils jaunis par la cigarette, Agnès en déduit que l'homme a dépassé la cinquan-

taine.

Agnès se présente et les deux ouvriers entrent à leur tour dans le bureau pour lui serrer la main ;

— Dominique Etchecopar, collègue de poste de Txomin Etchamendy et délégué syndical.

Lui fait la quarantaine. Cheveux courts, tempes à peine grisonnantes, voix douce et calme dans un corps d'athlète.

— Thierry Labrit, collègue de poste de Txomin. Vient de dire le plus jeune, à peine la trentaine,

piercing au sourcil droit, teint mat et cheveux courts coupés en brosse.

— Que voulez-vous savoir ? demande le chef d'atelier.

— Asseyez-vous je vous prie, nous n'en aurons pas pour longtemps. répond Agnès en

montrant les

chaises autour d'une table ronde au centre du bureau.

— Je voudrais savoir qui est le dernier d'entre vous à avoir vu monsieur Etchamendy ?

— C'est moi ! fait le chef d'atelier. Il est venu me donner son bon de sortie puis il a quitté l'atelier.

C'était mercredi dernier vers 14 heures.

— Et il vous a dit pourquoi ?

— Oui, bien sûr. Il devait se rendre au tribunal des prud'hommes de Bayonne pour travailler sur des

dossiers qu'il doit plaider demain.

— Le bon de sortie, comme vous dites, portait sur une absence de plusieurs jours ?

— Oui, répond Laclaux, deux jours et demi. Jusqu'à la fin de la semaine dernière quoi ! Mais ce

n'est pas moi qui gère ses absences. Moi, j'organise le travail en fonction...

— C'est un droit de quitter le travail pour le syndicat ! Précise le plus jeune sur un ton revendicatif.

21

Agnès en profite pour lui poser une question.

— Et vous, monsieur Labrit, vous le connaissiez bien n'est-ce-pas ?

Le jeune fait oui de la tête.

— Vous avez remarqué quelque chose de particulier chez monsieur Etchamendy ces derniers jours ? Vous a-t-il confié quelque chose sur d'éventuels problèmes ?

— Attendez un peu là. Pourquoi voulez-vous savoir tout ça ? Vous menez une enquête, c'est ça ?

Pourtant tout le monde dit que c'est un suicide.

Le jeune ouvrier, qui paradoxalement paraît être le plus à l'aise des trois, a saisi cette occasion

pour poser la question à laquelle Agnès s'attendait dès qu'elle a mis un pied dans l'usine.

— En raison d'un certain nombre d'éléments, le procureur a estimé qu'il fallait confier le dossier à

la PJ, et je suis chargée de mener l'enquête en effet. Mais pourquoi pensez-vous au suicide ?

— C'est ce qu'on a pensé dès la nouvelle connue, répond le responsable syndical en coupant la

parole au jeune. Mais vous avez d'autres éléments sur son...décès ?

— OK, dit Agnès, on ne va pas jouer au chat et à la souris. Il s'agit peut-être d'un suicide, mais le

fait qu'il ait été retrouvé en bleu de travail dans l'Adour, qui plus est par une personne ancienne-

ment militante au même syndicat... De plus son corps portait des traces de coups. Alors le procu-

reur a préféré nous faire mener une enquête.

— Des traces de coups ? Comment ça des traces de coups ! dit le jeune en fronçant les sourcils.

— On ne sait pas encore s'il s'agit de coups portés sur sa personne ou de coup liés au séjour dans

l'eau...Son corps a pu heurter des piles de ponts ou des... Enfin vous comprenez... On attend le

rapport d'autopsie.

Agnès réalise que ces détails, qui, pour elle, relèvent hélas de l'habitude, peuvent choquer ses in-

terlocuteurs. Elle change de sujet :

— Le DRH m'a dit que votre collègue s'absentait souvent de son poste. Diriez-vous que c'était plus

fréquent ces derniers jours ?

— C'est clair que ça lui mettait les boules, au DRH, que Txomin se barre pour militer ! Mais ça

l'arrangeait bien aussi qu'il ne soit pas dans ses pattes à l'intérieur de la boîte ! répond le jeune. Il

avait beaucoup de taf pour les prud'hommes et pas mal de rendez-vous avec des salariés qui ont des

problèmes avec leurs darons.

— Il tenait une permanence juridique, c'est ça ?

— Vous êtes bien renseignée, dit le syndicaliste. Il tenait cette permanence tous les jeudis après-

midi à l'Union locale de Bayonne. Mais il prenait aussi des rendez-vous sur d'autres jours.

— Et vous savez sur quels dossiers il travaillait dernièrement ?

— Absolument pas ! répond le syndicaliste. Il en parlait très peu avec nous.

Depuis le début de l'entretien, le jeune montre des signes de nervosité. Il semble qu'il a quelque

chose à dire. Agnès décide de l'aider un peu.

— Eh bien, je ne vais pas vous déranger plus longtemps, à moins que vous ayez quelque chose à

ajouter. Un point particulier qui pourrait nous aider ?

Les trois hommes s'interrogent du regard.

— Il avait vachement la pression ces derniers temps, lâche Thierry Labrit.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Ben...Que le DRH ne le lâchait pas, quoi. Il savait que Txomin n'était pas bien après son di-

vorce et qu'il avait beaucoup de travail aux prud'hommes. Alors on pense...Enfin, moi je pense

qu'il en a rajouté. C'est un sadique...Il ne nous aime pas parce qu'on ne se laisse pas faire. Voilà

c'est dit !

Thierry baisse la tête pour éviter le regard de ses collègues.

— Vous en concluez que monsieur Etchamendy aurait pu se suicider pour ces raisons ?
demande

Agnès.

— C'est sûr qu'il avait la pression, dit le syndicaliste, mais de là à se suicider... On est tous
en co-

lère de voir comment ils nous harcèlent dès qu'on milite un peu. Déjà que le travail est dur, la
direc-

tion en remet une couche en s'attaquant à tous ceux qui la ramènent.

22

Le chef d'atelier était visiblement mal à l'aise. Le jeune avait hoché la tête, approuvant les
pro-

pos du syndicaliste.

— Je vous remercie messieurs. Je ne vais pas vous embêter plus longtemps. J'imagine que
cette

perte est douloureuse pour vous et j'espère ne pas avoir à vous questionner à nouveau à ce
sujet.

Les trois hommes quittent le bureau et s'engagent dans le couloir. Agnès voit alors que le chef
d'atelier s'adresse à voix basse au plus jeune avec des gestes de mise en garde.

Marco avait appelé Paul Grammont, un enseignant à la retraite, responsable au sein du Réseau Enseignants sans frontière plus connu sous l'abréviation RESF et surtout pour les actions menées

contre la chasse aux familles de « sans-papiers ». Ce dernier lui avait recommandé de ne pas ébrui-

ter la présence de Philippins chez lui, le temps qu'il se renseigne sur la possibilité de leur obtenir

des papiers provisoires.

Marco sait que sa propre famille est en danger. Il a donc décidé de rester très présent auprès de sa femme et de ses enfants. Mais cette situation n'est pas tenable. Il faut qu'il trouve un moyen de

savoir qui sont ces gens qui sont passés chez lui. Le pire est de ne pas connaître son ennemi.

En questionnant les deux Philippins malgré la barrière de la langue, il a compris que le danger est bien plus grand qu'il ne l'imaginait. Harold et Elijah ont à nouveau expliqué à Marco que leur

bateau est une véritable prison, d'où ils ne pensaient jamais pouvoir partir. Le commandant, autori-

taire et brutal, conserve les papiers des salariés du bateau en ne leur laissant qu'une attestation de

travail pour se déplacer à terre. Un jour, Harold et Elijah ont été privés de repas pendant une jour-

née par représailles à leur volonté de dénoncer son comportement. Depuis ce jour, ils ont décidé de

ne plus se laisser faire et d'agir à la première occasion. Aux conditions de vie difficile sur le bateau,

venaient s'ajouter les brimades et le harcèlement permanent du commandant et de ses adjoints à

leur rencontre. Le transport du bois vers l'Allemagne se fait à raison d'une rotation environ

tous les

six jours, en fonction des temps de chargement et déchargement et de la météo. Les conditions de

travail sur le bateau sont exécrables et connues de tous ceux qui chargent le bois à Bayonne et qui le

déchargent en Allemagne. Mais la plupart des dockers sont sous contrat précaire et par crainte de

perdre leur emploi, n'osent pas dénoncer leurs propres conditions de travail, alors s'agissant de

celles des marins...

Le fait que Marco monte sur le cargo pour tancer le capitaine avait provoqué la colère de ce der-

nier mais aussi beaucoup de crainte de la part de l'équipage. Le capitaine n'avait sûrement eu aucun

mal, une fois Marco assommé, à convaincre ses fidèles de l'attacher avec du fil de fer et l'enfermer

dans cette caisse en bois.

Les Philippins pensaient même que l'intention du capitaine était de jeter la caisse par-dessus bord une fois au large. A l'évocation de cette éventualité, Marco eut froid dans le dos. Harold et

Elijah s'engueulaient sur la conduite à tenir lorsque Marco avait appelé au secours. La suite on la

connaît. Les deux hommes étaient perdus face à la complexité de leur situation. Marco leur avait

donné la possibilité d'appeler leurs familles, ce qui avait eu pour effet, selon les Philippins, de jeter

la panique chez leurs proches. La solidarité jouait cependant à plein dans leur entourage aux

Philippines, mais leurs moyens d'intervenir, ne serait-ce que financièrement, s'avéraient très limi-

tés. Harold et Elijah avaient émis le besoin de rentrer chez eux pour retrouver leurs familles au plus

tôt.

Marco s'était voulu rassurant en réaffirmant qu'ils ne craignaient rien tant qu'ils resteraient chez

lui. La difficulté venait en fait de ses filles qui, malgré les consignes, finiraient bien un jour par en

parler à l'école. Il fallait donc qu'il se dépêche et qu'il agisse avec pragmatisme. Deux urgences

devaient être réglées rapidement : la situation des Philippins et la mise en sécurité de sa famille.

23

La sonnerie du téléphone sort Marco de sa réflexion.

— Marco ? Bonjour, Paul Grammont. J'ai de bonnes nouvelles mais il va falloir que nos amis

Philippins fassent un choix.

— Je t'écoute, répond Marco très attentif.

— Voilà, il faudrait que nos deux Philippins, mettent leur employeur devant une juridiction. Auquel

cas, l'inspecteur du travail pourrait envisager des démarches pour leur permettre de rester sur le

territoire français le temps de la procédure. Nous pourrions également mettre ce temps à profit pour

faire jouer la solidarité et leur donner les moyens de rentrer chez eux dans de bonnes conditions.

— OK ! Je leur poserai la question mais il ne faut pas que la procédure soit trop longue. Ils ont hâte

de rentrer chez eux et je ne suis pas sûr qu'ils aient très envie de s'opposer à leur employeur qui les

a terrorisés durant des mois. Ceci dit, on ne peut pas laisser un type continuer à agir de la sorte.

D'autant qu'il est prêt à tuer pour protéger ses intérêts et ceux de quelques patrons de l'industrie.

Faut-il que cela rapporte gros pour en arriver là !

— Bien sûr. C'est pourquoi sur un dossier comme celui-là il faut y mettre des syndicalistes. Ils ont

de la pratique et des connaissances en la matière. Ce n'est pas la première fois qu'ils défendent des

salariés étrangers en situation délicate. Je te propose qu'on les rencontre ensemble.

— Ouais... Tu sais moi, les syndicalistes, ce que j'en pense... En plus, je ne sais pas s'ils ne sont

pas un peu légers, face à des gens prêts à tout pour faire du fric.

— Je ne comprends pas.

— Je n'ai pas tellement confiance dans ces grosses organisations syndicales, reprend Marco. Elles

roulent pour elles-mêmes et sont un peu trop souvent dans le compromis, à mon goût.

— De toute manière, réplique Paul, nous n'avons pas vraiment le choix. A moins que tu connaisses

un bon avocat, pas cher, compétent dans ce domaine et qui ait le temps de porter le dossier...

Paul, qui connaît bien le milieu syndical, est irrité par les propos de Marco, qui révèlent une mé-

connaissance de la réalité et des difficultés du combat syndical.

— Bon, ça ne coûte rien de les rencontrer... Mais il nous faut des gens de confiance... OK ? s'assure

Marco

— Ne t'inquiète pas. Je les connais, ils savent ce qu'ils peuvent faire ou ne pas faire.

— Tu t'occupes du RDV ? demande Marco.

— C'est pour cet après-midi à 15h30. J'espère que tu es disponible car je passe te chercher
disons

vers...15 heures ?

— Bien joué! A tout à l'heure !

La réunion des syndicats de la filière « bois » avait été productive. Le bilan qu'ont dressé les syndicalistes des différentes entreprises est alarmant, et Julien a pris conscience que la situation

nécessite un engagement important de toute l'organisation syndicale.

Il en est ressorti que le scolyte s'attaque à son tour à la forêt et que l'insuffisance des moyens mis en œuvre depuis la tempête nous a conduits à cette situation dramatique. Avec les dégâts causés

à une des plus grandes forêts d'Europe, c'est l'emploi de dizaines de milliers de salariés qui est en

jeu dans les prochaines années, et un « poumon » qui disparaît peu à peu. Une catastrophe écolo-

gique et économique, a conclu un des participants qui avait étudié le dossier.

Il a donc été décidé d'approfondir le sujet et de chercher à en savoir plus sur les conséquences de

cette situation et sur les moyens que les politiques, les représentants de l'Etat et les sylviculteurs

comptaient mettre en œuvre pour sauver la forêt et les emplois qui en découlent.

Les syndicats du groupe industriel « Wood Landes » travailleront sur les stockages et

l'utilisation du bois, car les usines de transformation sont nombreuses et variées. Cela va de la fa-

brication du papier à l'usinage de bois d'œuvre, en passant par les palettes et les panneaux à parti-

24

cules. La chimie est aussi très présente notamment par l'extraction des jus du bois. Certaines de ces

usines ont créé des aires de stockage pour accueillir le bois de tempête.

Contact sera pris avec des dockers syndiqués pour faire le point sur l'exportation, et les

chemi-

nots travailleront à la connaissance des moyens de transport. Laurent était tout désigné pour con-

duire ce chantier, et tout le monde a convenu de se retrouver un mois plus tard pour faire le point.

Au « Bistrot d'Albert », espèce de QG bordelais des militants de la Bourse du Travail, Julien poursuit la discussion avec Laurent autour d'un demi.

— C'est fou ce qu'une réunion comme celle-là peut nous apprendre ! Entame Laurent.

— Oui et on n'est pas au bout de nos peines si tu veux mon avis.

— Il faut vraiment informer largement sur la situation.

— Oui, mais il faut aussi que cela nous serve à faire des propositions pour relancer la filière. Et là,

c'est une autre paire de manches. Avec les difficultés auxquelles nos syndicats doivent faire face

dans les boîtes, je ne suis pas sûr qu'ils consacrent beaucoup de leur temps à travailler ces proposi-

tions !

— J'ai vu des banderoles des sylviculteurs tendues sur les bords de la nationale 10, ajoute Laurent.

Ils disent être abandonnés par l'Etat. Je lisais dans le journal que le président du syndicat profes-

sionnel des sylviculteurs du Sud-Ouest, ne décolère pas après le ministre. Si les propriétaires et les

patrons se mettent à gueuler après leurs amis, c'est que ça va mal, non ?

— En effet, et ils savent des choses qu'on ne maîtrise pas forcément. Faudrait trouver un gars qui

connaît bien la forêt. J'ai entendu parler d'un ancien qui a connu le gemmage, son père était mé-

tayer et lui aussi je crois. D'après un copain, c'est une mine de connaissances. Puis il a certainement

des propositions à faire pour l'avenir. Je vais essayer de le rencontrer.

Marco est seul devant son ordinateur, casé dans un angle aménagé du couloir qui conduit au ves-

tibule. Les Philippins sont dans le salon et discutent à voix basse. Sonia travaille au surf-shop de

Tarnos et les filles sont à l'école Jean-Jaurès.

Le site internet du Port de Bayonne donne quelques informations sur son activité qui a augmenté

de 20% grâce au transport du bois de tempête. Des informations insuffisantes pour Marco. Il veut

connaître les noms des bateaux, leurs propriétaires, leurs destinations. En avançant quelques con-

naissances lors de sa rencontre avec les militants du syndicat, il pourra s'imposer comme un acteur

du dossier.

Dans un passé récent, Marco avait souvent croisé des syndicalistes. Lui se mettait plutôt dans le

camp des partisans de l'agitation, de la désobéissance civile et avait eu maille à partir avec certains

gars des syndicats, qui n'appréciaient guère ses méthodes. Ils disaient que les actions coup de poing

de Marco et ses amis, étaient un obstacle au rassemblement large des salariés.

Marco n'était pas de cet avis et considérait que l'un va avec l'autre. On ne peut pas attendre que

tout le monde soit prêt, il faut des actions fortes voire même violentes pour soutenir le mouvement

populaire. Il avait ainsi participé à des actions médiatiques comme s'attacher aux grilles des bâti-

ments officiels, les taguer en plein jour, provoquer les CRS dans les manifs pour que cela parte en

combat de rue. Jusque-là, cela lui avait valu quelques arrestations, gardes à vue et passages à tabac,

ainsi que deux condamnations à des travaux d'intérêt général. Mais son dernier passage devant le

juge s'était traduit par une condamnation à de la prison avec sursis pour dégradation d'édifice pu-

blic, outrage à agent et participation à des violences contre les forces de l'ordre. Son avocate lui

avait conseillé de ne pas faire appel, car la cour d'appel de Pau, réputée sévère, aurait *a minima*

confirmé la condamnation.

La quarantaine, le fait d'être papa et marié à une femme très tolérante certes, mais qui aspirait à

un peu plus de calme dans leur vie commune, avaient conduit Marco à s'éloigner de ces milieux, en

se consacrant un peu plus à son activité de musicien. Dans l'orchestre de bal et le groupe rock au

sein desquels il exerçait ses talents de guitariste, Marco avait retrouvé un peu de sérénité. A mettre

25

sur le compte des répétitions régulières, du travail important que cela représente, quoi que la majori-

té des gens en pense.

Le carillon retentit. Marco regarde l'heure sur son ordinateur et n'est pas étonné que Paul soit en

avance. Ce type à l'air très organisé voire même un peu maniaque sur les bords. Il ouvre sa porte et

prend un pain dans la gueule qui le fait s'écrouler dans le vestibule. Sa tête cogne la petite étagère à

chaussures. Il voit un homme l'enjamber pour entrer dans la maison alors qu'un autre lui

plaque son

ranger sur la joue et referme légèrement la porte derrière lui.

— Où sont-ils ? Où sont-ils ? Hurle un des deux hommes en donnant des coups de pompes dans

toutes les portes.

A moitié sonné, Marco tente de se dégager et lance ses jambes pour dégommer celui qui lui tient

la tête écrasée sous son pied. Il prend alors un coup dans les côtes avec un objet qui lui rappelle

le tonfa de la police. Il se plie en deux de douleur. Le mec appuie plus fort sa godasse qui sent la

merde de chien.

— Tu ne bouges pas ! dit calmement le gars dont Marco n'arrive pas à voir le visage.

Marco imagine à sa voix et à sa corpulence, le genre de mec aguerri à ce type d'exercice. Le gars

qui fait son boulot, posément sans chercher à comprendre. Un mec dangereux en fait !

— Sont pas là ! dit l'autre gars en revenant dans le vestibule. Où tu les as mis, hein ? Où tu les as

mis ? Crie-t-il en s'accroupissant près de Marco. Il pue la bière et le tabac.

Marco tente de répondre quelque chose du style « je ne sais pas de quoi vous parlez », mais

pousse un cri de douleur au moment où le gars lui tire la tête en arrière par les cheveux. Il aperçoit

alors sa tronche. Un mec aux cheveux noirs avec une barbe courte au poil dru. Un visage vérolé aux

joues creusées.

— Tu vas me dire où ils sont ou pas, petit enulé ? reprend le type, les dents serrées.

Des postillons s'écrasent sur le visage de Marco. Puis l'autre gars lui envoie aussitôt un coup de

tatane dans les couilles. La douleur lui coupe la respiration. Ses yeux se brouillent, tout devient con-

fus. Il est incapable de bouger.

— Y a une bagnole qui se gare devant, dit le type qui garde la porte d'entrée.

— On va revenir tu m'entends ? On va revenir, les trouver et te défoncer ta gueule d'amour, petit

con ! dit son acolyte en cognant la tête de Marco contre le mur.

Il enjambe à nouveau son corps puis referme violemment la porte qui vient frapper les chevilles

de Marco.

La douleur lui fait monter les larmes aux yeux. Recroquevillé dans le vestibule, la tête posée sur

le sol, il jure tout bas, maudissant son imprudence et son incapacité à se défendre. Puis il pense aux

philippins que les types n'ont pas trouvés. Comment ont-ils pu se cacher ? Il tourne légèrement la

tête, aperçoit le clavier de son ordinateur jeté au sol et il a peur.

En quittant sa voiture, Paul Grammont voit deux hommes sortir de chez Marco et prendre une

petite rue adjacente d'un pas pressé. La porte d'entrée est restée entrouverte et il aperçoit un pied

qui dépasse. Il accourt, aide Marco à se relever puis à se déplacer vers le salon où il le fait s'asseoir

dans le canapé.

— Que s'est-il passé ? Questionne Paul en parcourant le visage tuméfié de Marco.

— Deux types...Ils cherchent les Philippins...Et ils vont revenir...

— Ils ne les ont pas trouvés ?

— Non, je ne sais pas où ils sont...

— Ils ont dû se cacher, ne t'inquiètes pas, on va d'abord s'occuper de toi, dit Paul en l'aidant

à

s'allonger. Ça va aller, ce ne sont que des bleus. De vrais salauds ces types !

Paul prend une serviette dans la salle de bains, la mouille et la passe sur le visage de Marco d'un

geste calme et apaisant. Au bout de quelques minutes, Marco tente de se lever mais ses côtes et ses

chevilles le font souffrir. Il a également mal au bas-ventre mais réussit avec l'aide de Paul, à se

mettre debout et à faire quelques pas dans le salon en claudiquant. Puis il se met face au miroir de la

salle de bains. Une grosse bosse bleue apparaît sur son front. Des rougeurs et une égratignure mar-

quent sa joue gauche. Il relève son T-shirt et voit la trace rouge de la matraque sur ses cotes. La

peau est arrachée et du sang coule légèrement de la malléole de sa cheville droite.

26

— Bon... se dit-il, je me suis pris une gamelle à vélo, ça arrive à tout le monde ! Il se passe de l'eau

sur le visage puis sur la nuque, nettoie sa blessure à la cheville, y pose un pansement puis demande

à Paul de l'aider à ranger les affaires qui ont été jetées au sol.

— Tout est en ordre, on retrouve les Philippins et on va à notre rendez-vous ! dit Marco d'un air

décidé, en faisant un effort pour ne pas s'effondrer.

Paul a senti le malaise, et propose d'appeler le syndicat pour remettre la rencontre à une autre date.

— Pas question ! répond Marco, les Philippins ne doivent pas être bien loin, on va vite les trouver,

mais le temps presse, il faut agir maintenant ! Putain, ça va chier ! Dit-il plus bas en serrant les

dents.

A peine sorti dans le petit jardinet de sa maison, Marco voit les deux compères se dégager de derrière les sapinettes où ils s'étaient cachés. Le coin d'ombre entre le mur et cette haie faisait une

planque parfaite à condition de ne pas bouger.

— Des fois, ça sert d'être noir ! Plaisante Marco sans prendre la peine de traduire sa blague qu'il

trouve très *border-line*.

Apparemment les Philippins n'ont pas envie de rire. Il suffit de voir leurs mines et leurs regards

effarés, pour se rendre compte qu'ils ont eu la frousse de leur vie.

Ils expliquent alors qu'ils étaient dans le jardin lorsqu'ils ont entendu crier. A travers la baie vi-

trée, ils ont aperçu un homme qui tapait dans les portes en hurlant, et ont vite compris qui il cher-

chait. Tapis dans l'ombre de la haie, ils avaient pu reconnaître un des vigiles du port, qui était sur le

bateau et buvait en compagnie du capitaine, avant que Marco ne monte sur le navire.

— Tu les as vus ? demande Marco, en se tournant vers Paul.

— Juste aperçus, répond Paul. Ils sont sortis très vite et ont pris la petite rue là, juste derrière. Tu

devrais appeler la police parce que là ça commence à...

— Me faites pas chier avec la police, merde ! hurle Marco. La police, la police ! Elle m'en veut la

police ! D'ailleurs elle en veut à tout le monde sauf à ceux qui le méritent, la police ! Tiens, si elle

chope nos deux amis là, qu'est-ce que tu crois qu'elle va faire la police ? Hein ?

S'ensuit un silence pesant. Les Philippins semblent très inquiets. Ils ont compris le mot « police » au moment où Marco les a montrés du doigt. En voyant leurs regards et celui de Paul, Marco

réalise qu'ils ont dû mal interpréter ses propos.

— Excusez-moi. Excuse-me, reprend-il en anglais. No problem. Ça me met les nerfs et ce n'est pas

bon. On va tous aller voir les gars du syndicat et on avisera après.

— Allez, ce n'est pas grave, dit Paul. C'est normal, avec ce que tu vis ces jours-ci. Mais si je peux

me permettre... Il va falloir assurer la sécurité de ta petite famille. Quant à nos amis philippins, je

m'en occupe, on va faire fonctionner le réseau.

Pendant que Paul va voir dans la rue si la voie est libre, Marco appelle la sœur de Sonia, et lui demande de passer chercher les petites à l'école. Il insiste un peu pour qu'elles dorment chez elle,

ce qu'elle accepte sans difficulté.

— Venez dîner ce soir, lui dit-elle. Si on boit un peu trop, vous resterez dormir chez moi. Je m'occuperai de tes enfants demain. Les miens seront ravis de passer la soirée avec eux.

— Ça me va, à ce soir ! Satisfait que cette proposition vienne de sa belle-sœur, Marco se sent sou-

lagé de pouvoir mettre sa famille à l'abri, ne serait-ce que pour un soir.

Agnès avait appelé le syndicat dès le matin, et avait obtenu auprès de la secrétaire un rendez-vous avec un responsable du secteur juridique, en début d'après-midi. Ce dernier, un homme de la

trentaine, lunettes rondes, vêtu d'un jean, d'une chemise blanche et d'une veste noire diffère un peu

de l'idée qu'Agnès se faisait des syndicalistes. L'air d'un jeune cadre d'entreprise, plutôt beau gosse, il affiche un sourire avenant. « Il est à croquer » se dit Agnès. Aux petits soins avec elle,

27

Laurent l'a accueillie très chaleureusement et lui a offert un café qu'il est allé chercher dans une

petite pièce d'où sortait un bruit de reprographie. On y tire des tracts.

— Excusez-nous pour le bruit, mais nous ne lâchons pas l'affaire pour les retraites comme sur le

reste, précise le jeune homme. Nous allons passer dans la pièce à côté, si vous voulez bien, nous y

serons plus tranquilles.

Agnès entre dans une pièce où les tables et les chaises laissent peu de place pour circuler. Un ta-

bleau blanc orne le mur et des inscriptions au feutre, indiquent des lieux et des dates de distribution

de tracts. A l'évidence, c'est dans cette salle que les décisions stratégiques se prennent.

Le jeune homme pose un bloc-notes sur la table, sort un stylo de sa veste puis invite Agnès à s'asseoir. Elle sort à son tour un petit carnet de notes et un stylo de son sac.

— Je vous écoute, dit-il d'un air décidé. Au fait, je ne me suis pas présenté. Laurent Barneix, secrétaire général de l'Union locale de Bayonne.

— Ah ! Excusez-moi mais j'ai demandé à rencontrer un responsable du secteur juridique, précise

Agnès.

— Oui, je suis au courant. Nous n'avons pas à proprement parler de responsable du secteur juri-

dique. C'est un travail collectif et nous veillons à ce que l'activité juridique soit partie intégrante de

l'ensemble de notre activité. Nous avons compris que c'est à propos du décès de Txomin. Aussi, en

tant que premier responsable, j'ai été désigné pour vous recevoir et répondre aussi bien que possible

à vos questions. Si toutefois je n'avais pas les réponses, je vous mettrais directement en rapport

avec d'autres personnes.

— Eh bien, entendu. C'est donc à vous que je vais poser mes questions.

— Avant d'y répondre, excusez-moi de vous demander pourquoi la PJ mène-t-elle une enquête ? Je

vous avoue que nous n'avons pas bien compris. Êtes-vous sur une piste criminelle ?

— Pour l'instant, je n'ai rien qui va dans ce sens, mais au regard de la personne, de ses engage-

ments syndicaux et d'autres éléments liés à son décès, le procureur nous a ordonné cette enquête.

— Bon, je ne vous cache pas que le décès de notre copain nous a tous abattus ici. Il y a beaucoup

d'interrogations et les rumeurs vont bon train.

— C'est-à-dire ? Questionne Agnès.

— Eh bien, nous sommes nombreux à penser qu'il a fait l'objet d'un harcèlement de la part de sa

hiérarchie, ce qui l'aurait conduit à mettre fin à ses jours. D'autant qu'il traversait une période

diffi-

cile dans sa vie personnelle.

Ce témoignage corrobore celui des militants du syndicat de Berceau. Mais ils ont pu échanger avant sa venue.

— Savez-vous sur quels dossiers il travaillait ? demande Agnès.

— On pourrait le savoir en jetant un œil sur les rendez-vous et les dossiers inscrits aux prud-hommes.

— Pouvez-vous faire cette recherche pour moi s'il vous plaît ?

— Sans problème, mais il faudra attendre demain. La secrétaire ne travaille pas cet après-midi, un

des conseillers prud'homaux est en rendez-vous avant de me rejoindre pour rencontrer des salariés

tout à l'heure.

Agnès fait un petit sourire en penchant légèrement la tête sur le côté, signifiant qu'elle demande

un petit effort.

— OK ! J'essaierai quand même de vous renseigner dans la soirée.

— Je vous remercie. Lui connaissiez-vous des ennemis ?

— Non, pas à ma connaissance. Vous savez, quand on est militant syndical, on n'est pas très bien

vu par les patrons. Et si en plus on obtient leur condamnation devant le tribunal des prud'hommes !

Ce n'est pas l'envie qui leur manque mais les agressions physiques sont des cas exceptionnels. Sauf

si l'on y intègre le harcèlement et les mises au placard qui deviennent monnaie courante vis-à-vis

des syndicalistes. Txomin était quelqu'un de très apprécié pour ses compétences et son humanisme.

Il va beaucoup nous manquer.

28

Laurent Barneix a prononcé cette dernière phrase la gorge serrée. Agnès décide que c'est le bon

moment pour mettre un terme à la discussion. Tous les éléments en sa possession orientent l'enquête vers un suicide. La question est de savoir si c'est une forme de harcèlement qui l'y a con-

duit. Mais cela ne relèvera pas de la compétence de la PJ. Il ne faut toutefois pas négliger la piste du

règlement de comptes sur une affaire prud'homale en cours ou passée. Agnès attend avec impa-

tience les éléments que lui fournira le responsable de l'Union locale.

En sortant de la petite salle, elle entend des personnes discuter dans un bureau du fond et perçoit

quelques bribes de conversation. Cela tourne autour d'un employeur qui n'aurait pas payé les sa-

lares. En ouvrant la porte vitrée pour quitter les lieux, elle tombe nez à nez avec une personne au

visage connu sans qu'elle puisse dire qui elle est. Le fait qu'elle soit accompagnée de deux per-

sonnes à la peau noire lui met la puce à l'oreille. En descendant les escaliers, elle réalise qu'il s'agit

d'un militant des réseaux de soutien aux sans-papiers.

Paul s'est approché de la porte d'entrée avec sa voiture et le trio est sorti discrètement pour s'engouffrer dans la Clio. Sur la route, Marco rassure Paul sur la mise hors danger de sa famille.

— Il n'en demeure pas moins que ces salopards risquent de revenir un de ces quatre et qu'il va fal-

loir trouver une solution, ose Paul du bout des lèvres, échaudé par la dernière réaction de Marco.

— Il faut d'abord que tu m'assures qu'on va régler le problème des Philippins, ensuite, je m'occuperai des mecs qui me cherchent des noises.

— Je vois...Nous trouverons vite une solution, ne serait-ce qu'au travers du réseau. Ils ne peuvent

pas rester chez toi. Ils sont en danger et par conséquent toi aussi. Il faut que dès ce soir ils déména-

gent. Mais je pense vraiment que ces types sont dangereux et il ne faudrait pas que...Enfin...

— Écoute-moi bien Paul, j'ai quelques soucis avec la justice. Je ne suis donc pas très crédible pour

les flics. Il faut que j'essaie de comprendre pourquoi je me suis fait tabasser à deux reprises par des

types qui sont apparemment des vigiles du port. Je pense que j'ai mis mon nez dans des affaires pas

claires. Si j'arrive à savoir de quoi il s'agit, alors je pourrais certainement en parler à la police et la

justice fera son boulot.

Paul n'insiste pas et garde le silence. Ils arrivent à proximité de l'Union locale et roulent le long

des quais récemment aménagés pour les piétons, les cyclistes et autres joggers. Des hommes et des

femmes sans domicile, sont regroupés autour d'un banc au bord de l'Adour. Ils boivent et

parlent

entre eux, appelant leurs chiens chaque fois qu'ils suivent un piéton. Marco les voit souvent là, mais ne s'habitue pas à cette misère.

— Il y a de plus en plus de jeunes à la rue comme eux, dit Paul, qui a senti le regard de Marco sur le

groupe. La « Table du soir » a encore battu les records l'hiver dernier et il semblerait que le « Point

d'Accueil Jour » qui est près du pont là-bas, soit également débordé.

— Ouais, ça fait chier...lâche Marco dans un soupir.

Paul fait entrer la voiture dans le parking couvert de la gare plutôt que de chercher une place, ce

qui les aurait encore retardés. Au sortir du parking, le bâtiment du centre municipal de réunion leur

fait face. Ils n'ont que la rue à traverser. Les portes vitrées sont ouvertes et deux personnes discutent

dans le hall. Leurs voix résonnent et montent dans la cage d'escalier.

Il n'y a pas d'ascenseur et le local syndical est au troisième et dernier étage. Sur le premier palier

se trouve le petit bureau de la gardienne que l'on peut apercevoir au travers d'une vitre. Des fiches

en papier de petit format sont accrochées par des pinces fixées sur un tableau en bois. Elles indi-

quent les heures et lieux des réunions qui se tiennent dans le bâtiment, comme cette permanence de

l'armée. Marco voit dans un couloir trois jeunes gens d'à peine 18 ou 20 ans, assis sur des chaises

en plastique, attendant certainement qu'un militaire les reçoive. Marco se sent mal à l'aise et com-

mence à se demander dans quel endroit il est tombé. De petites pancartes des syndicats

indiquent

l'escalier, les invitant à poursuivre leur montée. Paul, Marco et les deux Philippins arrivent dans un

couloir du troisième étage où visiblement, la CGT et la CFDT se mènent une bataille d'affiches.

Chaque syndicat tente de s'approprier le plus d'espace possible sur les murs du couloir qui donnent

accès à leurs locaux.

29

Une porte au verre cathédrale affiche « Entrez sans frapper ». Un esprit malveillant s'est permis

d'ajouter à la main « Ici on frappe après ? ». Avant que Paul ne touche la poignée, une femme ouvre

la porte et sort en s'excusant. Le petit groupe doit s'écarter pour la laisser passer. Paul la reconnaît.

— Tiens, il me semble que c'est une femme de la police, dit-il tout bas à Marco.

Ce dernier se sent plus mal à l'aise encore et pense qu'il n'aurait jamais dû accepter de rencon-

trer le syndicat. Les militaires en bas et les flics en haut, c'en est trop ! Il a envie de faire demi-tour

quand Paul les invite, lui et les Philippins, à entrer.

Ils pénètrent dans une vaste salle de réunions aux tables et chaises disposées en rectangle. Une

série de fenêtres forme une espèce de baie vitrée qui donne accès à une très belle vue de Bayonne.

On y voit la huchette refaite à neuf à l'endroit où la Nive rejoint l'Adour, avec en perspective le

petit Bayonne et ses ponts sur la Nive. L'imposant bâtiment qui abrite la mairie et le théâtre,

la préfecture sur sa droite avec les éternels véhicules des CRS en faction et le grand immeuble en

forme de bateau qui accueille la CPAM complètent le tableau.

Une personne sort d'un bureau sur la droite de la salle. Elle accompagne vers la sortie un groupe

composé de deux hommes et d'une femme. En passant, elle fait un signe à Paul, l'invitant lui et ses

amis à s'asseoir à la grande table rectangulaire.

Paul attend qu'elle ait refermé la porte pour se lever et s'adresser à elle.

— Je te prie de nous excuser pour ce retard, dit-il en lui serrant la main.

— Ce n'est pas grave, répond Cathy Benquet, j'étais moi-même occupée à un rendez-vous. Je

n'arrive pas à m'y faire... lâche-t-elle dans un soupir. Des employeurs continuent en toute impunité

à ne pas payer leurs salariés! Ceux qui sortent d'ici n'ont pas touché leurs salaires depuis deux mois. Comment font-ils pour supporter ça et attendre aussi longtemps avant de venir nous voir ?

D'un abord sympathique, Cathy est grande et charpentée. Ses cheveux longs et noirs tombent sur

ses épaules et font ressortir de grands yeux bleus. Elle porte un haut léger, en laine gris clair avec un

col boule qui laisse apparaître une chaîne portant une croix basque en argent. Chaussée de bottes,

elle porte une jupe bleu foncé et des collants gris pâle et fins. Une belle femme au visage ingrat,

criblé de petits cratères qu'elle essaie de masquer sous du fond de teint.

Elle appelle Laurent qui apparaît à la porte d'une autre salle. Il vient se présenter puis s'installent

tous à un angle de la table de manière à se voir, sans trop s'éloigner les uns des autres. Après avoir

fait les présentations, Paul commence :

— Voici ce qui nous amène, dit-il en se penchant en avant.

Les coudes appuyés sur la table, les mains jointes comme s'il allait faire une prière, Paul raconte

ce que Marco l'a autorisé à dire. Il aborde essentiellement la situation des salariés philippins et leurs

conditions de travail sur les bateaux. Puis termine sur la nécessité de les faire rentrer chez eux dans

les meilleures conditions possibles.

Cathy observe les deux étrangers puis se tourne vers Marco.

— C'est vous qui les hébergez, c'est ça ?

— C'est exact, ils souhaitaient quitter ce navire. J'ai eu un accrochage avec leur patron, cela a mal

tourné et ils sont partis avec moi.

— Et leur patron ne les a pas cherchés ? interroge Laurent.

— Pas que je sache. Le bateau a quitté le port vite après. Le capitaine n'avait pas l'air de se soucier

de leur sort.

— Ce n'est pas étonnant, reprend Cathy, c'est le cas de beaucoup de patrons, mais je pense qu'ils

ont dû les chercher car ils n'ont pas intérêt à laisser dans la nature deux salariés qui pourraient té-

moigner de leurs conditions de vie et de travail, à bord du navire. D'autant que deux salariés absents

sur un bateau, cela doit manquer, non ?

— D'après ce qu'ils m'ont raconté, c'est à quai qu'ils ont le plus de travail. Au moment des char-

gements et déchargements. Sur le trajet, ils font essentiellement de l'entretien, explique Marco as-

sez maladroitement.

— Bon ! Intervient Cathy. Qu'est-ce qu'on veut tous au juste. On veut que le commandant du ba-

teau soit condamné pour non-respect du droit du travail et on veut permettre aux Philippins de ren-

trer au plus vite. Cependant il ne faut pas oublier une chose. Une procédure devant les

30

prud'hommes est forcément individuelle. Ce sont donc nos amis philippins qui devront déposer un

dossier chacun.

Elle regarde tour à tour Paul, Marco, Harold et Elijha.

— Or, engager une procédure à l'encontre d'un commandant de navire étranger, qui n'est pas là

tous les jours et qui appartient certainement à une compagnie dont on devra rechercher le nom et les

coordonnées, risque d'être un peu long. Et ça, ce n'est pas compatible avec un départ précipité de

nos amis.

— Cela veut dire donc, ajoute Laurent, qu'il faut que... heu... excusez-moi, quels sont vos pré-

noms ?

— Harold et Elijha, répond Marco.

— Cela veut dire donc qu'il faut qu'Harold et Elijha, décident de rester ici le temps de la procédure

qui pour être honnête s'avère compliquée. Il s'agit de droit international et localement nous ne

sommes pas très compétents en la matière. Nous pourrions cependant faire appel à nos camarades

du Havre, qui ont l'habitude de ce genre de situation. Je pense notamment à un copain qui fait

un

énorme boulot auprès des salariés étrangers qui travaillent sur le port et sur les bateaux. Il est clair

que cela prendra du temps et il faudra tout d'abord leur trouver la possibilité de rester en France

durant toute la procédure. A moins qu'ils reviennent en France au moment du jugement. Mais cette

dernière possibilité est je, pense, à écarter.

— Combien de temps cela peut-il prendre, demande Marco ?

— C'est difficile à dire, mais il faut bien compter six mois voire plus car l'été approche et l'activité

des prud'hommes ralentit pendant cette période.

Harold et Elijha voient alors tous les regards se porter sur eux et comprennent qu'ils ont une ré-

ponse à donner. Marco leur traduit la question en essayant d'influer sur leur réponse. Les deux

hommes font signe qu'ils ont besoin d'échanger entre eux et se lèvent pour se diriger vers le fond

de la salle.

Leurs gestes traduisent qu'ils ne sont pas d'accord entre eux. Ils finissent par s'entendre et vien-

nent se rasseoir à la table.

Elijha dit en anglais qu'ils auraient aimé faire payer le commandant qui les a maltraités durant

des mois, mais cela fait si longtemps qu'ils n'ont pas vu leurs familles qu'ils souhaitent rentrer chez

eux au plus vite. Harold explique qu'il est épuisé et souhaite que tout cela se termine. Il les remercie

tous pour ce qu'ils font mais il préfère finalement retrouver les difficultés dans son pays que de

vivre comme un esclave en France.

— Mais si tu te bats ici tu ne seras plus un esclave, ni ici ni chez toi ! S'est exclamé Marco, terri-

blement déçu de voir les deux hommes baisser les bras.

Harold et Elijha secouent la tête et chacun lâche un soupir de lassitude et de renoncement.

— N'insistons pas, intervient Paul. On a, je pense, beaucoup de mal à s'imaginer ce qu'ils ont vécu.

Je vais immédiatement activer le réseau pour leur trouver un hébergement sûr et nous allons essayer

de les faire rentrer chez eux dans de bonnes conditions, y compris financières.

— Si vous le souhaitez, dit Laurent, nous pouvons vous mettre en relation avec la copine qui s'occupe des sans-papiers au niveau national. On pourra également essayer d'organiser une solidarité financière.

— Ce n'est pas de refus, toutes les aides seront utiles et, qui sait, peut-être changeront-ils d'avis

avant qu'on ait trouvé une solution...

— C'est dommage, soupire Marco, c'est vraiment dommage.

La déception se lit sur son visage. Il se lève d'un mouvement lent, prend négligemment son pull

posé sur le dossier d'une chaise et le jette sur son épaule. Puis fait quelques pas dans la salle, tête

baissée.

Paul se lève à son tour et les Philippins en font de même, ne sachant pas trop qui suivre ni quelle

est la décision prise.

— On va passer chez moi, dit Paul. J'ai toujours quelques vêtements en réserve. Puis j'appellerai

quelques amis qui les hébergeront le temps de trouver le moyen de les faire partir.

31

Laurent et Cathy se lèvent à leur tour, montrant leur impuissance à régler cette situation.
Marco

s'est éloigné un peu du groupe.

Laurent l'interpelle :

— Dis-moi...Marco, c'est bien ça, tu t'appelles Marco ?

Ce dernier tourne lentement la tête pour regarder par-dessus son épaule.

— Oui ?

— Tu as vu quoi au juste sur ce bateau ? Parce que c'est marrant mais on est justement en train de

recueillir des éléments sur la filière bois. C'était bien un bateau qui transportait du bois de tempête,

n'est-ce pas ?

— Oui, pourquoi ?

— Eh bien parce que si tu as des choses à nous raconter ça m'intéresse !

— Je n'ai rien de plus à raconter que ce que Paul vous a dit.

— OK, dommage ! Le peu que je sais sur le trafic du bois de tempête montre qu'il y a des choses

pas claires. Pendant que la forêt meurt, j'ai l'impression que certains s'engraissent et pas forcément

de manière très réglo.

Cette dernière phrase éveille la curiosité de Marco, car il a le même sentiment.

— Tu sais quoi là-dessus ? demande-t-il en s'approchant de Laurent.

— Pas grand-chose, je cherche...

Paul s'est mis dans la salle à côté pour téléphoner. Harold et Elijha attendent debout, appuyés sur

le comptoir d'accueil, et Cathy écoute la conversation tout en rangeant quelques dossiers.

— Je sais par exemple que le bois de tempête ne se vend pas cher, reprend Laurent, et qu'il part en

Allemagne, au Portugal, en Italie souvent pour être brûlé ou pour faire du papier.

— Et alors ? interroge Marco qui ne voit pas à quoi peut lui servir cette information.

— Et alors ? Je pense qu'on a mieux à faire avec ce bois que d'en faire des granulés allemands pour

le chauffage, tu vois. On pourrait en faire des meubles, des palettes, l'utiliser dans la construction,

pour faire du papier, du carton, des produits bio et un tas de choses encore. Cela pourrait nous per-

mettre de relancer une activité industrielle dans la région par exemple.

— Il y a des aires de stockage et l'important c'est de replanter la forêt, non ? fait Marco qui sent

venir le baratin du syndicaliste pro-industrie, l'emploi, etc.

— Oui, c'est vrai, mais ça demande du temps, des moyens et de la réflexion... Une telle catastrophe

est très difficile à gérer et il faut agir dans l'urgence. Des millions de tonnes de bois, cela ne s'évacue pas aussi vite. Il aurait fallu que l'Europe déclenche des moyens plus conséquents et de

manière plus rapide pour créer des zones de stockage en nombre suffisant dès le départ. Les me-

sures prises tant par le gouvernement français que par l'Europe n'ont pas été à la hauteur des en-

jeux !

— On y va ? coupe Paul.

— OK, j'arrive. dit Marco, pas mécontent de mettre un terme à cette leçon syndicale.

— Si ça t'intéresse, appelle-moi, dit Laurent en lui tendant sa carte de visite. A plusieurs on

y voit

plus clair.

Les quatre hommes quittent l'Union locale. Dès que la porte est refermée, Laurent lance un regard interrogatif à Cathy. Cette dernière hausse les épaules puis secoue la tête.

— Ce Marco a raison, c'est vraiment dommage...

— C'est sûr ! dit Laurent, mais je pense qu'on est sur une sacré affaire avec cette filière bois.

— Il me semble avoir déjà vu ce Marco quelque part, dans les manifs peut-être ?

— Oui, ça y est, je vois qui c'est ! Il y a quelques temps, il était dans tous les coups. Aussi bien

avec les anars, les gauchos que les nationalistes. C'est vrai que ça fait un petit bout de temps qu'on

ne le voit plus. Comment s'est-il foutu dans cette affaire ?

— Eh bé ho ! Tu as fait une sacré pêche. Hil de pute !

Les parents d'élèves de l'école Jean-Jaurès avaient organisé un loto pour la coopérative scolaire.

Bien que réticent à ce genre de manifestations, Antton y était venu avec ses petits- enfants. Arrivé

tardivement, les seules trois places disponibles se trouvaient à côté d'un habitué des lotos qu'Antton

n'appréciait pas vraiment. C'est ce dernier qui l'avait interpellé de cette manière.

— Tu as pêché quoi Papy ? lui demande sa petite-fille.

— Rien, le monsieur dit des bêtises !

Le monsieur en question a bien compris le message et, d'une mine renfrognée, se concentre sur

ses cartons et ses jetons.

C'est sa femme qui lui avait dit d'amener les enfants au loto. Ça lui changerait les idées... « Tu

parles » se dit Antton. Il sent bien tous les regards autour de lui. Il voit bien tous ces gens qui meurent d'envie de l'approcher pour obtenir quelques détails morbides. Seul un d'entre eux,

Jacques, un supporter de l'équipe de rugby du Boucau-Tarnos Stade, vient le voir et posant la main

sur son épaule lui dit :

— Ça va Antton ? Tu arrives à faire face ? Mon pauvre ami, cela ne doit pas être facile...

— Ça va, ça va aller, dit Antton en lui tapotant la main, je te remercie.

— En tout cas si tu as besoin...

— Oui, merci, c'est gentil...

Plus la soirée avance, plus Antton a du mal à supporter les éclats de rires, la foule et le bruit.

Profitant d'une « quine », il se lève et entraîne ses petits-enfants vers la sortie malgré leurs protesta-

tions.

Dans la voiture, il revoit les regards étonnés de ses voisins de table et se rend compte de son atti-

tude. Il faut qu'il parle à quelqu'un, il doit revoir ses copains.

Agnès a pris connaissance du rapport du médecin légiste dès son arrivée à la PJ. Il indique que le

syndicaliste était saoul au moment de sa noyade. Il s'était apparemment envoyé une sacrée dose de

whisky. Sa voiture a été retrouvée sur le parking au bord des quais à l'endroit où les pêcheurs ven-

dent leurs poissons, face aux studios de France bleu Pays basque. C'est de là qu'il se serait jeté à

l'eau.

D'après le rapport de police, personne du voisinage n'a aperçu la victime ces derniers jours. Les

pêcheurs et leurs familles qui tiennent les étals n'ont rien remarqué de particulier.

Pour Agnès, l'affaire est quasiment réglée. Elle attend les informations que Laurent Barneix doit

lui fournir mais pour l'instant tous les éléments accréditent la thèse du suicide. Elle est persuadée

que le harcèlement qu'il a subi en plus des difficultés personnelles, a été l'élément déclencheur. Elle

l'indiquera dans son rapport à toutes fins utiles. Son téléphone portable se met à vibrer.

— Allô ! inspecteur Delassale ? Laurent Barneix.

— Oui, merci de me rappeler. Alors, vous avez les infos ?

— Oui bien sûr. Txomin travaillait sur des problèmes que rencontrent les dockers du port de

Bayonne. Il y a les dockers en CDI et les intérimaires. Depuis que le bois arrive en quantité, les

heures supplémentaires s'accroissent avec la fatigue et le stress. De plus, il y a des risques

d'accidents. Nous avons quelques syndiqués qui ont fait appel à Txomin pour qu'il les conseille sur

l'exercice du droit de retrait. C'est un droit dont disposent les salariés s'ils sentent que leur santé ou

leur sécurité est en danger. Apparemment Txomin les a rencontrés à deux reprises. Une fois ici,

dans les locaux de l'Union locale et une autre fois sur place, sur les quais, alors qu'ils étaient en

grève.

— Vous avez des documents qui l'attestent ?

33

— Txomin avait donné un début de dossier à la secrétaire administrative afin qu'elle le frappe et

commence à le mettre en page. Apparemment, le reste devait suivre ces jours-ci mais...

— Et que dit ce début de rapport ?

— Il dit ce que nous rencontrons souvent hélas. Des salariés sous pression dont les droits sont peu

respectés comme par exemple des heures supplémentaires pas payées ou pas compensées. Enfin...de quoi monter des dossiers aux prud'hommes, si l'employeur n'accepte pas de revoir les choses, précise Laurent.

— Cet employeur c'est qui ?

— Holà ! Il est coutumier du fait. C'est un pourvoyeur d'emplois précaires. Il s'agit de la SAMA-

TA. Cette boîte, Txomin et les autres conseillers prud'homaux la connaissent bien. Elle passe régu-

lièrement devant le tribunal des prud'hommes et perd quasiment à chaque coup ! Mais vous savez,

il y en a d'autres comme ça, qui préfèrent finalement payer que de se plier au code du travail. Allez

comprendre...

— Pensez-vous qu'il pourrait y avoir un lien avec le décès de votre collègue ? tente Agnès.

— Je ne pense pas. Comme je vous le dis, cet employeur est coutumier du fait. Certains l'appellent

« le négrier », c'est vous dire ! Et ce n'est pas la première fois que les dockers sont obligés d'appeler à la grève pour faire respecter leurs droits. C'est un patron de combat, certes, mais la

place qu'il a sur le port, il tient à la garder, alors parfois il lâche du lest, parfois il va aux prud'hommes et finit par payer. C'est malheureusement devenu une routine...

— Votre collègue aurait-il pu découvrir quelque chose de particulièrement grave qui l'aurait mis en

danger ?

— C'est toujours possible. Vous devriez passer un jeudi après-midi pour entendre les plaintes des

salariés qui viennent aux permanences juridiques. C'est hallucinant ! Mais dans son rapport,

Txomin n'indique rien de tel. Nos camarades à qui j'ai posé la question me disent avoir échangé

rapidement avec Txomin au sujet du port sans qu'il ne leur ait fait part de quelque chose de particu-

lier. Ils pensent comme moi que ce n'est qu'un énième dossier contre cette entreprise.

— Vous m'envoyez tout cela ?

— Oui, je vous l'envoie par mail tout de suite. Mais ne le faites pas circuler car nous allons le re-

prendre et des noms apparaissent dans les documents. Il ne faudrait pas que ces personnes fassent

l'objet de pressions de leur employeur avant que la requête ne soit déposée au tribunal. Vous com-

prenez ?

— Vous pouvez compter sur ma discrétion.

— Je vous remercie. Au revoir !

— Attendez ! Une dernière question. Est-ce que monsieur Etchamendy buvait ?

— Non, je ne crois pas. Pourquoi cette question ?

— Comme ça...Les gens qui vivent des difficultés boivent parfois.

— Il devait bien boire un coup de temps en temps, comme tout le monde. Enfin, plutôt comme moi.

En ce qui me concerne, je ne pense pas être dépressif mais je refuse rarement une invitation à boire

un coup. Et vous ?

— Moi ? ça dépend qui m'invite ! Au revoir monsieur Barneix. Je compte sur vous.

— Vous pouvez compter sur moi.

« Dragueur, mais charmant, ce Laurent Barneix », se dit Agnès.

L'histoire de la chute à vélo est bien passée auprès de sa famille. Marco a discrètement informé

Sonia sur le choix des Philippins et sur le fait qu'ils dormiront chez d'autres personnes ce soir. La

soirée chez sa belle-sœur touche à sa fin et le couple décide de rentrer en laissant les enfants déjà

endormis. Ils passeront les récupérer le lendemain.

34

En passant le petit portail de leur maison, Sonia jette un coup d'œil dans le tube en PVC qui sert

de boîte aux lettres et s'aperçoit que le courrier n'a pas été relevé.

— Com'd'hab' ! dit-elle en souriant, je dois tout faire ici !

— A tous les coups il n'y a que des pubs, répond Marco.

C'est en effet le cas. Marco ouvre la porte et d'un geste galant invite sa femme à entrer. Il

l'embrasse furtivement dans le cou et tente de lui mordiller l'oreille. Elle tient dans la main le tas de

prospectus qui a pris la forme du tube et le jette négligemment sur le petit bureau où repose l'ordinateur.

— Allume la lumière s'il te plaît, on ne voit rien ici !

— On n'a pas besoin de lumière, tu connais bien la maison non ? répond Marco en la serrant par la

taille.

L'idée de résister traverse Sonia mais elle ressent le besoin de se détendre, de se laisser aller, de

s'aimer à nouveau après ces prises de têtes. Elle laisse ses mains parcourir son dos jusqu'au creux

de ses reins où il marque une halte pour mieux sentir sa cambrure et laisser ses doigts glisser lente-

ment sur ses fesses.

Marco sent monter l'excitation à l'odeur du parfum de sa femme. Elle a gardé celui des premiers

jours, où ils passaient leur temps à faire l'amour. Sonia est encore étonnée de l'effet qu'elle lui fait.

Un jour Marco lui avait avoué que sa peau, sa texture, sa douceur provoquent chez lui des sensa-

tions qu'il n'avait jamais connues auparavant avec une autre femme. Il prétend qu'il est toujours

très excité dès qu'il l'effleure.

Marco prend le dessus et elle se laisse faire. Il est de plus en plus entreprenant et atteint déjà cet

état où il la dévorerait entière. Il hume à plein nez son odeur et maîtrise tous ses gestes, faisant preuve d'une grande douceur. Sonia adore ce moment où il est si attentionné. Elle aussi voyait les

différences avec d'autres hommes qu'elle a connus. Aucun ne se souciait du plaisir de la femme. Ils

cherchaient avant tout à se faire plaisir. Marco est différent, c'est pour cela qu'elle l'aime. Sonia

l'accompagne en parcourant son dos de ses mains douces, en caressant ses épaules et ses bras. Elle

sent son corps qui frissonne. Elle perçoit le frisson qui le parcourt.

Marco est heureux, allongé nu sur le canapé, il savoure cet instant de bonheur qui suit l'acte d'amour. Sonia se lève pour aller boire un verre d'eau à la cuisine et allume la lumière du couloir

qui prolonge le vestibule. Machinalement elle regarde le paquet de prospectus posé sur le petit bu-

reau et pousse un hurlement de terreur.

Un rat baigne dans son sang au centre du « Petit Basque ». Sur le dos, le ventre ouvert et le poil

collé de sang, le rat, dont les tripes ont été placées dans sa gueule, inspire la violence et le dégoût.

— Qu'est-ce que c'est ? D'où ça vient ? demande Sonia en portant un regard affolé sur Marco.

— Je ne sais pas...Je ne comprends pas... balbutie Marco qui s'est levé brusquement.

— Tu te fous de moi ! Tu te fous de moi Marco ! Tu sais très bien d'où ça vient. Tu me caches

quelque chose ! Tu me mens Marco ! Tu me mens !

— Attends ma chérie, calme-toi...Je vais t'expliquer...Je...

— Marco ! Dis-moi ce qu'il se passe !

— Eh bien...J'ai quelques ennuis mais cela devrait s'arranger vite...

Sonia est debout dans le couloir, son corps nu et son visage émacié sont si pâles sous cette lumière blafarde. Marco n'avait jamais vu sa femme comme ça.

— Quelques ennuis Marco ? Depuis dimanche TU as quelques ennuis ? Non Marco, non !

Quelqu'un NOUS veut du mal, c'est clair ? Et toi, tu n'es pas tombé de vélo, hein ? Dis-le que tu

n'es pas tombé de vélo !

— Non, Sonia. J'ai pris une branlée par deux types cet après-midi. Ils cherchaient les Philippins

mais ne les ont pas trouvés. C'est pour ça que j'ai téléphoné à ta sœur. Pour vous mettre tous à l'abri.

Sonia éclate en sanglots.

— Mais putain ! Qu'est-ce que tu fous ? Tu te rends compte ? Dit-elle en reniflant.

Marco tente de la serrer dans ses bras mais elle s'en dégage et reprend ses esprits.

— Tu appelles la police ou te démerdes mais j'en ai ras le bol de tes conneries ! Je pensais que

c'était terminé ces galères. Eh bien non ! Tu les cherches Marco. Je ne peux plus supporter ça.

Vivre avec la peur et l'angoisse à nouveau. Là c'est grave Marco. Il faut que tu règles ce problème

et vite. Moi je vais chez ma sœur. On s'appelle !

Sonia ramasse ses affaires, s'habille rapidement et claque la porte derrière elle. Marco se retrouve seul, comme un con, à poil dans la maison vide et silencieuse. Une fois le choc passé, il dé-

cide de positiver en se disant que, comme ça, il va pouvoir se consacrer pleinement à retrouver ces

fils de putes.

Après avoir balancé le rat et les pubs dans le container à poubelles, Marco tire sur une cigarette

tout en cogitant sur les derniers événements.

« Sonia a raison, ça craint quand même. Des mecs qui sont capables de venir chez toi te foutre une branlée et poser un rat crevé dans la boîte aux lettres...Ce sont des mecs méchants. Pas des

pros, des méchants et des teigneux » pense-t-il.

Mais il est décidé. Il ne va pas lâcher l'affaire. Demain il devra penser à un tas de choses. Appe-

ler Sonia pour discuter un peu. Appeler également Paul pour prendre des nouvelles des Philippins et

peut-être le syndicaliste.

— Là c'est chaud ! murmure-t-il avant de s'endormir.

Agnès a lu les documents envoyés par Laurent Barneix. A cette lecture, de nouveaux *a priori* sont tombés. Les qualités rédactionnelles du défunt ne font aucun doute. Agnès, qui connaît le ni-veau d'études de Dominique Etchamendy, s'est surprise à reconsidérer le fait syndical en découvrant que c'est une sacrée école. Le dossier n'apportait pas seulement des éléments juridiques et techniques mais faisait une véritable analyse d'enjeux politiques et sociétaux appuyant l'argumentation. Agnès à qui il est arrivé de compulsier des dossiers établis par des avocats voit bien la différence. Les écrits de monsieur Etchamendy mettent l'humain en avant avec du ressenti, du sens, comme si son rédacteur parlait de lui-même, de son propre vécu. Ce milieu syndical qu'elle ne connaît pas lui paraît d'une grande richesse. Hélas trop ignorée de la population et en particulier dans le milieu de la police, où elle en avait entendu des vertes et des pas mûres à son sujet. Mais concernant l'affaire en cours, aucun élément de nature à orienter l'affaire vers une piste criminelle n'apparaît clairement. Certes, le patron des dockers passe pour un vrai salopard, mais, comme le précise l'auteur de ces écrits, les faits qui lui sont reprochés ne sont pas nouveaux. D'ailleurs, Agnès est scandalisée de cet état de fait mais se surprend à prendre fait et cause pour les salariés comme une syndicaliste. « Ça déteint sur moi » se dit-elle.

Dans un regain d'énergie, comme pour ne pas se laisser aller, Agnès prend le dossier sous le bras, son petit carnet de notes et se dirige vers le bureau de son patron.

— Alors, lieutenant, où en es-tu de cette affaire de noyé ? dit-il sans laisser le temps à Agnès

ni de

donner les raisons de sa présence, ni de s'asseoir.

— Eh bien patron, sauf élément nouveau dans l'enquête, je pense qu'une fois de plus nous sommes

en présence d'un dossier qui ne nous concerne pas. Moi, j'ai des éléments nouveaux, ma chère

Agnès, dit Duclos en posant sa main sur une pile de documents. Ils sont exactement au nombre de

deux. Un, votre noyé était saoul comme un Polonais. Pas à la vodka, mais au whisky ! Pour un type

de la CGT j'aurais penché pour le *Ricard*.

Agnès a déjà connaissance de cette information mais n'apprécie pas du tout ce genre de remarque.

— Comme dans la police si vous permettez ! dit-elle.

Duclos, dans un mouvement de recul, ne cache pas sa surprise devant tant d'arrogance mais fait

fi de cette intervention.

— Deux ! Je ne sais pas si vous avez écouté les infos ce matin, mais on a un meurtre sur les bras.

Sans rapport apparent avec notre affaire je vous rassure. Un dingue de soixante-dix balais est allé

36

tirer avec son fusil de chasse sur de braves gens qui attendaient paisiblement que les machines du

Lavomatic leur rendent leur linge. Conclusion : un mort et trois blessés dont un entre la vie et la

mort.

— Merde ! Et ça s'est passé où ?

— Dans le quartier des Courettes, sur les hauts de Bayonne, répond le patron d'Agnès. Un

quartier

plutôt calme...Enfin bref ! Y en a un qui a pété les plombs apparemment. Je dis apparemment parce

qu'on l'a ici et qu'il ne pipe pas un mot !

— Quel rapport avec l'affaire du syndicaliste noyé ? demande Agnès

— Aucun je vous dis ! Le problème en fait est que j'ai du monde en congé en ce moment et cette

nouvelle affaire tombe mal. Elle fait la une de la presse locale et nationale. Le procureur m'a de-

mandé de faire toute la lumière sur cet assassinat dans les meilleurs délais. J'ai donc pensé à vous.

Il m'a d'ailleurs demandé des nouvelles de notre enquête sur le noyé de l'Adour.

— En clair, j'arrête l'enquête sur le syndicaliste et je me lance dans celle du « papy tueur », c'est

ça ?

— C'est exactement ça ! Vous comprenez plus vite que ma femme ! Ah ! Ah ! Je suppose que vous

n'avez rien qui contredit la thèse du suicide ? Pour le syndicaliste, j'entends.

— Non en effet, mais c'est un milieu intéressant. J'y ai appris beaucoup de choses, notamment sur

l'impunité qui règne chez bon nombre de patrons et sur le courage des syndicalistes malgré les pressions qu'ils subissent. De quoi parfois péter les plombs en effet.

— Attention Agnès, n'allez pas me monter un syndicat ici hein ! J'ai assez d'emmerdes comme ça !

— Vu les cadences infernales que vous m'imposez, je me dois d'y réfléchir.

— Plus sérieusement, faites-moi ce rapport. Le syndicaliste vivait une période difficile, il s'est cho-

pé une bonne cuite et s'est foutu à l'eau. Conclusion, c'est un suicide ou un accident, à vous de

voir.

— Si vous permettez patron, c'est un peu court. L'élément déclencheur est probablement la pres-

sion que lui mettait son employeur. On lui faisait quand même payer son engagement syndical,

précise Agnès sur un ton agacé. D'après les témoignages de ses collègues, des cadres dirigeants de

l'entreprise...

— Ecoutez lieutenant ! N'allons pas nous mêler de ce qui se passe dans l'entreprise. Ça, c'est le

boulot des syndicalistes. A chacun sa croix.

— Mais je pense qu'il faut au moins l'indiquer dans le rapport, afin que les syndicalistes puissent

s'appuyer dessus pour faire leur boulot comme vous dites.

— Et le procureur va m'allumer et me traiter de gauchiste ! Non, faites-moi un rapport tout ce qu'il

y a de plus bateau, sans mauvais jeu de mots, et mettez-vous tout de suite à enquêter sur l'homicide

des Courettes. Je veux tout savoir sur le type qui a tiré et sur les gens qu'il a attaqués, les circons-

tances, le contexte, tout ! Comme d'habitude mais très vite car le procureur doit s'adresser à la presse. Vous voyez, vous avez du boulot vous aussi ! Alors ne perdez pas de temps à nous faire de

la littérature. OK ?

— OK !

Alors qu'elle quitte le bureau, son patron lui lance :

— Et ôtez-vous ces idées de syndicalistes de la tête !

A 7h30, le port est déjà en pleine activité. Les camions chargés de bois sont les plus nombreux au point qu'ils font la queue devant l'entrée qui mène au quai.

Ce sont les chauffeurs eux-mêmes qui déchargent le bois et qui l'empilent. Grâce à une petite grue fixée à l'arrière de la cabine et équipée d'un siège et de leviers. Deux larges griffes saisissent

le bois par petits paquets de quatre ou cinq rondins et viennent les déposer sur un tas. Pour éviter

que ces rondins ne s'étaient, d'autres billes de bois servent de cales posées en biais.

37

Le bois est ensuite transféré par une plateforme sur roues à proximité du bateau afin que les grues du port puissent le charger. Les piles de rondins provoquent un dédale d'allées dans lesquelles

circulent des camions, des machines et des hommes. Cela donne l'impression d'un flot continue de

bois dont on n'arrive pas à bout.

Marco, arrêté sur son vélo au bord de la route, observe l'activité du port. Le souvenir de ce qu'il

a vécu les jours précédents, en particulier son enfermement dans cette caisse de bois, lui provoque

des frissons dans le dos. Déterminé à savoir pourquoi il est victime d'un tel acharnement, il relève

et imprime dans sa mémoire chaque détail des mouvements du port. Muni de la page déchirée dans

un vieux dico, où apparaissent les différents drapeaux des pays, il cherche les pavillons des bateaux

et leur provenance. La provenance des camions l'intéresse aussi. Sans savoir vraiment ce qu'il va en

faire, Marco fait ce travail minutieux qu'il conserve dans sa mémoire et qu'il transcrira plus tard sur

un carnet. Son vélo, un vieux clou de type hollandais, montre quelques marques de rouille qui se

mêlent assez bien à l'environnement métallique du port. Sa casquette à longue visière est enfoncée

sur un crâne tondu qui trône à un mètre soixante-dix de ses pieds, équipés de chaussures

de montagne. Un vieux blouson de cuir marron sur un tee-shirt blanc, un jean que ses jambes ne

remplissent pas masquent un corps sec et musclé. Son visage mat et ses yeux verts achèvent le por-

trait type du mec cool et teigneux à la fois. Marco le sait et emmerde ceux qui jugent au faciès,

même s'il doit admettre que son look, il se l'est choisi.

Après avoir grillé une clope, Marco se met à pédaler en direction de la digue de Tarnos, histoire

d'aller respirer un peu d'iode pour se laver des pollutions du port. Monté sur le mur de la digue, il

regarde les vagues déferler sur la plage et les quelques surfeurs qui y essaient des figures. Il inspire

à fond l'air de l'océan et jette un coup d'œil vers l'embouchure de l'Adour où il voit un nouveau

navire entrer, précédé du bateau-pilote. Un gars l'interpelle. Il reconnaît Max, un de ses potes du

groupe de bal, attablé à la terrasse du bar de la digue avec un de ses copains. Il les rejoint et com-

mande un demi.

— Dis donc, t'aurais pas oublié la répète mardi ? s'inquiète Max.

— Oui, je sais, je me suis gaufré à vélo. Regarde, j'en ai encore les traces.

— Ah !oui, putain...T'as dû te faire mal. Mais tu aurais pu appeler, non ?

— Oui mais je...

— Ne t'inquiètes pas, l'interrompt Max en lui posant la main sur le bras. J'aurais pu le faire aussi.

Pat et Nat n'étaient pas là non plus, alors je me suis cassé. J'avais un peu les boules quand même.

Surtout qu'on va démarrer des dates bientôt. Le groupe a intérêt à renouveler son répertoire, si on

ne veut pas passer pour des piments.

— Oui, promis, demain soir j'y serai !

— Tiens, je ne t'ai pas présenté Mickael. Il est bassiste et joue dans un groupe de rock, plutôt trash-

métal, c'est ça ?

Le jeune homme, la vingtaine d'années, fait oui de la tête en soufflant la fumée de sa cigarette.

— Il est aussi le fils du gars qui a repêché le cadavre dans l'Adour dimanche.

— Fais pas chier avec ça ! Intervient le jeune.

— Quel cadavre ? demande Marco

— T'as pas lu *Sud-Ouest* ou quoi ? Un syndicaliste de Berceau Aviation a été retrouvé dans l'eau.

Excuse du peu mais c'est son père, syndicaliste à la retraite, qui l'a trouvé. Ils se connaissaient,

c'est ça ?

— Je t'ai dit de me lâcher avec ça putain ! dit le jeune calmement en s'affaissant de plus en plus sur

sa chaise.

— Tu connaissais le gars qui est mort ? Demande Marco.

— Ouais, mais je n'ai pas envie d'en parler. Tout le monde me saoule avec ça. Ch'uis blasé là tu

vois !

— Ok, excuses-moi.

38

Après avoir laissé les deux compères à la terrasse du café, Marco trace sur son vélo en direction

de la cale du Boucau, ce qui l'oblige à prendre le chemin qu'il avait pris avec les philippins. « Ce

syndicaliste noyé, ça commence à faire beaucoup d'évènements sur le port de Bayonne ! »

Arrivé à la cale de Boucau, il s'arrête un instant, sort son portable et appelle Sonia. Elle s'est

levée tôt ce matin et s'apprêtait elle aussi à l'appeler.

— Ça va toi ? dit-elle sur un ton apaisant.

— Ouais, ça, va. Je voudrais te dire que je suis désolé de t'avoir caché tout ça, mais je pensais pou-

voir régler le problème plus rapidement.

— Arrête de te justifier. J'ai eu peur et j'ai encore peur d'ailleurs. Surtout pour toi. Je ne sais pas

dans quoi tu t'es embarqué. Ils risquent de te faire du mal. J'ai discuté avec ma sœur et mon beauf,

ils sont d'accord pour nous héberger pendant quelques jours. Tu devrais venir nous rejoindre ce soir

avec quelques affaires pour les enfants et nous deux. Tu ne crois pas ?

La proposition est tentante.

— Remercie ta sœur mais si des mecs me surveillent ça ne serait pas cool pour ta sœur ni pour nous

tous. Je vais aller voir un gars qui va peut-être pouvoir nous sortir de là.

Tout en parlant à Sonia, Marco regarde couler l'Adour qui charrie continuellement des souches,

des branches et autres troncs d'arbres arrachés des berges sur son parcours. Il suit des yeux une

mouette qui passe au-dessus de sa tête et pique vers le bar-restaurant « Le Repaire ». Deux hommes

en sortent. Il reconnaît immédiatement l'un d'entre eux. C'est celui qui l'a tiré par les cheveux quand il s'est fait tabasser. Marco enfonce sa casquette et s'adosse contre un arbre. Il raccroche en

se disant que ça va faire flipper sa femme. Les deux hommes se dirigent vers le fameux Kangoo

blanc, seule voiture garée dans le parking qui jouxte le restaurant. Aucun doute, c'est la voiture

qu'il a suivi l'autre soir.

Tout à coup, le téléphone de Marco se met à sonner. Il maudit le jour où il a eu l'idée de mettre

l'intro de « London's burning » des Clash mais version tribute de « Silverchair », très pêchue. C'est

certainement Sonia qui tente de le rappeler mais il doit d'abord éteindre ce putain de téléphone qui

n'arrête pas de couiner (c'est toujours pareil, quand on veut faire vite on ne sait plus où il faut ap-

puyer). Il monte rapidement sur son vélo pour se tirer avant que les deux gars qui l'ont repéré ne

l'attrapent.

Fort heureusement, ils se sont mis à courir en direction de Marco avant de s'apercevoir qu'il a un

vélo. Ce qui les a obligés à faire demi-tour pour prendre leur voiture. Du temps que Marco met à

profit pour prendre de l'avance. Sa cheville le fait toujours souffrir mais la trouille de se faire rat-

traper est plus forte.

Après avoir franchi le passage à niveau fort heureusement ouvert, Marco remonte la rue René Duvert. Il entend alors la sonnerie qui précède la fermeture des barrières et essaie de voir si le Kangoo y est bloqué. Dans le doute, il poursuit ses efforts et parvient à se cacher derrière la salle de

spectacle de « l'Apollo ». D'où il est, il peut voir le passage des voitures. Aucun Kangoo n'est en

vue mais il rôde certainement dans le quartier. Marco décide alors de prendre la rue Politzer et pé-

dale plus vite que jamais en jetant des regards vers l'arrière. Il arrive enfin sur la rue qui longe la

voie ferrée, puis, sans baisser le rythme, il fonce, passe devant les jardins ouvriers, puis arrive au

niveau du vendeur de camping-cars. Là ça se corse. La montée en virage jusqu'au rond-point lui

scie les jambes. Il regrette de n'avoir pas accepté la proposition d'un pote d'échanger son vieux

vélo hollandais contre un VTC comme neuf et plus léger.

Après avoir passé le pont du chemin de fer et pris le rond-point Grenet, Marco se détend en em-

pruntant la piste cyclable qui longe l'Adour, sur les quais de Lesseps. Arrivé au bâtiment qui ac-

cueille les syndicats, il range son vélo à l'intérieur du hall et grimpe les escaliers jusqu'au troisième

étage.

Avant de se rendre aux obsèques de Txomin Etchamendy, Antton est passé à la cale Sarraute.

Son bateau y est amarré mais il n'a toujours pas trouvé le courage d'y monter à nouveau. Il appré-

hende cet enterrement. Beaucoup de regards vont à nouveau se porter sur lui et il craint d'affronter

la curiosité des gens. Il ira avec sa femme qui l'a beaucoup soutenu.

Les obsèques ont lieu au crématorium de Biarritz ce mercredi matin. Les militants de toutes les

organisations syndicales sont là. Des salariés viennent de quitter leur poste de travail, d'autres arri-

vent dans le véhicule de l'entreprise. Des gens connus, des anonymes. Beaucoup de mains qui se

serrent, des petits groupes se constituent. Le parking ne peut plus accueillir de voitures. Les files de

véhicules garés le long des rues proches du crématorium s'allongent. On s'embrasse, on se sourit,

on rit parfois, ça rapproche les gens. Le cortège funèbre entre, suivi de quatre voitures occupées par

la famille et les proches. On reste distant. Antton et sa femme se tiennent en retrait. Personne n'a

fait preuve de curiosité malsaine au contraire. Un flic qu'il avait aperçu au commissariat s'approche

de lui.

— Bonjour monsieur, on s'est croisé au commissariat. Je suis un proche de la famille de Txomin.

— Bonjour, je vous présente Sylvie mon épouse. Avez-vous du nouveau ? Parce que je n'ai pas été

contacté depuis et la presse n'en parle plus.

— Pas grand-chose à vrai dire. Il semble que la PJ s'oriente vers la thèse du suicide. Aux dernières

infos, l'autopsie a révélé un fort taux d'alcool dans le sang de Txomin.

— Quelle horreur ! dit Sylvie en portant la main devant sa bouche.

— Oui, en effet, dit le flic. Pour la presse, vous savez, un suicide ça ne fait pas un scoop. Surtout

après la tuerie du *Lavomatic* aux Courettes. Txomin était un homme courageux, mais personne n'est

à l'abri d'un geste malheureux. La preuve...

Antton pensait la même chose. Pour que Txomin se saoule et se suicide, fallait-il qu'il ait de gros

soucis.

Durant la cérémonie, beaucoup de militants restent debout au fond de la salle. Ils montrent une grande dignité. Des larmes coulent, discrètement essuyées. Au premier rang de cette salle trop petite

se trouve la famille. Le secrétaire du syndicat de Berceau Aviation a pris la parole, rappelant le

combat de Txomin, son sens de la fraternité et ses convictions humanistes. La fille de Txomin aussi

dit un mot et le cercueil disparaît, entraîné par un tapis roulant, derrière un rideau rouge.

A la sortie de la salle, la famille reçoit quelques paroles de soutien et des accolades. Antton

n'ose pas aller voir l'ex-épouse de Txomin. C'est sa femme qui y va pour lui dire combien Antton

est très touché.

Une militante du syndicat des retraités de Bayonne interpelle Antton et lui propose son aide en cas de besoin.

— La disparition de Txomin, est une grande perte pour nous tous, dit-elle. Mais toi, tu es là

et tu as

certainement besoin de tourner la page. Ce que tu as vécu ces derniers jours doit être très dur. Tu

sais qu'on est là si tu as besoin. Tu devrais venir nous voir à la permanence des retraités demain

matin à 10 heures. Qu'en penses-tu ?

Ces paroles lui vont droit au cœur. Sa femme lui serre plusieurs fois la main comme pour

l'encourager à répondre favorablement à cette invitation. Anton sait qu'il ne peut pas continuer à se

morfondre, il doit tourner la page comme dit la copine.

En rentrant d'un rendez-vous dans une entreprise à Biarritz où il a négocié le protocole électoral

pour les élections de délégués du personnel, Laurent, tout en conduisant, fait un point des informa-

tions qu'il a pu engranger sur la filière bois.

Après chaque obsèques d'un camarade, il est secoué. Les visages des disparus avec qui il a commencé à militer défilent dans sa mémoire. La foi en l'avenir de ces hommes et de ces femmes,

l'énergie qu'ils mettent dans la bataille syndicale au quotidien les font paraître immortels. Laurent

sent bien que la fraternité a son revers, la mort qui sépare les camarades. D'ailleurs, en enlevant

40

simplement un A, camarade devient la camarade. La camarade qui frappe sans tenir compte de tout ce

qu'il reste à accomplir.

Laurent a décidé de se rendre dans le département des Landes, rencontrer un militant du secteur

du bois pour en savoir plus. Cette enquête sur le trafic du chablis le passionne de plus en plus. Il

cherche à comprendre ce qui lui apparaît aujourd'hui comme totalement illogique.

Dès son arrivée dans les locaux de l'Union locale de Bayonne, il reconnaît Marco et affiche un large sourire, très heureux de pouvoir enfin discuter avec lui. La présence de salariés philippins ex-

ploités sur les navires qui transportent le bois est la démonstration que, malgré le prix dérisoire de la

tonne, les pratiques des armateurs en matière d'emploi n'ont pas changé. Le témoignage de Marco

pourrait s'avérer très intéressant.

— Bonjour Marco, heureux de te revoir. Est-ce que ça va ?

— Bien merci. Je voulais te voir et discuter en privé de certaines choses.

— En privé ? Holà ! Cela doit être d'une importance capitale ! dit Laurent sur le ton de la plaisante-

rie.

Marco a le sentiment que sa demande est prise à la légère. Il pense même avoir commis une er-

reur. Il lui avait semblé voir chez Laurent un homme très à l'écoute, sérieux et discret, à qui l'on

peut faire confiance.

— Je suis très sérieux, dit-il d'une voix basse et convaincante.

— Excuse-moi, la journée a été plutôt rude, entre les obsèques d'un camarade et un patron qui n'a

rien voulu entendre... Alors, j'avais un peu envie de plaisanter, de me lâcher, quoi ! Je reconnais

que j'ai été un peu lourd...

— OK ! Y a-t-il un endroit où l'on peut discuter en toute tranquillité ?

— Je ne vois que le bar juste en bas. Ils ont des tables au fond de la salle où on sera moins dérangés

qu'ici, je t'assure !

L'idée de boire un coup n'est pas pour déplaire à Marco. C'est parfois dans ces moments-là qu'on découvre mieux l'autre.

Assis face à face à une petite table, ils attendent leurs demis de bière tout en échangeant sur le conflit des retraites passé. Les deux hommes savent qu'ils sont sur un terrain glissant et restent sur

des commentaires très généraux, en évitant d'aborder les stratégies syndicales qui pourraient les

conduire au clash.

Les deux pressions tombent à point nommé pour engager la conversation. Marco prend la parole

et explique par le menu tous les évènements qui se sont déroulés depuis sa visite sur le bateau. Le

regard étonné et attentif de Laurent l'incite à entrer dans les détails. Mais avant d'aller plus loin, il

sent qu'il doit apporter une précision.

— Il est évident que tout cela doit pour l'instant rester entre nous, dit Marco.

— Pourquoi ? C'est tout de même assez grave pour que cela soit connu et dénoncé, non ?

— J'ai des raisons personnelles tout aussi graves qui m'obligent à te demander de garder le silence

pour l'instant. Et ne compte pas sur moi pour te donner ces raisons dans l'immédiat ! Faut pas exa-

gérer non plus. Je veux bien parler à un syndicaliste mais de là à lui dévoiler ma vie privée !

Une plaisanterie en forme de vengeance. Laurent boit une gorgée de bière pour mieux ignorer l'attaque.

— Cette histoire est incroyable ! s'exclame Laurent avant de baisser sa voix. Il faut que je te dise

quelque chose. Je ne sais pas s'il y a un lien. Enfin, je n'en suis pas vraiment sûr, mais cela m'apparaît être une piste intéressante. Il y a trop de choses bizarres autour du trafic du bois.

Marco sent que les réponses aux questions qu'il se pose depuis quelques jours, sont dans cet échange.

— Tiens par exemple si tu compares le prix de vente de la tonne de bois et le coût du transport, re-

prend Laurent, ça devient aberrant !

Il se lance alors dans l'évocation du dossier que Julien lui a envoyé et fait immédiatement le lien

avec l'esclavagisme dans lequel sont plongés les marins philippins. Marco, très attentif, essaie de

repérer en quoi ces informations peuvent lui être utiles. Au fur et à mesure de la conversation, des

41

liens apparaissent entre le trafic du bois et les violences des vigiles. Mais il manque d'éléments

concrets qui puissent les étayer et les confirmer.

A la fin de son récit, Laurent boit une bonne gorgée de bière et retient un rot qui lui fait piquer

les yeux. Un court silence s'installe. Leurs regards se croisent puis chacun se met à fixer un point

sans intérêt. Le regard lointain, ils réfléchissent à ce qu'ils viennent d'apprendre de leur échange.

— Bordel de merde ! dit soudain Laurent en tapant du plat de sa main sur le Formica de la table.

Deux buveurs juchés sur leurs tabourets de bar tournent leurs regards vers les deux hommes. Et si

Txomin a été embarqué là-dedans ?

— Txomin ? Qui est Txomin ? demande Marco.

— Oh pardon ! C'est un camarade du syndicat qui a été retrouvé noyé dans l'Adour dimanche. Ses

obsèques ont eu lieu aujourd'hui. Il y a une enquête de police en cours mais...

— Il a été retrouvé par un retraité, c'est ça ?

— Oui, répond Laurent, tu as lu l'article dans *sud-ouest* ?

— Non, j'ai rencontré le fils de ce retraité par hasard cet après-midi. Mais dis-moi à quoi tu penses.

— Je ne sais pas, c'est un sentiment que j'ai. J'ai surtout l'impression qu'on s'est plantés. Txomin

ne s'est peut-être pas suicidé contrairement à ce que l'on pense.

— Explique-toi parce que là j'avoue ne pas bien comprendre, insiste Marco.

— Ben, vu ce que tu viens de vivre ces derniers jours, je me dis que... Txomin n'a pas mis son nez

où il fallait. Il est peut-être tombé sur tes deux types là et ça s'est mal passé. Oh ! putain... Ah non... Si c'est ça, ça craint ! dit Laurent en appuyant ses doigts sur ses yeux.

— OK, mais qui est ce Txomin et où a-t-il mis son nez ?

— Txomin a monté un dossier prud'homal sur le travail des dockers. Avec l'augmentation de l'activité liée au trafic du bois, les contrats de travail ne sont plus respectés. L'intérim et la précarité

y sont très présents et les heures supplémentaires rarement payées. J'ai d'ailleurs fait parvenir le

rapport de Txomin à Agnès Delassale, lieutenant de la PJ, qui enquête sur sa mort.

Marco fait immédiatement le lien avec la femme qu'il a croisée devant la porte de l'Union Locale.

— Mais tous les copains sont persuadés qu'il s'est suicidé, poursuit Laurent. Ce matin, à ses obsèques, cette certitude était sur toutes les bouches. La police en est certainement convaincue. Il

faut dire qu'il subissait une pression énorme de la part de la direction de Berceau Aviation où il

travaillait.

— OK ! Ne nous précipitons pas. Essayons d'y voir plus clair. Que dit le rapport de Txomin ?

— Rien de particulier. La routine hélas. Surtout venant du patron de la SAMATA. Dès qu'il y a un

regain d'activité sur le port, il se permet d'enfreindre le code du travail à tout va ! Ce n'est pas la

première fois !

— Tu penses que Txomin aurait pu découvrir des choses liées aux conditions de travail des marins

sur les bateaux ?

— C'est bien ce que tu as fait non ? répond Laurent. Et tu as vu ce qu'il t'est arrivé ! Heureusement

pour toi, tu t'es sauvé, mais si Txomin n'avait pas eu la même chance ?

Un nouveau silence s'ensuit. Les effets des deux bières se font sentir. La parole se libère plus facilement. Les deux hommes avancent ensemble dans la réflexion. Ils atteignent même un début de

complicité. Marco hésite à proposer une autre bière car il pense qu'il vaut peut-être mieux en rester

là et se donner du temps pour explorer cette piste à fond. Mais c'est Laurent qui fait le premier pas.

— On en boit une autre ?

— La dernière alors, répond Marco.

— Tu m'as bien dit, reprend Laurent, que ce sont des vigiles qui t'ont enfermé dans cette caisse.

— C'est ce que m'ont dit les Philippins, mais je voudrais en avoir le cœur net et surtout savoir

pourquoi ils m'en veulent à ce point.

— Le problème, c'est qu'on n'a pas de syndiqué chez les vigiles. Je peux toujours essayer de me

renseigner mais je n'y crois pas trop. En attendant, je t'invite à être très prudent. Il faut qu'on prenne des précautions.

42

— Je les ai prises, ne t'inquiètes pas !

— Je pense à toi mais aussi à tes proches. Tu as une famille non ? Il ne faudrait pas qu'ils s'en

prennent à ta compagne ou à tes gosses, tu vois ?

— Bon, dit Marco en baissant la tête avant de regarder Laurent droit dans les yeux. Je vais t'expliquer, mais, encore une fois, je veux que cela reste entre nous.

Marco, aidé par les effluves d'alcool, raconte le coup du rat crevé et la réaction de Sonia. Il révèle aussi qu'il vit seul chez lui et que, pour être tout à fait franc, il a la trouille.

Laurent se penche vers lui.

— Je te propose de m'accompagner demain dans les Landes. Je vais voir un copain de la filière

bois. On pourra en savoir plus sur les enjeux et cela nous donnera peut-être quelques pistes. Qu'en

penses-tu ?

— Je ne sais pas. Je n'ai pas vraiment envie de me faire embarquer dans une bataille syndicale tu

vois ? Votre réunionniste-là, elle nous fait perdre du temps. Il faut avancer, pas attendre je ne

vois.

— Ah ! Bon, OK ! Et tu as l'intention de faire quoi alors ?

Marco hausse les épaules. Il est coincé. Il sait qu'il a besoin d'un coup de main. Tirer des infos

des salariés de la filière bois sera certainement très utile. Pour l'instant, il ne peut pas accéder seul à

toutes les informations dont il a besoin pour coincer ces salopards. Il se jure de rester vigilant et de

ne pas se laisser dévier de ses objectifs. Et puis ce Laurent est bien plus sympa qu'au premier abord.

Marco ne s'attendait pas à avoir une telle écoute. La voix de Laurent le sort de sa réflexion, ne lui

laissant pas le temps de préparer une réponse.

— Alors, on y va ensemble demain matin ?

— OK, C'est d'accord mais je dois être rentré avant 20 heures, pour répéter avec mon groupe de musique.

— Eh bien le musicien, on part à 8 heures demain matin ! Alors si tu veux et pour t'éviter de te faire

encore casser la gueule, je t'invite à dormir chez moi. J'habite un appart à deux pas d'ici. Je vis seul

parce que divorcé depuis un an. Eh oui, tu vois ! Tu vas finir par en savoir plus sur moi que moi sur

toi !

— Je ne sais pas si...

— Bon je vois que tu es d'accord, coupe Laurent. J'ai quelques petits trucs à régler. On se retrouve

au « Talotegi » vers 20 heures, Tu connais ?

— Bien sûr !

— Tant mieux parce que je n'ai pas envie de te faire à bouffer. On n'est pas encore assez intime !

Marco arbore un large sourire et commande une nouvelle tournée.

A la permanence des retraités, on y boit le café et on parle de tout et de rien. La santé est au premier plan des conversations. Les retraités appellent ça le « T'as mal où ? ». C'est qu'après une

vie de travail les corps portent les stigmates des souffrances physiques mais aussi psychologiques.

Vivre une retraite en bonne santé est une vraie préoccupation pour enfin profiter pleinement de la

vie. Ces moments où les anciens se rencontrent font partie de cette nouvelle vie. On y refait parfois

le monde en critiquant le manque de combativité des jeunes. Mais ces retraités ont surtout envie de

faire perdurer cette fraternité qui leur a permis de vivre dans la dignité jusque-là.

Marie, la secrétaire administrative de l'Union locale, est obligée par moments de leur demander

de parler moins fort pour pouvoir répondre au téléphone. Les retraités sont très bruyants surtout les

métallos-chaudronniers à l'ouïe abimée par le bruit dans les ateliers. Ils s'interpellent, s'affublent de

surnoms qui remontent à leur jeunesse. Les débats politiques prennent beaucoup de place surtout à

l'approche d'élections. Mais c'est le rugby, en particulier les deux clubs phares et ennemis que sont

le Biarritz olympique et l'Aviron bayonnais, qui tiennent le haut du pavé. Les critiques sur tel ou tel

43

joueur fusent. Les supporters de l'Aviron bayonnais étant souvent plus nombreux à l'Union locale,

il ne fait pas bon être pour le Biarritz olympique, surtout quand celui-ci vient de perdre un match.

Antton retrouve là un peu de la chaleur qui lui manquait. Personne n'a abordé le drame, car ils en ont déjà parlé lors des obsèques où ils étaient tous présents. Antton fait l'objet de toutes les atten-

tions mais les circonstances de la disparition de Txomin ne sont pas abordées en sa présence. Il a

essayé lui-même d'aborder la question, mais, chaque fois, un de ses collègues sortait une informa-

tion rugbystique ou politique capitale qui détournait l'attention. Antton s'est donc résolu à se laisser

porter par le groupe et à suivre le fil des conversations, sans faire le moindre effort. En espérant

quand même qu'il pourra en parler un jour.

Cathy qui travaille dans le bureau d'à côté perçoit quelques bribes de conversation et cela la fait

sourire. Elle vient d'ouvrir le dossier prud'homal qu'a laissé Txomin. Reprendre une affaire juri-

dique laissée par un militant, ce n'est jamais simple. Surtout derrière Txomin. Se plonger dans les

réflexions d'un copain qu'elle a beaucoup apprécié et qui l'a en quelque sorte formée au droit du

travail provoque chez elle de drôles de sensations. Elle est perturbée et n'arrive pas à prendre le

recul nécessaire pour aborder le document de manière efficace. Cathy essaie de faire abstraction de

ce qu'il a écrit et tente de considérer ces documents comme de simples analyses d'une situation des

salariés du port. Mais c'est sans compter sur l'écriture de Txomin, qui a toujours pris soin de mon-

trer l'aspect humain, de décrire ce qu'il voyait chez les salariés. Non pas de manière factuelle, mais

avec un regard approfondi. Plus d'un juge prud'homal, fût-il employeur, avait du mal à résister à

une telle approche. Txomin parlait avant tout des hommes et des femmes et prenait dans ses écrits

le contre-pied de ceux qui considèrent les salariés comme de simples outils.

Cathy a bien l'intention de mener cette affaire à son terme. D'abord parce que des salariés atten-

dent que justice leur soit rendue mais aussi en hommage à Txomin et à tout le travail qu'il a accom-

pli. Elle a dû lire deux fois le dossier car quelque chose ne colle pas. Il lui semble que Txomin n'a

pas eu le temps d'aller plus loin dans son rapport. Certes, il a bien cerné les conditions de travail des

dockers et les droits bafoués en matière de sécurité, de temps de travail et d'heures supplémentaires,

mais il ajoute en fin de rapport: « *Aux conditions pénibles que vivent ces salariés, s'ajoute une pression par la peur dont le seul but est de masquer des « irrégularités qu'il conviendrait de véri-*

fier ». Cathy connaissait bien Txomin. Cette phrase n'est pas là par hasard. Pourquoi a-t-il mis ce

mot « irrégularités » entre guillemets. Parce qu'il ne s'agit pas de simples irrégularités ? Cathy

fouille bien tout le dossier à la recherche d'une note. Elle demande à Marie si elle dispose du ma-

nuscrit. Txomin ne tapait pas ses rapports directement sur l'ordinateur. Il disait qu'il avait les doigts

trop gros pour utiliser un clavier. Cathy esquisse un sourire à ce souvenir et contient des larmes qui

ne demandent qu'à sortir. Marie prétend les avoir remis à Txomin avec le dossier qu'elle a frappé.

— As-tu regardé dans le tiroir du bureau vert ? demande cette dernière. C'est là qu'il met le manus-

crit pour vérifier une dernière fois avant de le jeter.

Cathy ouvre alors le tiroir d'un vieux bureau style années soixante-dix, vert et gris, avec le pla-

teau couvert de plastique. Le manuscrit est bien là, protégé par une chemise bleue. Txomin y a écrit

au feutre et en lettres capitales « *DOCKERS BAYONNE* ». A nouveau à l'écart dans ce petit bureau

qui sert essentiellement à l'activité juridique, Cathy n'arrive plus à gérer ses émotions. Elle prend

un instant en se calant au fond de la chaise et elle ferme les yeux d'où coulent quelques larmes. Elle

a décidé de se laisser aller. Il y a longtemps qu'elle en avait envie. Avant même la disparition de

Txomin. Appréciée pour son engagement militant, elle n'arrive pas pour autant à être aimée pour ce

qu'elle est. Tout le monde dans son boulot, au syndicat, la considère comme une femme coura-

geuse, forte et combative. Personne ne s'intéresse à sa sensibilité. Personne ne sait combien les si-

tuations dramatiques qu'elle rencontre dans son activité de militante la font souffrir chaque fois un

peu plus. Aucun militant, même ceux qu'elle côtoie le plus, n'imagine qu'il lui arrive parfois de

pleurer seule chez elle, en repensant à tout ça. C'est la première fois qu'elle s'autorise à verser des

larmes dans l'Union locale, au risque d'être surprise par quelqu'un. « Et quand bien même ! se dit-

elle. N'ai-je pas le droit moi aussi de craquer ? N'ai-je pas le droit de casser cette image de femme

solide ? » « Aussi solide qu'un mec ! » Avait dit un jour un militant. Le même qui avait versé toutes

les larmes de son corps à l'annonce de la mort de Txomin. Sa grande taille, son visage ingrat ne

44

l'aidaient pas. Elle ne voulait pas se transformer en petite femme fragile mais elle voulait que les

hommes la considèrent d'abord comme une femme, avant de la considérer comme une militante.

Elle souhaitait même parfois qu'on la regarde différemment, qu'on la désire, elle qui n'a jamais pu

garder les rares mecs qu'elle a eus dans son lit. Txomin, lui, elle le badait. Il était plus âgé qu'elle

mais elle le trouvait beau et différent des autres. Quand elle travaillait avec lui sur un dossier, il lui

laissait prendre un maximum d'initiatives et n'intervenait que rarement avec quelques conseils. En

dehors de l'activité syndicale, Txomin était joyeux et toujours très attentionné pour Cathy. Il leur

arrivait de boire un verre ensemble, et, l'alcool aidant, elle s'est surprise un soir à le draguer. Plutôt

timide, il avait rougi quand il s'en était rendu compte et avait prétexté devoir rentrer pour mettre un

terme à ce moment ambiguë. Cathy se demande encore s'il se passait quelque chose entre elle et lui.

En feuilletant le manuscrit, elle découvre une photo découpée dans le journal *Sud-Ouest*. On y

voit une partie d'un bateau à quai chargé de bois. Au centre de l'image, deux hommes en costume

avec un casque blanc sur la tête discutent. Deux autres qui se tiennent sur la droite de la photo sem-

blent s'adresser à quelqu'un dans une voiture. Ces deux hommes et la voiture ont été entourés d'un

coup de feutre pour les repérer sur la photo. Txomin a également daté la photographie au 17 juin

2010. Il y a donc presque un an. Ce qui veut dire qu'il a recherché cette photo dans les archives

qui sont conservées à l'Union locale. La légende disait : « C'est du port de Bayonne que part le chablis ». Cathy pense que cette photo est importante. Encore une fois, Txomin ne laissait rien au

hasard.

— Marie ! Viens voir s'il te plaît. Cette photo était-elle dans le dossier quand tu l'as tapé ?

— Oui, je m'en souviens. Mais Txomin m'a dit de ne pas la joindre aux documents pour l'instant.

— Que t'a-t-il dit d'autre ?

— Rien de particulier, dit Marie en levant les yeux au plafond pour tenter de se souvenir. Ah ! Si !

Il a ajouté : « Cette affaire est loin d'être terminée ! »

— Et il ne t'a pas dit pourquoi il a entouré cette partie de la photo ?

— Non Cathy, je m'en souviendrais tu sais. Txomin ne parlait pas beaucoup, alors quand il disait

un truc, il ne fallait pas le louper !

Le soleil rasant du matin donne une grande luminosité aux bancs de brume qui couvrent les champs des Landes. Le paysage forestier que Marco avait connu a laissé place à une désolation de pins maritimes parsemés, de forêt dévastée. Les arbres décharnés, qui ont perdu de leur verdure et de leur force, semblent désorientés. Des souches émergent de grandes étendues désertes. Le long de la nationale 10 s'empilent des milliers de rondins prêts à être emportés par des camions. Des véhicules tout-terrain et des engins de déboisement apparaissent ici et là. De jeunes arbres et d'autres moins jeunes sont penchés, montrant le sens du vent qui souffla si fort ce 24 janvier 2009. Les traversées où il n'y a plus un arbre debout rendent compte de la puissance de ce vent qui a balayé le massif forestier jusqu'à l'intérieur des terres. La deuxième en dix ans et la plus dévastatrice de mémoire de Landais.

Ce jour-là, l'homme était resté impuissant. Condamné à regarder des années de travail tomber, des arbres vigoureux se faire décapiter d'un seul coup, comme si une énorme faux était passée là, au-dessus des têtes. La tempête a tout fait tomber. Les arbres et les pylônes électriques, les poteaux des télécommunications. Les pins sont tombés sur des maisons, des voitures, ont bloqué les routes et les chemins isolant les hameaux. Marco et Laurent se souviennent du sifflement terrifiant du vent et de ces images terribles à la télévision où l'on voyait des centaines d'arbres joncher les routes ; le

travail titanesque que cela demandait aux habitants. L'armée avait été envoyée en renfort, mais si

les militaires avaient toutes les habilitations pour utiliser des armes de combat, ils n'avaient pas

l'autorisation d'utiliser des tronçonneuses. Ils étaient cantonnés, au vu de tout le monde, à débarras-

ser les troncs et les branches découpés par les agents des services publics et les habitants. Les sala-

riés d'EDF n'étaient pas assez nombreux ni assez équipés pour répondre à la demande dans des

45

délais raisonnables. La population avait pu se rendre compte que les sites qui abritaient les équipes

d'EDF il y a quelques années dans les communes auraient eu leur utilité dans ce cas. Mais ces sites

ont été fermés et les équipes regroupées dans les grandes villes. Résultat, elles ne pouvaient pas

accéder aux villages dont les routes étaient bloquées. A la catastrophe naturelle s'ajoutait la catas-

trophe de l'état de services publics dans l'incapacité de répondre aux besoins immédiats de la popu-

lation. Cette analyse avait été faite après la tempête, mais, à ce jour, aucune mesure n'a encore été

prise.

— C'est la notion du « risque calculé », dit Laurent à Marco qui regarde défiler ce paysage fanto-

matique. Par exemple : tu es directeur d'EDF et, selon les statistiques, tu déduis que ce genre de

tempête ne se produit que tous les vingt ans. A quoi bon investir puisque les objectifs de l'entreprise

sont fixés à plus court terme. Mais patatras ! On essuie deux tempêtes en dix ans ! Pas de panique.

Tu expliques que cela ne veut pas dire qu'il y aura une tempête tous les dix ans. Tu fais quand même enterrer ici et là quelques lignes pour faire plaisir à des élus locaux, sans oublier qu'une des

stratégies de l'entreprise vise à récupérer les parcelles libérées, pour y poser des panneaux photo-

voltaïques. J'ai appris récemment qu'un hectare de forêt rapporte 100 € par an à une commune forestière, pendant qu'un hectare de panneaux photovoltaïques en rapporte 3000. Le choix est vite

fait !

— Donc, je ne suis pas inquiet pour l'avenir. Je m'en sors à tous les coups et je fais plaisir aux élus

et aux actionnaires, intervient Marco en jouant le rôle de directeur.

— Hé oui ! D'ailleurs, on te propose Claude Alègre pour rassurer tout le monde. Il cachetonne pour

venir dire des conneries à la télé : « Il n'y a pas de réchauffement climatique, c'est une vue de l'esprit. » Tu n'auras qu'à demander aux plus anciens d'ici s'ils ont déjà vu autant de tempêtes que

ces vingt dernières années. Avant c'était le feu qui menaçait la forêt, aujourd'hui c'est le vent !

— Ouais ben, en tout cas, c'est désolant ce qu'on voit là ! dit Marco d'un air pensif. Quand je pense

qu'on se foutait des Landais, « sur votre droite des pins et sur votre gauche...des pins ».

Laurent conduit prudemment en raison des nombreux radars qui jalonnent cette route. Il a un peu

mal à la tête. Faut dire qu'hier soir ils n'ont pas fait que manger, ils ont aussi beaucoup bu. Ce sont

les deux Patxaran du Talotegi qui les ont décidés à poursuivre dans les bars du petit Bayonne,

jusqu'à la fermeture. Ce qui l'a tué c'est la clope. Il le sait. Comme il ne fume que quand il boit, il

s'est quasiment tapé un paquet de cigarettes. Et des mauvaises en plus ! Celles qu'on achète à bas

prix à la frontière espagnole. Il en avait un paquet chez lui et l'avait pris « en cas ». Résultat : alcool

plus clope égale mal de tronche carabiné. A première vue, Marco semblait en bon état. Plus souriant

que la veille, plus sympa, plus proche. Cette sortie avait permis de parler d'un tas de conneries sans

importances, ce qui fait énormément de bien.

Le soleil avait pris de la hauteur et son jaune ocre s'étendait sur les champs et allongeait les ombres des pins esseulés, leur donnant un air plus étrange et plus malheureux à la fois. France Inter

annonce les informations de 8 heures. Laurent explique le programme de la journée à Marco. Visite

de l'usine de panneaux à particules de Rion-des-Landes avec un pote du syndicat, déjeuner dans un

resto en ville, puis un passage à l'Union locale de Tarnos. Marco ne l'écoute que d'une oreille car il

est très attentif à ce que dit le journaliste à la radio. Il parle notamment du tremblement de terre au

Japon, du tsunami et de la catastrophe nucléaire qu'il a provoquée. Marco n'a cependant pas envie

d'aborder la question dans la voiture, pensant que le syndicaliste est tout naturellement

pro/nucléaire et que le débat pourrait s'envenimer. Or, après la soirée sympa d'hier et vu qu'ils vont

devoir passer toute la journée ensemble, mieux vaut ne pas l'entamer sur les chapeaux de roues.

— Excuse-moi, dit Marco. Tu parlais du programme de la journée, c'est ça ?

— Oui, on va commencer par la visite, avec Luis, d'une usine de panneaux à particules à Rion-des-

Landes.

— C'est loin de Morcenx ?

— Non. D'ailleurs il y avait aussi une centrale d'EDF tout près à Arjuzanx mais pas nucléaire celle-

là. Elle produisait de l'électricité en brûlant du lignite. Le problème c'est qu'elle était bourrée d'amiante et les anciens salariés de la centrale en meurent aujourd'hui. Ils ont d'ailleurs contribué à

une création artistique qui s'appelle « Touché mais pas coulé ». C'est une pièce de théâtre.

46

— Ce n'est quand même pas du même niveau que le danger nucléaire, répond Marco qui finalement

plonge dans le sujet.

— Peut-être pas, mais le nombre de victimes de l'amiante se compte déjà par milliers en France et

on va vers une catastrophe sanitaire grave. As-tu remarqué qu'on n'en parle pas beaucoup finale-

ment ?

— Oui, c'est vrai, mais il y a aussi une espèce d'omerta sur les dangers du nucléaire. Avoue que

cela n'est pas très transparent quand même !

— Non seulement, je l'avoue, mais contrairement à ce que tu dois penser, on a toujours réclamé

cette transparence. Notamment sur les conditions de travail des salariés de la sous-traitance qui in-

terviennent sur les centrales, et sur les questions d'investissement, de maintenance, de sécurité, de

maîtrise publique. Il y a là un enjeu de démocratie et de contrôle citoyen. Je pense que ce qui se

se passe au Japon va sérieusement relancer le débat. Mais pourquoi me parles-tu de Morcenx ?

— Simplement parce que j'ai lu récemment un polar où l'auteur parle d'une usine de panneaux à

particules près de Morcenx. Tu penses que cela pourrait être celle-là ?

— Pourquoi pas ? On va demander au copain, répond Laurent, pas mécontent de sortir du sujet du

nucléaire.

Dans son bureau de la Bourse du travail à Bordeaux, Julien rassemble toutes les notes et documents qu'il a reçus sur la filière bois. En feuilletant les écrits des militants et les documents offi-

ciels, il s'aperçoit que le coût du transport est bien plus élevé que le prix de la tonne de bois. Pour

accélérer le nettoyage de la forêt, le préfet de région a autorisé les camions de 45 tonnes à circuler.

La réparation des dégâts causés sur les routes départementales et sur les rues des villages traversés

reviendra aux collectivités locales au grand dam des maires, mais une aide publique sera versée aux

acheteurs pour chaque tonne de bois transporté. D'autre part, Julien apprend que le bois est donné

par de nombreux sylviculteurs afin d'obtenir une sorte de priorité dans le nettoyage de leurs par-

celles. De toute façon, le prix à la tonne s'est effondré. D'autant que plus le temps passe, plus le

bois est destiné à la pâte à papier ou à l'énergie. Le bois d'œuvre se fait rare en raison du scolyte

qui fait des ravages. Au regard de la consommation de carburant d'un poids lourd de ce type, Julien

fait la démonstration que le transport du bois coûte plus cher que le bois lui-même.

Mais Julien n'est pas au bout de ses surprises. Une entreprise allemande transforme ces rondins

en petites bûchettes appelées «pelets» et destinées aux chaudières à bois. Cette entreprise base sa

démarche commerciale sur le respect de l'environnement et invite les consommateurs à se chauffer

au bois. Or, Julien remarque que le transport par camion en Aquitaine puis le transport par

bateau

jusqu'en Allemagne d'un bois qui n'a quasiment plus aucune valeur revient à brûler du gasoil pour

se chauffer au bois . D'autant qu'une partie des coûts du transport ainsi que la réparation des routes

revient aux finances publiques et par conséquent aux habitants de la région qui ont déjà subi la tem-

pête. Julien compare cette situation à un pillage des ressources au profit d'un entrepreneur privé.

Un petit son émis par son ordinateur portable lui indique qu'un nouveau message est arrivé sur sa boîte mail. Il s'agit d'une information parvenant d'un camarade du port de Bayonne sur le trans-

fert du bois sur les navires. Face à ces explications un peu complexes, Julien décide d'appeler l'auteur du message.

— Salut, je suis Julien, responsable régional du syndicat. Tu viens de m'envoyer un mail, je peux te

poser quelques questions ? Je ne suis pas sûr de tout comprendre.

— C'est normal, je suis allé à l'essentiel dans mon jargon professionnel, mais si je rentrais dans les

détails je pourrais en faire un livre ! Il faut savoir qu'ici ça ne s'arrange pas ! Certes, il fallait déga-

ger la forêt au plus vite et je reconnais que ce n'est pas simple à organiser mais c'est du grand n'importe quoi !

— C'est-à-dire.

47

— J'ai appris par exemple que le bois qui est stocké sur le bord des routes sèche et perd rapidement

du poids. Or, il est acheté à la tonne, donc les transporteurs ont élevé les ridelles des camions

parce

que du coup ça représente un volume plus important par tonne. Tu me suis ?

— Pour l’instant oui, répond Julien très attentif.

— Bien ! Tu vois la suite. Ces volumes posent problème partout. Sur le port pour le stocker et sur

les bateaux. Et oui ! Les cales ne suffisent plus alors on charge les rondins par-dessus et ça nous fait

des navires avec des montagnes de bois arrimées du mieux qu’on peut. Mais cela tient aussi au fait

que les acheteurs allemands, chinois, espagnols et les autres veulent rentabiliser au maximum les

transports.

— Mais c’est pas un peu dangereux ?

— J’y viens. Par exemple, ce soudain trafic du bois a été une opportunité entreprises privées qui

travaillent sur le port, d’autant qu’elles étaient en difficulté. Elles ont fait appel à des boîtes

d’intérim et ont demandé à des gens dont ce n’est pas forcément le métier de stocker et de charger

du bois dans les bateaux. Il faut en mettre un max alors on fait prendre des risques aux salariés. Les

pires de bois stockées sur le port sont hyper dangereuses. Chacun empile comme il peut, là où il

peut et à l’heure où il arrive. D’ailleurs, un chauffeur portugais est mort des suites de ses blessures.

Des rondins de bois lui sont tombés dessus alors qu’il déchargeait son camion tard le soir. Je te ferai

remarquer que cela n’a pas fait la « une » des journaux.

— Non, les accidents du travail ça n’intéresse pas la presse. Les suicides au boulot un peu plus,

mais il en faut une série, sinon...

— Hier, sur le port, on a atteint des sommets dans la connerie !

— Raconte, dit Julien impatient.

— Ils ont cassé quasiment tous leurs engins de levage alors ils travaillent avec des grues sur roues

qu'ils louent mais qui sont trop courtes. Pour parvenir à ranger les rondins dans les bateaux, ils sont

parfois obligés d'appuyer les roues avant de l'engin sur la coque du bateau, afin de gagner deux

mètres en bout de bras. Tu imagines ce qui peut se passer si le bateau pour une raison ou une autre

s'écarte du quai ? Ils sont fous je te dis !

— Et sur les bateaux ?

— Je n'en sais pas grand-chose, mais j'ai entendu dire que la situation des marins n'est pas meil-

leure. Ce sont des gens qui viennent de pays où règne la misère, pas forcément des marins profes-

sionnels. Ils sont payés au lance-pierre et paraît-il parfois maltraités.

— Tu n'en sais pas plus ?

— Non, car nous nous préoccupons d'abord de ce qui se passe sur le quai. Je sais que ça paraît un

peu égoïste mais on ne peut pas être partout. D'ailleurs ça fait un moment qu'on attend que tu réu-

nisses tous les syndicats qui travaillent dans le trafic du bois pour pouvoir faire un point ensemble.

Une date est prévue ?

— On y travaille, on y travaille... Mais on ne peut pas être partout, n'est-ce pas « ?

Sonia profite de la coupure de midi pour se rendre chez elle, relever le courrier et prendre quelques affaires. Arrivée devant la maison, elle se souvient de l'instant douloureux où elle est par-

tie, laissant Marco seul et nu derrière la porte. Marco n'a jamais été un type très calme, mais, cette

fois, Sonia sent un grand danger. Non pas des problèmes avec la police ou les tribunaux auxquels il

l'a habituée, mais le danger insaisissable et imprévisible. Un danger violent et sans limite capable

de s'abattre sur lui à tout moment. Elle en frissonne. En prenant le paquet de prospectus publici-

taires, Sonia revit un court instant leur arrivée de la veille, leur passion amoureuse intacte puis

l'altercation qui a suivi la découverte du rat crevé. Elle regrette son geste. Marco ne pouvait pas

savoir. Il a simplement voulu aider des hommes réduits à l'état d'esclavage. Son combat est juste. Il

ne pouvait pas savoir que cela prendrait de telles proportions.

48

En arrivant, elle a croisé un distributeur de pubs avec son caddie. Il était accompagné d'un enfant d'environ 12 ans qui aidait son père. Comme le lui avait fait remarquer Marco, il y a des en-

fants qui travaillent en France, la preuve ! « Quand on est distributeur de gratuits », non seulement

on doit utiliser sa propre bagnole et la charger à mort, mais on met toute sa famille à contribution

pour encarter les prospectus, préparer les paquets et les distribuer. Si on ne fait pas ça, on ne tient

pas les délais et on se fait virer ! La direction sait qu'on fait travailler les gosses, mais elle

ferme les

yeux ! » Avait raconté un distributeur que Marco avait invité à entrer boire un café.

Tout est impeccable dans la maison, la porte qui donne sur le jardinet était ouverte mais Marco

est coutumier du fait. Il ne supporte pas que toutes les portes soient fermées. Après d'âpres et longues négociations, Sonia a obtenu qu'il ferme au moins la porte d'entrée à clef quand il sort.

Pour prendre quelques vêtements, elle ouvre les portes entrouvertes du placard et tombe nez à nez

avec un type qui la plaque violemment contre le mur. Il lui écrase la bouche avec sa main gantée

d'un cuir qui sent fort et son genou vient lui écraser le ventre. Sonia utilise ses poings pour taper

partout où elle peut. Le type s'écarte et lui envoie une gifle qui lui envoie la tête contre le mur.

Quasiment assommée, elle se retrouve accroupie. Le type la soulève alors par son sweat-shirt qui

l'étrangle et lui scie les aisselles.

— T'as compris là ? Tu vas te tenir tranquille ? dit-il d'une voix haineuse.

Sonia est incapable d'articuler quoi que ce soit, elle est morte de trouille et se met à crier. Cela

lui vaut une autre mandale qui la fait s'écrouler à nouveau. La tête tourne, les joues brûlent, ses

dents lui font mal, sa vue se brouille. Elle bafouille et les supplie.

— S'il vous plaît, arrêtez, s'il vous plaît, laissez-moi ! répète un autre homme sur sa gauche, en

imitant une voix de femme.

L'homme s'approche d'elle, la tire par les cheveux et le bras droit pour la relever et la plaquer à

nouveau contre le mur. La main gauche calé sous sa mâchoire il la soulève et lui fait décoller les

talons. Sonia voit la bouche de l'homme s'approcher de sa bouche et tente de tourner la tête pour

échapper au contact. Il lui lèche l'oreille et dans une espèce de râle écœurant lui crache quelques

mots salaces :

— Petite salope ! On va s'occuper de toi si tu ne nous dis pas où sont ton mec et les deux métèques.

C'est clair ?

Sonia ne répond pas.

— C'est clair ? lui hurle-t-il dans l'oreille en serrant le cou plus fort.

Sonia fait oui de la tête. Elle n'arrive pas à parler. Son corps est pris de tremblements incontrô-

lables. Des milliers de scénarios lui passent par la tête. Elle ne sait pas si elle doit se défendre ou

abandonner et se met à transpirer.

— Elle a chaud la pute ! Je pense que tu lui plais ! dit-il en s'adressant à son acolyte.

— C'est tant mieux, répond ce dernier, parce que moi, il me faut de la tendresse. Je suis un grand

sentimental, moi, madame ! s'esclaffe-t-il en serrant son entrejambe dans sa main.

— Alors ton mec ? Hein ? Ce petit enculé-là, où il est ? reprend-il. Tu vas nous le dire ou tu pré-

fères qu'on l'attende ici en ta compagnie ?

— Je vous en prie, lâchez-moi, je ne sais rien de tout ça ! Je ne sais pas où est mon mari ni qui sont

les gens dont vous parlez ! parvient à dire Sonia.

— Non mais tu nous prends pour des cons ma parole ! Non mais t'entends ça ? Elle a de la

gueule

la pétasse ! dit le mec qui la tient contre le mur. Je vais t'éclater la gueule si tu continues...

Sonia aperçoit une lueur de sadisme dans le regard du type qui est en face d'elle. Autant le gars

qui parle emploie un ton menaçant et cherche à faire peur, autant celui-là semble avoir décidé de

son sort et se tient prêt à passer à l'acte. Elle cherche à gagner du temps. Dans des situations pa-

reilles, le temps c'est de l'espoir.

Elle n'arrive pas à déglutir. Les gros doigts du mec lui font mal à la gorge. Elle pense au grand couteau de la cuisine mais elle écarte vite cette idée. Elle espère vivement que Marco aura reçu

l'appel qu'elle a déclenché lorsqu'elle était à terre. C'est le dernier numéro qu'elle avait appelé. Il

lui avait suffi d'appuyer sur la touche du portable à travers la poche.

— Lâchez-moi ! crie-t-elle en se débattant.

49

Surpris par tant d'énergie, l'homme la lâche et Sonia en profite pour se dégager. Le type en face

essaie de la saisir par la manche mais Sonia se dégage à nouveau d'un coup de bras vif. Elle glisse

sur le carrelage et parvient à s'appuyer sur ses mains pour, dans une détente, saisir la poignée de la

porte d'entrée. Les deux mecs se bousculent dans le vestibule et s'engueulent.

— La laisse pas sortir ! hurle celui qui doit être le chef.

Sonia a ouvert la porte et crie « au secours ! » au moment même où elle se sent attrapée par une

jambe et tirée vivement en arrière. La porte claque devant elle et tout espoir s'envole. Elle n'a

personne dehors. Peut-être un voisin aura-t-il entendu son appel à l'aide. Par réflexe elle se protège

la tête avec les mains. Son corps est ballotté le long du couloir et heurte les murs et les encadre-

ments de portes. Le type la fait glisser sur le sol jusqu'à la cuisine. Son collègue lance un coup de

pied dans les côtes de Sonia qui se plie en deux, puis la relève à nouveau par les cheveux, comme

s'il tenait une marionnette. La douleur est intense. Sonia a l'impression que la peau de son crâne va

s'arracher. Le mec tire à lui une chaise sur laquelle Sonia s'affale.

L'autre gars surveille discrètement par la fenêtre si quelqu'un vient.

— Refais un coup comme ça et je te refile à mon pote qui est mort de faim, si tu vois ce que je veux

dire ! dit le gars qui lui tient toujours les cheveux, lui tirant la tête en arrière.

Sonia sent l'arrête du dossier de la chaise lui scier les cervicales. S'il tire un peu plus, elle pense

qu'elle finira tétraplégique.

Arrivés à Rion-des-Landes, Laurent suit les panneaux qui le conduisent à la zone industrielle puis à l'usine du groupe « Krieger ».

La ville a l'air très paisible. C'est un bourg typique des Landes, aux maisons anciennes. Rion possède une des plus anciennes arènes des Landes, qui fut entièrement en bois. Le portrait d'André

Taris, inventeur du saut périlleux par-dessus la vache, orne le dessus de l'entrée.

La zone industrielle accueille de grandes entreprises dont une de la chimie mais c'est, du moins

en surface, la fabrique de panneaux à particules qui a l'air la plus grande. En passant devant, on

peut avoir un aperçu de l'étendue et en particulier du stockage de bois. Mais une fois à l'intérieur,

l'immensité du site impressionne le visiteur.

Attendus par Luis devant le grand portail de l'entreprise, Marco et Laurent garent la voiture dans

le parking visiteur et saluent leur hôte. Laurent fait les présentations et Luis les prie de les suivre

jusqu'à l'accueil où ils devront prendre des gilets orange marqués de l'indication « visiteurs ».

— J'ai dû négocier la possibilité de vous faire visiter les lieux avec mon directeur. Il avait un peu

peur que je fasse entrer d'autres dangereux syndicalistes, explique Luis avant d'esquisser un sourire

moqueur.

— Moi ça va, tu me connais, mais lui on ne sait pas ! C'est peut-être un terroriste ! dit Laurent en

montrant Marco.

Ce dernier apprécie peu cette plaisanterie et contre-attaque :

— Ouais, ben finalement, il a accepté qu'un syndicaliste fasse visiter la turne, c'est qu'il ne doit pas

avoir si peur de vous que ça !

Luis a tiqué et Laurent propose de démarrer immédiatement la visite.

— On va commencer par la trituration du bois puis je vous montrerai les stockages et comment on

transforme tout ça en sciure, dit Luis. Mais on va d'abord passer au local du comité d'entreprise

boire un petit café, si ça vous dit.

Marco et Laurent acquiescent. Luis leur présente le secrétaire du CE qui s'affaire avec ce qui semble être des billets pour un spectacle. Pendant que chacun boit son café, Luis reprend ses expli-

cations.

— Donc, pour faire simple, on mélange de la sciure de bois et de la colle pour fabriquer un pan-

neau. Ensuite, c'est fonction de l'épaisseur du panneau qu'on veut obtenir...c'est bien ça ? Demande-t-il à son collègue.

50

Ce dernier confirme du bout des lèvres et ajoute :

— C'est vraiment simplifié ! Mais vous allez voir le chantier que c'est !

En effet, nos deux hommes sont tout d'abord frappés par l'étendue du site. Des tonnes de rondins de bois y sont stockés mais aussi des morceaux récupérés dans les déchetteries. Ce que Luis

appelle la poubelle représente une montagne où s'entassent de vieilles portes, tables et autres planches peintes ou brutes. Luis explique que le comité d'hygiène et de sécurité a demandé à la

direction de proposer un vaccin contre la leptospirose. Le même qui est proposé aux éboueurs et

égoutiers exposés à cette maladie qui est transportée par l'urine des rats.

Il y a également des montagnes de sciure. La moindre brise soulève une poussière qui vole par-

tout dans l'usine et picote les yeux. Cela ne semble pas beaucoup déranger Luis qui prétend que des

efforts ont été faits pour la réduire au maximum, sans d'ailleurs préciser comment.

Une machine énorme avale des rondins et les casse, les écrase, les réduit en morceaux grâce à de

grands rouleaux en acier pourvus de pointes. Le bruit est infernal. Alimentée par des engins qui

posent la matière première sur un tapis roulant incliné, cette machine avale des quantités de bois

phénoménales.

Quelques hommes s'affairent autour d'elle. En passant à côté, Luis informe ses visiteurs que ce

sont des ingénieurs et techniciens allemands qui assurent l'installation de toute nouvelle machine

imposée par le groupe.

— Cela tient au fait qu'après la guerre les Allemands ont inventé ce type de fabrication de pan-

neaux à particules à partir des déchets de bois. Ils ont donc pris beaucoup d'avance sur les autres

pays européens, explique Luis en criant pour couvrir le bruit des machines. De plus, notre entreprise

est entrée dans le groupe autrichien qui impose les types, les marques et les provenances des ma-

chines et des chaînes, tout en exigeant que ce soit notre entreprise qui les paye ! C'est fort non ?

— En effet, dit Laurent. C'est une bonne façon de se faire du fric sans prendre beaucoup de risques.

— Exact ! D'ailleurs, nous avons dû payer pour entrer dans le groupe. Le pire, c'est que le PDG du

groupe a demandé que ce soit notre entreprise qui contracte un emprunt auprès d'une banque afin

de financer les quelques millions d'euros qui manquaient pour faire la jointure !

— Mais pourquoi tu dis « nous » et « notre » comme si tu faisais partie des propriétaires ? demande

Marco.

— Pourquoi ? Parce que c'est nous qui faisons vivre cette boîte. C'est nous qui créons les richesses

ici. Avec quoi tu crois qu'ils vivent les patrons, les salariés et les commerçants du coin? Tu penses

que ça tombe du ciel ? Non, c'est notre travail ! C'est ce qu'on crée qui paye tout ça et plus encore !

Luis s'est un peu emporté. La réflexion de Marco devant l'entreprise l'avait un peu agacé, et cette question, dite sur un ton un peu méprisant, avait fini par l'énerver.

— Oui d'accord, c'est vrai, répond Marco sur le ton de l'excuse. Mais ce n'est pas vous qui décidez

de la politique de l'entreprise ni du groupe.

— Non, hélas ! On a encore des droits à gagner tu vois. C'est sûr que si on était plus de syndiqués,

on aurait des syndicats plus forts !

Marco esquisse un sourire signifiant que le message est bien reçu.

La visite se poursuit et les visiteurs vont de surprise en surprise. Les chaînes de fabrication sont

plus immenses les unes que les autres. Il y a celles qui trient les déchets de bois et rejettent les mor-

ceaux de ferraille et de plastique, formant un tas à l'extérieur. Il y a aussi les longues chaînes où la

sciure se dépose sur des bandes roulantes avant d'être tassée, mélangée à la colle et pressée pour

faire un panneau. Luis explique qu'il y a plusieurs calibres de sciure en fonction des types de pan-

neaux.

— Oui, c'est comme le chorizo, lance Marco. Il y a le haché fin et le haché gros !

Laurent et Luis regardent fixement Marco quelques secondes et reprennent la visite sans commentaire.

— Le clou du spectacle si je puis dire, c'est cette scie ! crie Luis, dont la voix est de plus en plus

couverte par le bruit. Elle fait une coupe droite sans arrêter la chaîne. C'est pour ça qu'elle scie en

biais...Enfin je veux dire droit mais... Bref c'est trop compliqué à expliquer, regardez plutôt !

51

Laurent reste un petit moment à observer cette scie qui le fascine. Luis lui fait signe, l'invitant à

monter un escalier qui rejoint la salle de commande.

— La chaîne de fabrication que vous venez de voir est neuve. L'ancienne est juste derrière cette

cloison. Elle fait plus de 100 mètres et est à vendre si ça vous intéresse.

— Non merci, j'ai déjà un buffet qui prend de la place chez moi, répond Marco.

Un opérateur est devant ses ordinateurs et montre les écrans vidéo où l'on voit l'intérieur des chaudières qui sèchent le bois.

— Une partie des poussières et des déchets sont brûlés dans ces chaudières, explique l'opérateur.

Des systèmes de protection sont mis en place mais il faut être très vigilant et suivre le processus

minutieusement pour éviter l'explosion.

— C'est un peu la tour de contrôle, dit Laurent.

— C'est exactement ça, tout est informatisé. D'ailleurs il y a un ingénieur allemand qui est là pour

former un jeune informaticien qui vient d'entrer dans la boîte.

De retour auprès de la chaîne, Laurent et Marco plongent à nouveau dans le bruit et la chaleur des machines. Un salarié, muni de bouchons d'oreilles, surveille le ponçage des panneaux qui pas-

sent devant lui.

Les visiteurs et leur guide passent ensuite dans la salle où les panneaux sont transformés en mé-

laminé. A sa grande surprise, Marco découvre que c'est du papier imbibé de colle qui est posé sur

les faces des panneaux. Il y en a de toutes les couleurs. Du blanc classique au papier couleur bois

d'ébène. De grands rouleaux sont passés dans des bains de colle puis pressés sur le panneau. La

chaleur dans ce site est plus forte encore. Une énorme presse colle le papier. Chaque fois qu'elle

appuie sur la plaque, Marco sent que tout le bâti sur lequel ils se trouvent bouge.

En bout de chaîne, un ouvrier contrôle les surfaces. Pour ne pas avoir le regard rivé en permanence sur ces plaques, il se positionne sur le côté et s'affaire à autre chose entre chaque panneau.

Puis il pivote la tête dès que la plaque se soulève. Laurent observe cet homme et voit là un geste qui

le plonge dans une réflexion sur le sens du travail.

— Avez-vous remarqué l'absurdité de cette usine ? dit soudain Luis.

— L'absurdité ? Je ne comprends pas répond Laurent.

— Oui, il y a quelque chose qui ne va pas. Allez, je vous aide un peu. Que fait-on des rondins

de

bois ?

— Ben, on les réduit en miettes...enfin, en particules, tente Marco qui ne voit pas bien où Luis veut

en venir.

— Pour en faire quoi ? Insiste Luis.

— Pour en faire des panneaux...se risque Laurent.

— Qui imitent le bois ! Coupe Luis. Et oui ! On utilise du vrai bois pour le déchiqueter et faire du

faux bois ! Cela ne vous paraît pas insensé ?

Devant le regard incrédule de ses interlocuteurs, Luis se décide à donner quelques explications.

— Je vous disais tout à l'heure que les Allemands ont inventé ce concept pour réutiliser les déchets

de bois. Dans un contexte d'après-guerre, cela paraît logique mais c'est aussi d'actualité car le recy-

clage des déchets prend une place importante dans la protection de l'environnement. Or, je vous fais

remarquer que, malgré la montagne de déchets de bois que vous avez pu voir, l'usine utilise des

troncs d'arbres ! Vous comprenez le non-sens ?

— Tout à fait ! réagit Laurent. Cela veut dire que le coût du bois sain est inférieur aujourd'hui à

celui des déchets qu'il faut trier, nettoyer, etc.

— Mais c'est un énorme gaspillage ! s'offusque Marco.

— Nous y voilà ! Conclut Luis.

Julien les attend devant l'auberge « Le Bosquet » qui a gardé l'allure d'une ancienne maison lan-

daise. Après l'avoir affublé d'un « salut patron » qui ne fait même pas rire Luis, Laurent lui pré-

sente Marco.

— Enchanté ! dit Julien. La visite était intéressante ?

— Très ! C'est surtout l'ambiance de travail et l'immensité de l'usine qui m'ont frappé.

52

— Tu as de la chance, parce que moi, je ne l'ai jamais visitée cette boîte. J'étais ce matin en com-

pagnie d'un ancien gemmeur, chez lui à Saint-Symphorien. Eh bien je ne regrette pas ! Il est formi-

dable et j'ai appris énormément de choses !

— De quoi alimenter nos discussions à table, dit Laurent en poussant tout le monde à pénétrer dans

le restaurant.

L'auberge est belle et chaleureuse. Le patron, béret vissé sur la tête, indique que la bâtisse date de 1780 et ajoute que c'est avant la Révolution française. Un clin d'œil aux visiteurs peut-être.

— Les habitants de Rion l'appellent « Le Casino », précise Luis. Je ne sais pas trop pourquoi d'ailleurs.

— J'appartiens à la cinquième génération dans cette maison, explique Christophe, le patron. Autre-

fois, c'était le seul endroit du village où il y avait l'électricité. Les gens se retrouvaient ici le soir

pour discuter et prendre des décisions importantes pour la commune, mais ils y buvaient un coup

également. C'est la grand-mère qui éteignait la lumière tard dans la nuit. Un soir un type qui avait

trop bu s'est écroulé dans un fossé qui jouxtait la maison. En se réveillant en pleine nuit, il a aperçu

les lumières de l'auberge et a dit en gascon : « Hil de pute ! Qu'es tûstem alucat cöm ün casino », ce

qui veut dire : « Putain ! C'est tout le temps allumé comme un casino. »

— Je vous informe que ce cher Christophe joue de la musique avec un orgue de barbarie, précise

Luis.

— Oui, avec un collègue, on joue ici et là. Au marché de Dax, dans des fêtes locales. On s'amuse à

reprendre des standards du rock ou de la variété et à les chanter en gascon.

Marco trouve cet homme et cet endroit plaisants. Il aimerait y amener Sonia et les enfants un jour. Accoudés au comptoir, ils prennent un apéritif tout en poursuivant la conversation autour de

l'histoire de cette auberge, de la musique, de l'actualité locale. Puis ils passent devant les cuisines

où s'affairent des femmes avant d'entrer dans la salle de restaurant, très éclairée par de grandes

baies vitrées. Une table accueille des personnes qui appartiennent apparemment à la famille et aux

amis de l'auberge.

Profitant d'un silence qui commence à être un peu pesant, Julien se lance pour ouvrir la conver-

sation.

— Je vous disais tout à l'heure que j'ai rencontré Edmond, un ancien gemmeur. Il est né fils de mé-

tayer et a été métayer lui-même car il est entré dans le métier très jeune, sous les conseils de son

père. Il m'a parlé de la forêt avec passion, et cet homme, malgré son grand âge et ce qu'il a vécu,

continue à défendre ardemment la forêt de Gascogne avec une grande ouverture d'esprit.

— J'ai lu son livre « Sous les grands pins je raconte », interrompt Laurent. C'est effectivement très

intéressant.

— Ce qui l'est plus encore, c'est l'homme et sa capacité à se projeter dans l'avenir en portant des

propositions très concrètes. Malgré la sourde oreille des pouvoirs publics, il poursuit son combat en

gardant l'espoir de le voir un jour aboutir. Il m'a détaillé des projets porteurs d'avenir pour la fi-

lière. En particulier le retour des gemmeurs pour récolter la résine des pins.

— Moi, j'ai toujours entendu parler de « résiniers » pas de « gemmeurs », intervient Marco, et je

me rappelle que, tout petit, mon père m'a montré des pots de résine accrochés à des pins à Anglet,

dans « le pignada ». Mais c'est terminé ! La résine a dû être remplacée par le pétrole, non ?

— C'est en partie vrai, répond Julien, mais, pour de nombreux produits pharmaceutiques, de beauté,

des dérivés chimiques, etc... on importe de la résine de Chine, qui coûtait moins cher avant que les

coûts du transport ne montent en flèche. Cependant elle est différente de celle du pin maritime que

nous avons ici. Et de plus en plus de chercheurs et d'industriels s'intéressent à cette résine car elle

peut aujourd'hui se substituer au pétrole dont le prix ne cesse d'augmenter.

— Oui mais ceux qui exploitent le pin pour le bois d'œuvre c'est-à-dire celui qui se vend le plus

cher, rétorque Laurent, disent que la récolte de la gemme altère la qualité du bois.

— Absolument pas ! répond Julien avec passion. Une nouvelle technique développée par un ingé-

nieur depuis plusieurs années permet de ne pas abîmer l'arbre tout en récoltant une résine très

53

propre et très pure. De plus, une étude montre que le bois qui a été résiné devient plus résistant et

donc plus adapté à son utilisation dans la construction ou l'ameublement.

Une femme apparaît pour servir une garbure dont le fumet envahi les narines. Le silence

s'impose pendant sa dégustation, et Laurent et Marco n'hésitent pas à en reprendre avant d'éponger

le fond de leurs assiettes avec un bout de pain.

— En fait, reprend Marco, cette forêt est un gros enjeu industriel quoi ! Elle n'a rien de... comment

dire...de très naturel. On plante des arbres pour les couper, les transformer et on en replante, indéfi-

niment. Ce n'est donc pas une forêt au vrai sens du terme.

Cette intervention de Marco ne laisse pas les autres indifférents. Après un court silence, Luis

s'essuie la bouche avec sa serviette qu'il pose sur la table à côté de son assiette, avant de s'adresser

directement à Marco.

— Tu as raison en partie. Le bois est un matériau renouvelable. Mais on ne coupe pas un arbre

comme ça, n'importe comment. Il est choisi en fonction de sa forme, de son état, de son âge, de sa

grosseur. Il y a donc tout un travail d'entretien. Car une forêt, mon cher Marco, cela s'entretient.

Sinon ce n'est plus une forêt. Il faut la nettoyer, la protéger des incendies, et permettre à tous les

utilisateurs d'en profiter. T'es-tu déjà baladé en forêt ?

— Heu, oui, dit Marco hésitant car il sent un piège.

— Eh bien dis-toi que si la forêt n'était pas exploitée, elle serait peut-être abandonnée et par consé-

quent inaccessible.

— C'est ce que m'expliquait Edmond ce matin, insiste Julien. Il s'agit en fait de permettre aux

chasseurs, aux randonneurs, aux amateurs de champignons, aux pompiers, etc... d'accéder à la forêt.

Il faut donc réfléchir en d'autres termes que les seuls intérêts financiers.

— Nous voilà au vif du sujet ! interrompt Laurent. Parce que moi je vous dis qu'il y a des gens qui

sont loin de ces préoccupations. Leur seul but est de faire du fric et encore du fric. Le bois de

pâte est envoyé partout en Europe quand il n'est pas transformé en sciure. Pendant ce temps, les

arbres meurent du scolyte, hypothéquant sérieusement l'avenir de la forêt. Le pire c'est qu'on aide

ces gens avec nos impôts!

Cette sortie de Laurent est tombée comme un recadrage de la discussion. Marco en profite pour

enfoncer le clou.

— Je comprends mieux. C'est tout bénéf pour les patrons, et comme ils n'en ont jamais assez, ils ne

respectent pas les droits sociaux, en particulier de ceux qui travaillent dans les cargos. Et je sais de

quoi je parle ! Malheureusement, cela ne semble émouvoir personne ça ! OK, ce qui se passe est

triste pour la forêt, les emplois dans les papeteries, les randonneurs et tout le tralala...Mais vous

pensez un peu aux étrangers qui sont maltraités sur les navires ou vous vous en foutez ? dit-il en

jetant un regard circulaire appuyé à ses convives.

L'arrivée des magrets de canards avec les frites à la graisse d'oie fait diversion et sauve Marco

d'une réponse qui s'annonçait cinglante. Chacun attend en silence de pouvoir se servir, Et Julien

rumine le nez plongé dans son assiette. C'est finalement Laurent qui intervient le premier.

— Tu ne peux pas dire ça comme ça, Marco. Tu sais qui on est quand même ! Tu ne vas pas nous

comparer aux enfoirés qui exploitent les salariés. C'est pas si facile de lutter et tu le sais !

D'ailleurs, on y travaille quotidiennement. On fait des propositions qu'on appuie souvent par des

pétitions, des dossiers juridiques, des manifs... On ne s'en fout pas comme tu dis ! Si nous parve-

nons à faire changer les choses dans le secteur du bois, cela aura un effet bénéfique pour l'ensemble

des salariés de la filière.

— Tu parles ! En rajoute Marco. On est dans un truc de mafieux oui ! Vous croyez peut-être qu'en

faisant gentiment des propositions comme vous dites et des défilés dans la rue ça va changer la face

du monde ?

— Ce dont je suis certain, rétorque immédiatement Julien sur un ton déterminé, c'est que si on se

contente de râler et d'attendre « le grand soir » comme tu le fais, la situation des salariés dans le

monde va se dégrader encore !

Stupéfait par cette remarque qu'il trouve injuste, Marco rougit un peu. Julien a marqué un point,

soutenu par les regards et les sourires des autres. Mais il a l'habitude de se faire rembarrer. Il

cherche, il trouve. A court d'argument, il se contente d'un « mais bien sûr... » Appuyé par un sou-

rire moqueur.

C'est Luis qui tente de ramener un peu de sérénité.

— Bon, en attendant on a besoin de tout le monde pour avancer, y compris de Marco. Moi j'ai ap-

pris des choses intéressantes et j'ai plein d'infos aussi à vous donner. C'est ça qui fait notre richesse. Ce sont nos échanges. Même s'ils sont parfois un peu rudes. Alors reprenons des forces

avec ce bon repas, parce qu'on va avoir du boulot !

Avec ces quelques mots, Luis réussit à décrocher quelques sourires d'approbation. Laurent en

profite pour servir du vin et chacun lève le verre en signe de réconciliation. La discussion s'engage

à nouveau, et Luis, très passionné, poursuit ses explications.

De retour à Tarnos, Laurent propose de passer à l'Union locale qui est située à Boucau dans le quartier des Forges. Marco connaît son emplacement car il est souvent passé devant en promenant

sa fille dans la poussette. Un vieux panneau aux couleurs ternies par le temps surmonte la porte

d'entrée. On peut y lire « Union locale CGT » suivi d'un logo aux mains jointes. Une porte en fer

forgé et verre cathédrale montre l'ancienneté des locaux. Accueillis par le responsable des lieux qui

fumait sa pipe dehors, Laurent et Marco sont invités à prendre un café.

Rien à voir avec les locaux de Bayonne. Ceux-là sont de plain-pied et disposent d'un bureau sur

la droite et d'une mezzanine. Gégé, c'est le nom du responsable local, discute avec Laurent de la

journée.

Pendant ce temps, Marco s'aperçoit qu'il a reçu deux appels et un message de Sonia. Ce dernier

est incompréhensible. Elle a dû appeler pendant qu'ils traversaient les Landes en voiture. Le milieu

rural est très mal équipé en relais de mobiles alors que c'est là qu'ils seraient les plus utiles, au re-

gard des distances qui séparent les gens.

— Tu veux visiter ? lui demande Gégé.

— Je veux bien. C'est ancien ici non ?

— Oh ! Oui. C'est une maison qui a été donnée à la CGT par un militant syndical en 1925. Elle est

liée à l'histoire des Forges de l'Adour où les types se battaient bien crois-moi ! D'ailleurs, Am-

broise Croizat est passé ici à l'occasion d'une grande grève aux Forges et avait dormi dans les combles.

Marco est impressionné par ce qu'il découvre. Il habite un quartier dont il est loin de connaître l'histoire.

— Tu as des documents sur ce qui s'est passé dans ce quartier ? demande-t-il à Gégé.
J'habite à

deux rues d'ici et visiblement je n'en sais pas grand-chose.

— Oh ! Oui. Des infos on n'en manque pas ! Surtout depuis qu'on a recherché dans nos archives

pour fêter les cent ans de l'Union locale. Mais il y a aussi le bouquin d'André Maille, résistant, an-

ancien maire de Tarnos et syndicaliste des Forges. Ça vaut le coup de le lire. Ici tu viens quand tu

veux. Je te laisse mon portable pour que tu ne trouves pas porte close.

— Merci bien, répond Marco avant de s'adresser à Laurent. Je vais y aller. On se téléphone pour la

suite. Je dois passer chez moi.

— OK, On s'appelle ! Le bonjour chez toi !

Marco ne se fait pas d'illusion, il va encore passer la soirée seul.

Laurent regarde son téléphone avant d'entrer dans sa voiture. Il a un message de sa collègue Cathy. Elle lui demande le numéro de la femme de la PJ dont le nom lui a échappé. Elle a du nou-

55

veau à propos du dossier que traitait Txomin. Cathy précise qu'elle se rend au port pour en savoir

plus auprès des dockers et demande à Laurent de la rappeler.

Laurent rappelle et tombe directement sur le répondeur.

« Bon, je suis rentré de ma virée dans les Landes. Tu peux m'appeler dans la soirée si tu veux, ou

alors demain. Bye ! »

Cathy est seule comme lui et a besoin de l'activité syndicale pour combler ce vide de la fin de journée. Rentrer seul chez soi, se préparer un dîner et se forcer à l'avalier, on a pu le rêver mais quand cela devient le quotidien, l'habitude s'installe et sournoisement c'est la solitude qui frappe.

Laurent lui envoie le numéro de téléphone d'Agnès par SMS, avant de mettre le contact de sa voiture. Tout en fantasmant sur Agnès, qui ne lui a pas semblé indifférente, Laurent connecte son

téléphone à son auto/radio et envoie dans les baffles l'album « Coup de gueule » de Tiken Jah

Fakoly. Le soleil commence à peine à baisser sur l'Adour. Il boirait bien un coup à la terrasse d'un

bar avec Agnès. Il se souvient alors d'une plaisanterie de son frère qui, se moquant un peu de son

célibat, lui a un jour proposé de passer une annonce du type: «Cherche femme, jeune et jolie pour

baiser et plus si affinités: sorties, cinéma, sport ...»

Mais son visage, qui esquissait un sourire, s'assombrit aussitôt à la mémoire des derniers événements. La conversation de la veille avec Marco avait évoqué la possibilité qu'il ne s'agisse pas

d'un suicide mais bien d'un meurtre. En parler à Agnès lui pose un cas de conscience car comment

évoquer avec elle cette probabilité sans dévoiler ce que lui a raconté Marco et ainsi trahir sa con-

fiance ? Laurent est-il prêt à prendre le risque que l'enquête passe à côté de ce qui a coûté la vie à

Txomin ?

Arrivé sans s'en rendre compte à proximité de la gare de Bayonne, Laurent se gare dans un mauvais créneau et décide d'aller boire un demi à la terrasse du « MC Café. » Le lieu est sympa. Ce

n'est pas le bord de mer mais c'est un bon endroit d'où l'on peut observer les voyageurs qui entrent

et sortent de la gare. Le calme de la petite place de l'église contraste avec l'agitation qui règne au-

tour. De temps en temps, les militants de l'Union locale viennent déjeuner ici. Laurent y apprécie

particulièrement les chipirons à la plancha.

Les propos de Cathy lui reviennent à l'esprit et il se décide à appeler Agnès. Tant pis si Marco se

vexe.

— Bonjour madame Delassale, c'est Laurent Barneix, de la ...

— Oui, ravie de vous entendre ! coupe Agnès.

Elle avait effectivement l'air ravie de lui parler. Le rythme cardiaque de Laurent s'accélère.

— Je voulais vous demander...Enfin je voudrais savoir si vous avez du nouveau sur le décès de

Txomin ?

— Oui, effectivement, répond Agnès. Nous avons conclu au suicide car beaucoup d'éléments vont

dans ce sens et...

— Excusez-moi, l'interrompt Laurent, ne pensez-vous pas que cette conclusion est peut-être un peu

hâtive ?

— Ecoutez, je ne me défausse pas, mais, sur la base du rapport que j'ai réalisé, le procureur a déci-

dé de ne pas poursuivre et de conclure à un suicide.

— Mais, nous vous avons dit aussi qu'il avait la pression dans son entreprise. Ils sont peut-être là

les coupables, non ? Laurent a haussé le ton.

— Je comprends dit Agnès, qui tente de calmer le jeu. Je comprends ce que vous ressentez. Souhai-

tez-vous qu'on en parle de vive voix ? Je préfère qu'on se dise les choses...

— Je ne sais pas si vous pouvez comprendre ce que cela veut dire pour moi et pour mes amis, coupe

une nouvelle fois Laurent, mais je pense que nous devons effectivement avoir une discussion.

D'autant que j'ai peut-être des informations qui peuvent vous intéresser.

— Voulez-vous que l'on se voie tout de suite ? demande Agnès

— Le plus tôt sera le mieux. Je suis à la terrasse du « MC Café » face à la gare de Bayonne.

— Je connais, j'y serai dans un quart d'heure environ. Ça marche ?

— D'accord, je vous attends.

56

Laurent est stressé. Il ne sait pas dans quoi il s'est engagé mais il est trop tard pour faire marche

arrière. D'autant qu'il avait souhaité boire un verre avec Agnès quelques minutes auparavant mais il

ne se voit pas la draguer en pareille circonstance. Il doit la convaincre que l'affaire Txomin n'est

pas terminée et qu'il faut aller jusqu'au bout, y compris s'il s'est suicidé. Il faudra chercher les res-

ponsabilités avec ou sans l'aval du procureur. Après avoir avalé une bonne gorgée de bière, Laurent

tente à nouveau d'appeler Cathy et tombe encore sur la messagerie.

— Merde, c'est quoi ce bordel murmure-t-il avant de raccrocher sans laisser de message.

Marco sent son portable vibrer dans la poche alors qu'il marche en direction de sa maison dans

les rues de la Cité des Forges. Trois messages sont en attente. Le premier et le second sont hachés.

Il reconnaît la voix de Sonia mais le message est incompréhensible. Alors qu'il va écouter le troi-

sième message, Marco aperçoit le Kangoo blanc garé dans une petite rue, qui fait angle avec la sienne. Il raccroche et jette un œil discret aux alentours pour tenter de comprendre où sont les types

qui lui cherchent des noises.

Arrivé à l'intersection de sa rue, il jette discrètement un œil vers sa maison avant de s'engager. Il

aperçoit la voiture de sa femme garée à sa place habituelle. Son sang ne fait qu'un tour, il se met à

courir et compose en même temps le 17 sur son téléphone. Le mobile collé à l'oreille, il court, bais-

sé pour passer devant la murette de sa maison. Il a l'intention d'entrer par-derrière et de dégommer

le premier qui se pointe. Après la quatrième sonnerie, quelqu'un répond. Il aurait voulu dire quelque chose avant que la matraque ne lui arrache le téléphone de sa main en lui bousillant l'oreille au passage. Le costaud qui est derrière lui profite de l'effet de surprise pour lui en mettre

un coup supplémentaire dans les reins et le pousser dans la maison. Marco s'étale de tout son long

et glisse jusqu'à Sonia. Attachée à une chaise, les mains liées dans le dos et un gros ruban adhésif

sur la bouche, elle crie en même temps que son mari et tente de s'extraire de ses liens. Marco jure

en se relevant et s'apprête à en découdre.

— Ta gueule ! hurle un des gars qui le cloue aussitôt au sol en lui assénant un coup de matraque

dans le dos.

Face contre le carrelage froid du sol, le souffle coupé, Marco est violemment retourné sur son dos par le vigile qui en profite pour lui entrer de force la matraque entre les dents tout en gueulant :

— Tu vas la fermer j'te dis, tu vas la fermer bordel !

La bouche grande ouverte, les coins des lèvres au bord de la déchirure, Marco est bloqué par le poids du type qui s'est agenouillé sur sa poitrine. Sonia s'agite et tente de crier quelque chose à tra-

vers le ruban adhésif.

— Regarde-moi ça ! Elle y tient à son maquereau cette pute ! dit le plus costaud, un sourire sadique

aux lèvres et quasiment impassible devant la scène.

— Fous-le sur une chaise et fais lui fermer sa grande gueule ! reprend-il en passant de la corde et un

rouleau d'adhésif à son acolyte. On va se casser d'ici, il commence à y avoir un peu trop de monde,

puis on a une course à faire...annonce-t-il en regardant sa montre. Surveille-les bien, je vais cher-

cher la caisse.

Le téléphone a sonné plusieurs fois. Sonia pense que c'est l'école qui a appelé pour ses enfants.

« Ils vont appeler ma sœur qui ne va pas tarder à passer. » Les deux vigiles doivent s'en douter,

c'est pour cela qu'ils ont décidé de les emmener ailleurs. Attaché et bâillonné, Marco se sent im-

puissant. Il est inquiet pour Sonia car le peu qu'il a vu de son visage montre qu'elle est sérieuse-

ment amochée et il imagine le pire. Placés dos à dos sur deux chaises, ils ne peuvent pas échanger

un regard. Marco se débat, il fulmine. La rage le prend et il bave dans son bâillon. Il tire sur les

liens qui enserrant ses poignets et se brûle la peau. Soudain, alors que l'homme se dirige lentement

vers lui, il bondit tête en avant. Le haut de son crâne vient s'enfoncer dans une énorme masse grais-

seuse qui résiste à l'impact. En chutant sur le côté, il lui est impossible d'empêcher son visage de

s'écraser sur le carrelage, ni sa tête de heurter le pied de la table en bois massif.

57

Sonia tente à son tour de déséquilibrer le costaud mais ce dernier l'attrape, la jette sur son mari

et murmure « font chier, merde ! » Juste avant de leur administrer un coup de pompe à chacun, pro-

voquant deux cris étouffés aux tonalités différentes.

Cathy discute depuis une demi-heure avec les dockers qu'elle a eu du mal à réunir dans leur pré-

fabriqué du port, face au futur laminoir. Seule l'évocation de Txomin et du dossier avaient eu raison

de leur refus de la rencontrer. Cathy était déterminée à comprendre ce que Txomin entendait par

« irrégularités ». Etait-ce la situation des Philippins qu'il dénonçait ?

Les dockers sont assis autour de la table à l'exception d'un d'entre eux qui se tient debout, ados-

sé à l'encadrement de la porte d'entrée, comme s'il se donnait la possibilité de partir à tout moment.

Bien qu'elle ait demandé à Laurent de la rappeler, Cathy a pris soin de couper son mobile. Elle sait

que cette rencontre est importante. Elle n'aura pas une autre occasion de réunir ainsi des dockers.

C'est son jour de chance. Tous les dockers du port de Bayonne ont été appelés en renfort sur cette

zone car les camions de bois arrivaient plus nombreux que d'habitude. Les chauffeurs

s'impatientaient car ils devaient effectuer un maximum de rotations dans la journée pour toucher la

prime. Bref, c'était un peu la pagaille à cet endroit du port, il fallait donc des renforts sur place.

Sur les huit dockers présents, seuls deux sont salariés de la Chambre de commerce et d'industrie,

en contrat à durée indéterminée. Les six autres sont des intérimaires embauchés par une boîte pri-

vée. Un de ces CDI est grutier. C'est un travail qui n'est pas trop mal payé car les salariés formés

sont rares. C'est aussi celui qui a l'air le plus à l'aise dans ce milieu. Le fait que des gens

qualifiés

comme lui soient rares lui donne plus de poids que les autres salariés. Mais c'est celui qui est sur le

pas de la porte. Il n'est ni dedans ni dehors et participe à la réunion sans montrer qu'il est intéressé.

Cathy le regarde de temps en temps et le voit afficher un petit sourire presque moqueur. Elle ne le

sent pas...

Les langues se délient peu à peu. Cathy a fait une bonne entrée en matière en lisant dans le rap-

port de Txomin le passage sur les conditions de travail des dockers. A sa lecture, les gars autour de

la table ont montré une attention particulière. L'un d'entre eux a avoué qu'il ne s'attendait pas à

quelque chose d'aussi précis ni de si proche de la réalité. Pour lui les syndicats ne se préoccupent

pas des salariés précaires comme eux. Ils sont, selon lui, plus dans la défense des fonctionnaires et

des travailleurs des grosses boîtes qu'auprès des intérimaires ou des saisonniers. Ce rapport et la

présence de Cathy aujourd'hui apportent la preuve du contraire, sans convaincre toutefois qu'il ne

s'agit pas d'une démarche exceptionnelle.

— Messieurs, dit Cathy, au-delà des problèmes auxquels vous êtes confrontés, avez-vous constaté

d'autres manquements à la loi ?

Le moment lui paraît opportun pour poser cette question. Des regards interrogateurs se mettent à

circuler dans l'assemblée. Le grutier semble nerveux. Un silence pesant durant lequel Cathy se re-

fuse à baisser les yeux. Au contraire, elle fait le tour de tous les visages, y compris celui du grutier

qui lui refait le petit sourire narquois.

— Que voulez-vous dire par là ? lance-t-il depuis le pas de la porte, finalement décidé à parler. Il

tapote sa cigarette d'un coup d'index vif en tendant le bras à l'extérieur et en crachant la fumée, la

bouche en coin vers le dehors.

— Je veux simplement dire que, dans son rapport, Txomin a signalé des irrégularités sans toutefois

préciser lesquelles. C'est pourquoi je vous demande si vous avez constaté des choses voire même si

quelqu'un d'entre vous en a informé Txomin.

— Qu'est-ce que tu veux de plus que ce qu'il y a dans le rapport ? Je ne comprends pas là. Tu cherches quoi au juste ? Le grutier s'est mis à tutoyer Cathy et à employer un ton agressif.

— Rien de particulier. Il me semble simplement que Txomin a découvert quelque chose qu'il n'a

pas eu le temps d'éclaircir.

— Ho... une simple intuition peut-être, rien de plus... lâche un jeune intérimaire.

58

— Non, répond Cathy, je le connaissais bien. Il ne notait rien au hasard et ne basait pas son rapport

sur de simples intuitions.

— Ben, nous, à part ce qu'on lui a dit, on a rien remarqué d'autre, reprend le jeune.

Tout le monde autour de la table acquiesce dans un léger brouhaha. Cathy ne s'est pas aperçue du départ du grutier. Deux hommes commencent à se lever en demandant si l'entrevue est terminée.

— Oui, je vous remercie d'avoir accepté de me rencontrer ainsi au pied levé. Je me tiens à

votre

disposition et n'hésitez pas à me donner des infos si vous en avez, dit-elle presque en criant pour

couvrir le bruit des chaises qui raclent le sol.

Elle distribue rapidement quelques cartes de visites et sort la dernière du préfabriqué. Certains hommes partent directement à leur travail, d'autres prennent le temps de serrer la main de Cathy.

Parmi ceux-là, un docker d'environ 45 ans lui dit en lui serrant la main :

— Un bateau va accoster dans quelques minutes, vous devriez jeter un œil sur un Kangoo blanc.

L'homme s'éloigne, les mains dans les poches de son bleu de travail et Cathy reste un instant sur

la marche du préfabriqué à le regarder. Son attention se porte ensuite sur la grande grue où elle aperçoit le grutier qui entame sa montée par l'escalier en acier. Ce dernier ne la quitte pas des yeux.

Elle ressent alors ce regard comme une menace car elle a semble-t-il vu juste concernant les guille-

mets qui entourent le mot « irrégularités » dans le rapport de Txomin. Elle se décide alors à suivre

les conseils du gars et attend l'arrivée du bateau. Le grutier de sa hauteur suit attentivement tous ses

faits et gestes. Pour détourner son attention elle va jusqu'à sa voiture feint de s'en aller puis va la

garer derrière le restaurant routier d'à côté. Elle revient ensuite à pied le long des bâtiments pour se

glisser entre deux piles de bois, à l'écart de la vue du grutier.

Bâillonnés, pieds et poings liés, Marco et Sonia ont été chargés dans le Kangoo depuis la cour-
rette, derrière la maison. Impossible d'alerter les voisins. Jetés à l'arrière par la porte latérale,
ils

connaissent tous deux l'issue de cette situation. Tout espoir de revoir leurs enfants est perdu.
Brin-

quebalés dans la voiture par une conduite rapide, leurs corps se sont plusieurs fois heurtés et
leurs

regards terrifiés se sont croisés.

Le Kangoo entre sur le quai Saint-Bernard après que le chauffeur a tapé le code au portail. Il
roule ensuite vers les hangars gris dont les portes immenses sont encadrées de jaune et
numérotées.

Puis il fait demi-tour à l'angle et effectue une manœuvre pour placer la porte latérale de la
voiture

face à une petite porte d'entrée, se mettant ainsi à l'abri des regards.

Le passager descend du véhicule, sort un trousseau de clés, ouvre la porte et entre. Il ressort
aussitôt indiquant au chauffeur que la voie est libre. Ils extraient Sonia et Marco de la voiture
en les

traînant au sol, pour les faire entrer dans le hangar. Il s'agit d'une petite salle dont les murs

n'atteignent pas le haut plafond, une sorte de réserve où sont entreposés des outils, des
sangles, des

cordes et des caisses.

Sonia et Marco sont mis dos à dos, assis à même le sol en béton. Leurs mains se touchent et ils
parviennent à croiser leurs doigts malgré la douleur provoquée par les liens. Un des vigiles a
saisi

une sangle large munie d'une attache à cliquet et les entoure tous les deux, leur serrant les bras
et

écrasant les seins de Sonia.

— Bon, tu les surveilles le temps que j'aille faire la course. OK ? dit le « chef ». J'en ai pour une

heure et demi environ.

— Ouais, grouille-toi, parce que je n'ai pas envie de glander ici, avec ces deux nazes, toute la soi-

rée.

— T'inquiètes, dès mon retour, on réglerà leur problème à ces deux-là. Tous les dockers sont en

renfort sur l'autre quai. Tu ne devrais pas être dérangé.

Le chef sort, un claquement de portière et on entend démarrer le Kangoo.

Laurent a accueilli Agnès à sa table avec le plus grand soin, a aussitôt commandé un Perrier citron et une autre pression pour lui-même. Les deux sont un peu tendus malgré tout. Agnès est

dans l'embarras pour expliquer les choses et Laurent ne sait pas comment elle va réagir à ses pro-

pos. Il s'était engagé auprès de Marco à ne pas révéler ce qu'il lui avait raconté à propos du bateau

et des Philippins. Au moins pour ce qui les concerne, leur situation est quasiment réglée puisqu'ils

rentrent chez eux dès aujourd'hui, grâce aux quelques moyens issus de la collecte. Ils pourront éga-

lement subvenir aux besoins immédiats de leurs familles. Paul l'avait appelé pour le remercier de

l'effort de solidarité du syndicat tout en regrettant que les Philippins n'aient pas pu aider à coincer

ces patrons voyous.

Après avoir échangé sur les joies du beau temps qui revient, Laurent engage la discussion sur le

sujet qui le préoccupe.

— Alors la police laisse tomber Txomin ?

— La police ne laisse pas « tomber Txomin » comme vous dites. Elle a simplement conclu qu'il

s'agit d'un suicide. Tout accrédite cette thèse, je vous assure.

— C'est vous qui avez fait le rapport, non ?

— C'est exact ! Et je confirme qu'il n'y a aucun élément qui puisse nous orienter vers la piste cri-

minelle !

— Admettons ! Mais le harcèlement qu’il subissait dans sa boîte, on vous en a parlé ! Ce n’est pas

un crime ça de casser un type jusqu’à ce qu’il craque ?

L’inspecteur marque un coup d’arrêt, lève les yeux et pousse un soupir en laissant retomber ses épaules.

— Non, hélas non ! Je suis consciente que c’est peut-être une piste à suivre. La loi est peut-être mal

faite. Moi, j’enquête sur un éventuel homicide mais rien ne vous empêche, en tant que syndicat,

d’exiger que la lumière soit faite sur les raisons de ce suicide...

— Si suicide il y a ! Coupe Laurent.

— Je viens de vous dire qu’il n’y a rien dans le dossier qui...

— J’ai bien entendu. Mais vous n’aviez peut-être pas tous les éléments.

Devant le regard interrogateur d’Agnès, Laurent décide d’aller jusqu’au bout.

— Ce que je vais vous dire doit pour l’instant rester confidentiel...

— Ça commence mal ! lance Agnès, mais dites toujours.

Laurent se penche en avant pour approcher son visage de celui d’Agnès. Il réalise qu’il aurait pu

aussi bien le faire pour l’embrasser. Une gêne s’installe brièvement entre les deux.

— J’ai besoin de votre discrétion, au moins pour quelque temps. C’est un copain qui m’a donné des

informations et il a déjà eu maille à partir avec la police. Vous comprendrez qu’il n’ait pas envie

d’avoir d’autres ennuis.

— Tout dépend s’il est impliqué dans un acte répréhensible ou pas ! Quoique, si ses informations

sont de nature à aider la police, on pourra toujours requalifier la gravité de ses actes ! répond Agnès

en esquissant un sourire.

— Non, il est plus victime que bourreau, si on peut dire, précise Laurent, en portant ses mains en

avant comme pour rassurer son interlocutrice.

— OK ! Je vous écoute donc.

— Ce copain s'est retrouvé enfermé dans une caisse en bois et saucissonné par du fil de fer sur un

des bateaux qui chargent le bois. Il était monté pour interpellier le capitaine sur la situation de deux

marins philippins avec lesquels il avait eu un échange auparavant sur leurs conditions de travail.

— Etonnant mais intéressant, continuez... Ponctue Agnès sur un ton plutôt incrédule.

— Ce sont ces deux Philippins qui l'ont aidé à s'échapper. D'après eux, le capitaine avait envisagé

de jeter la caisse dans l'océan une fois au large.

— Ah ? s'exclame Agnès, et pourquoi ça ?

60

— Comment, pourquoi ça ?

— Oui, pourquoi ont-ils essayé de le tuer ? Simplement parce qu'il est venu parler au capitaine du

navire ? Allons, monsieur Barneix, soit votre ami vous a mené en bateau... Oui, j'ai fait exprès. Soit

il s'est passé autre chose de plus grave. C'est un voyou connu votre ami-là ?

Laurent se sent tout petit et commence à douter de l'intégrité de Marco. Mais la façon dont

Agnès vient de le traiter le met en colère. Cette habitude qu'ont les flics à mettre la parole des gens

en doute en les infantilisant l'a toujours énervé. Il est déçu de voir Agnès se prêter à ce jeu-là. Il

prend le temps de s'adosser à sa chaise et de porter le demi à ses lèvres tout en préparant une ré-

ponse.

— Ecoutez, madame Delassale, reprend-il oubliant Agnès et son fantasme. Le gars dont je vous

parle est connu des militants syndicaux. C'est un type un peu anar, qui aime provoquer dans les

manifs mais qui n'a rien à voir avec les malfrats. De plus, il m'a affirmé avoir pris un coup derrière

la tête alors qu'il échangeait vivement avec le capitaine. Mais ce n'est pas fini. Deux vigiles du port

sont venus lui casser la gueule chez lui ! Ils cherchaient les deux Philippins !

— Et où sont-ils, je vous prie ?

— Les Philippins ? Ils sont rentrés dans leur pays, car c'est ce qu'ils souhaitaient, tellement ils

étaient morts de trouille ! Ça vous va ?

Agnès se recule à son tour et boit un peu de Perrier. Elle repense à l'enquête qu'elle a menée sur

Txomin et à l'opinion qu'elle s'était faite des syndicalistes. Elle ne peut pas à présent remettre tout

cela en cause et ne pas faire un peu confiance à l'un d'entre eux. D'autant qu'elle culpabilise d'avoir accepté de rédiger un rapport quasiment dicté par son chef.

— OK ! Et vous en pensez quoi de tout ça ? demande-t-elle.

— Je pense qu'il y a un lien entre le décès de Txomin et ce qui est arrivé à mon pote.

— Expliquez-vous, dit Agnès, ne cachant pas sa surprise.

— Cathy, une militante qui a repris le dossier prud'homal, a découvert que Txomin a constaté

quelques irrégularités sur le port. Apparemment il souhaitait attirer l'attention sur quelque

chose,

mais n'a pas développé. Je suppose qu'il s'agit d'un truc pas clair, en lien avec les conditions de

travail des marins sur les bateaux.

— Et ces fameux Philippins n'ont rien dit ?

— Ben non justement. Je vous dis qu'ils avaient la trouille de parler et de se faire choper par les

vigiles. Ils doivent être au courant mais ils se sont tus.

— Alors, il faut chercher ce que Txomin Etchamendy entendait par « irrégularités ».

— C'est ce que fait actuellement Cathy. Elle s'est rendue sur le port pour essayer d'en savoir plus

auprès des dockers mais je n'arrive pas à la joindre. Je tombe à chaque fois sur sa messagerie.

— Eh bien allons voir sur place si elle y est toujours. Qu'en pensez-vous ?

— D'accord, on prend ma voiture ?

— Non la mienne ! Elle est faite pour ça, répond Agnès.

Cathy a bien vu accoster un bateau mais il n'y a toujours pas de Kangoo en vue. Elle a un peu froid à l'ombre des piles de bois, surtout quand le vent s'y engouffre. L'idée de revenir un autre

jour lui traverse l'esprit. Mais elle a pris trop de précautions pour se trouver là, à l'abri du regard du

grutier, pour abandonner maintenant. Machinalement, elle se penche un peu et tourne la tête vers la

grue, essayant d'apercevoir le grutier. D'où elle est, elle voit bien la cabine de la grue entièrement

transparente mais n'y voit aucune silhouette. Elle scrute alors l'échelle. Il n'y est pas non plus. Une

légère angoisse la saisit. Elle pense qu'il a quitté son poste le temps que le bateau ait fini d'accoster.

Sur ses gardes, elle continue à balayer le quai du regard et aperçoit soudain le Kangoo. Un homme

en sort et monte sur le navire où l'attend un type corpulent. Ils se serrent la main, se font des tapes

amicales dans le dos et disparaissent quelque part dans le bâtiment.

61

Il n'y a pas un docker autour du navire. Tous accueillent les camions et les dirigent vers des em-

placements libres, où ils pourront décharger leurs cargaisons. Les lamaneurs sont partis et personne

ne semble se préoccuper de ce qui se passe sur ce bateau.

Au bout d'un quart d'heure, les deux hommes réapparaissent sur le pont près de l'échelle mais

ils sont accompagnés de deux femmes. Une en jupe et blouson à col fourré, l'autre en jogging et

blouson de cuir. Elles portent chacune un sac de sport en bandoulière. L'homme du Kangoo

serre à

nouveau la main du mec corpulent et invite les deux femmes à descendre l'échelle. Il montre des

signes d'impatience. Avec des gestes dédaigneux, il leur demande de faire vite, tout en scrutant le

quai et les alentours du bateau. Les deux femmes semblent ivres. Elles descendent l'échelle avec

difficulté. Arrivées sur le quai elles titubent franchement se tenant l'une à l'autre. Cathy, qui a par-

fois navigué, se souvient de cet effet quand on met le pied sur la terre ferme, après un long voyage.

Elle saisit son téléphone pour tenter de prendre une photo, mais elle a oublié de le rallumer.

« Trop tard ! se dit-elle, il ne faut quand même pas que je les perde de vue. »

Arrivé en bas, l'homme en tenue de vigile fait monter les femmes à l'arrière du Kangoo. A peine

a-t-il mis le contact que Cathy a déjà pris la tangente. Elle marche rapidement entre les piles de bois

pour atteindre au plus vite le parking où elle a laissé sa voiture. Cette dernière est garée dans le sens

du départ. A peine a-t-elle rejoint l'entrée du quai que le Kangoo apparaît au portail. D'où elle est,

Cathy aperçoit distinctement l'homme au volant et les deux femmes à l'arrière.

Le Kangoo s'engage sur la route et Cathy attend qu'un peu de distance les sépare avant de le prendre en filature.

Soudain, une petite grue sort du chantier avec, au bout de sa griffe, quelques rondins de bois.

Elle bloque toute la route et empêche Cathy de passer. L'engin tente une manœuvre et fait tomber

son chargement sur la chaussée. Un homme en descend et se met à agiter les bras. Cathy reconnaît

le grutier.

Il vient vers elle et se penche à la vitre de la voiture.

— Tiens, c'est vous ? fait-il d'un air faussement étonné. Je suis désolé. Il va falloir que je les ra-

masse maintenant. Ça va prendre un peu de temps mais je vais faire le plus vite possible, avant qu'il

y ait des bouchons.

Après avoir arboré un grand sourire, le grutier remonte dans l'engin et s'applique à retirer un à un les troncs qui jonchent la route. Deux voitures sont venues se coller derrière celle de Cathy, mais

ce sont surtout les poids lourds qui commencent à s'amasser dans l'autre sens.

Cathy sait que c'est foutu, elle ne retrouvera pas le Kangoo qui doit être loin maintenant. Mais cela confirme qu'il y a de vraies magouilles sur ce port et que Txomin avait vu juste.

Elle a maintenant le temps de rallumer son téléphone portable et d'appeler Laurent pour le tenir

informé.

Laurent et Agnès se rendent sur le quai Saint Bernard et sonnent au grand portail d'accès. Personne ne vient. Ils scrutent alors les environs des grands hangars gris et n'aperçoivent personne.

Aucun navire n'est à quai. Au moment où ils vont quitter les lieux, un homme apparaît. Il porte un

blouson en coton noir sur une chemise blanche et un pantalon noir à pinces. Un peu comme les vi-

giles à l'entrée des supermarchés. Grand, solide et un peu ventru, le type n'est pas d'un abord très

sympathique. Sans dire bonjour, sans se présenter, l'homme resté derrière le portail interpelle Agnès et Laurent.

— Le port est interdit au public. Que voulez-vous ?

— Bonjour ! Une amie de la CGT est venue rencontrer les dockers. Savez-vous où ils peuvent être

réunis ? demande Laurent.

— Y a pas de réunion ici et y a personne. Ils ont tous été appelés en renfort sur l'autre quai, là-bas,

vers la digue.

— Très bien, dit Laurent.

62

— Vous êtes des syndicalistes ?

— C'est exact.

— Hum, hum...fait le vigile. Là-bas aussi c'est interdit au public.

Sur ces mots, le type repart et entre par une petite porte à l'angle du hangar.

— Très sympa ! lance Agnès en se dirigeant vers la voiture.

En chemin, Laurent reçoit l'appel de Cathy.

— Laurent ?

— Oui, c'est moi. Où es-tu ?

— Dans ma voiture, devant le quai, en face du futur laminoir de Tarnos. Tu vois où c'est ?

— Oui, on arrive vers toi.

— Je suis bloquée sur la route à cause d'un chargement de bois qui est tombé, mais j'ai plein de

choses importantes à te raconter.

Sur la route industrielle qui mène à la digue, Agnès tombe sur une longue file de camions arrêtés, les feux de détresse allumés.

— Cathy est au bout, là-bas, garez votre voiture ici, il va falloir y aller à pied !

Agnès s'exécute et tous les deux longent la longue file de camions avant de rencontrer Cathy.

Cette dernière reconnaît immédiatement l'inspecteur de police et se réjouit de sa présence. Les salu-

tations faites, Cathy se lance dans le récit de ce qu'elle vient de découvrir.

— L'incident avec le bois, qui me bloque ici, n'est pas un hasard, précise-t-elle. Le grutier qui con-

duit l'engin m'a surveillée et a fait tomber sa cargaison au moment où je m'apprêtais à suivre le

Kangoo blanc.

Après avoir pris les renseignements auprès de Cathy sur l'aspect et le numéro d'immatriculation

de la voiture, Agnès saisit son téléphone et appelle son supérieur. A ses allers retours rapides sur la

chaussée, Agnès semble avoir maille à partir avec son supérieur

— Ecoutez-moi bien maintenant ! Vous m'avez demandé de rédiger un rapport qui conclut au sui-

cide et je l'ai fait parce que je n'avais pas de preuve tangible du contraire. Mais, aujourd'hui, je

vous affirme que je suis sur une nouvelle piste et que j'ai besoin immédiatement qu'on me trouve ce

Kangoo et qu'on le suive !

Agnès fait une halte près de la voiture de Cathy et tapote le toit d'impatience.

— Je prends sur moi patron, on verra ça plus tard. Je vous demande simplement de donner le signa-

lement de ce véhicule à toutes les unités et de le faire suivre dès qu'il aura été repéré! C'est tout !

Un silence. Agnès regarde Cathy et Laurent et leur tend le pouce avec un clin d'œil.

— Merci patron ! Tenez-moi au courant !

— Il est d'accord ?

— Oui ! répond Agnès. Ce n'est pas un gars facile, mais il me fait plutôt confiance. Bon ! Où est-il

ce grutier ?

Cathy le montre aux commandes de la petite grue mobile, en train de débarrasser le dernier tronç

de bois. Les camions qui avaient coupé leurs moteurs les redémarrent et les bruits des compresseurs

des freins se succèdent.

— On va d'abord s'occuper de ce Kangoo et tirer le fil de la pelote dit Agnès. Il ne faut pas les aler-

ter pour l'instant. Allons prendre des nouvelles de l'ami de Laurent. Il doit avoir des choses intéress-

santes à me dire.

— Heu !... dit Laurent. Je ne sais pas si...enfin, il ne...

— Ah ! Non. Après ce que je viens d'exiger de mon patron, vous n'allez pas me laisser

tomber !

Coupe Agnès. Dites-moi où il est, qu'on aille le voir immédiatement !

Laurent interroge Cathy du regard, qui lui fait signe d'accepter.

— Je sais qu'il habite dans le quartier des Forges, dit Laurent d'un ton hésitant. Son prénom ou son

surnom c'est Marco mais je ne connais pas son nom. Sa femme se prénomme Sonia et elle travaille

au surf-shop de Tarnos.

63

— Eh bien, ça c'est du renseignement ! lance Agnès. Bon, on passe au surf-shop voir sa femme

avant d'appeler les services d'identité. Quoique, si j'ai bien compris, on devrait l'avoir dans nos

fiches. Hein, monsieur Barneix ? Détendez-vous, je plaisante !

Laurent n'apprécie pas cette plaisanterie et encore moins le rire étouffé de Cathy. Comme pour reprendre la main, il se dirige d'un pas décidé vers la voiture d'Agnès et dit « on y va ? ». Les deux

femmes se sourient et se séparent pour gagner chacune leur voiture.

La douleur au bout de ses doigts est intense mais Marco fait tout pour que cela n'apparaisse pas

sur son visage. Le Scotch qui entoure sa tête et ferme sa bouche, bien que très désagréable, est un

avantage de ce point de vue. Il a réussi à distendre la corde qui enserre les poignets de Sonia. A

tâtons, il cherche à trouver la combinaison qui défera les nœuds. Heureusement, il a toujours été un

as dans ce domaine. Ça lui vient des parties de pêche avec son père. Il avait appris qu'il faut surtout

ne jamais serrer. « Toujours détendre les fils doucement. Tu vas voir, après ça se défait tout seul. Il

faut de la patience », lui disait son père.

Sonia, dont il ne voit pas le visage, joue le jeu à fond. Le vigile n'est pas loin. De temps en temps il allume une cigarette et jette un œil dehors, par la porte entrouverte. Une sonnerie retentit à

plusieurs reprises mais le type ne se déplace pas. La sonnerie insiste, on dirait que quelqu'un sonne

à l'entrée. Ça rend le vigile nerveux.

La cordelette qui serre les poignets de Sonia est maintenant très lâche. Elle se met alors à essayer

de défaire les liens de Marco. Il l'aide en remuant doucement ses mains afin de distendre les liens.

Sonia passe les doigts entre le poignet de Marco et la cordelette. Elle n'arrive pas à démêler les

nœuds et au contraire elle les serre.

Le vigile se décide à aller voir qui sonne. Après avoir resserré encore la sangle, il passe la porte

et la referme à clef derrière lui.

— Ne force pas, dit Marco à travers le bâillon. Prends un bout de la corde et défais-le doucement.

Mais fais vite !

Soudain, il sent que ses liens se relâchent. Il fait un effort et parvient à libérer une main. Rapidement, Sonia fait de même. Le couple réussit avec leurs mains à enfoncer le cliquet de la sangle et

à se libérer. Il reste à décoller le Scotch aux chevilles et à la bouche.

En retirant le bâillon de sa femme, Marco se rend compte de l'état de son visage, boursoufflé par

les coups, la lippe enflée et taillée. Il est furieux, la haine l'envahit. Il démonte une barre en fer d'un

portant et se place derrière la porte.

Le vigile entre la clef dans la serrure, la porte s'ouvre.

— Putain ! dit-il en voyant Marco devant lui.

La barre tournoie et vient sur le côté à hauteur de la tête. Le vigile a le réflexe de se baisser et

Marco frappe la porte métallique. A cause des vibrations, il a failli lâcher son arme qui s'avère trop

lourde.

Le temps de réarmer son coup, le vigile s'est avancé l'empêchant de frapper. Il est obligé de re-

culer pour à nouveau donner de l'élan à la barre de fer qu'il fait à nouveau tourner mais sur la

gauche cette fois. Elle vient frapper le vigile au bras droit, juste sous l'épaule. Le type fait une gri-

mace, porte sa main gauche à la blessure et continue d'avancer. Marco sait qu'il faut le frapper à la

tête. Il sait que ce coup peut être fatal mais il n'a pas le choix. Il a peur de tuer et recule

encore

jusqu'à se trouver près de Sonia. Le vigile s'est arrêté et semble élaborer une stratégie. Ses yeux se

promènent partout et reviennent rapidement fixer Marco. La haine du gars est visible. Il sent que

Marco a peur et veut profiter de cet instant.

C'est sa dernière chance. Alors Marco fait un écart sur la gauche et lance la barre de fer de toutes

ses forces sur le côté droit. Le colosse n'a pas le temps de reculer et prend un coup violent sur le

côté du genou qui le fait s'écrouler dans un cri de douleur. Marco se déchaîne et lui assène deux

autres coups dans le dos. Alors qu'il s'apprête à frapper encore, Sonia lui hurle d'arrêter. Marco la

64

regarde hébété, le souffle court. L'homme est agenouillé à terre le front contre le sol. Marco réalise

la violence de ses gestes. Pourtant, il tremble du désir d'achever le travail qu'il a commencé. Faire

taire ce monstre qui gémit à ses pieds.

Sonia hurle encore et vient le saisir par un bras pour l'écarter du vigile. Ce dernier respire mal.

Son dos voûté se soulève dans un râle inquiétant et s'affaisse d'un seul coup. Marco jette la barre de

fer et s'éloigne sans quitter l'homme des yeux. Par des gestes affectueux, Sonia tente de ramener

son mari au calme.

— Il faut partir, chuchote-t-elle.

— Non, il faut qu'il m'explique.

— Laisse tomber. Partons Marco !

— Non ! Je veux qu'il me dise pourquoi ils nous ont fait ça. Je veux qu'on chope aussi l'autre

enculé !

Marco n'arrive pas à se calmer. Chaque fois qu'il aperçoit le visage tuméfié de sa femme, sa haine monte d'un cran. Il a énormément de mal à se maîtriser.

— Je les veux tous les deux !

— On va appeler la police. Ils s'en occuperont, propose Sonia.

— Mon cul ! On ne saura jamais rien. J'en tiens un. Il va parler !

— Non Marco, ça suffit merde ! Partons et appelons les flics !

Sonia est aussi sur les nerfs mais tente de ne pas céder à la panique.

— Mais putain ! Ils sont où les flics ? répond Marco. Tu ne vois pas que ces types font ce qu'ils

veulent sans être inquiétés ? Tu sais qu'ils nous auraient tués ?

— Marco, on est en vie. C'est ça qui compte ! On va aller retrouver nos enfants et la justice fera son

boulot !

— Ah ! Ah ! La justice ! Mais c'est à des gens comme moi qu'elle s'attaque la justice ! Pas à des

enfoirés qui sont à la solde des patrons voyous ! Hein, connard ! dit Marco à l'adresse du vigile qui

a basculé sur le côté en se tenant le genou. Il s'en fout de nos gosses ce pourri ! Il est prêt à recom-

mencer dès qu'on aura le dos tourné !

Marco est hystérique. Il tremble de tout son corps. Une petite bave blanche apparaît aux commissures de ses lèvres.

— Tu pètes les plombs Marco. Ressaisis-toi, je t'en prie !

— Attends....Attends, dit Marco en se frottant la tête.

Il fait quelques pas rapides de long en large dans la pièce, puis il ferme la porte et saisit des cordes et des sangles.

— On va le garder ici le temps que la police arrive. OK ?

— Non Marco ! Je ne suis pas d'accord. On doit partir.

— Pars si tu veux. Va avertir les flics. Moi je reste ici à le garder. Au moins je sais où il est.
Un sur

deux, c'est déjà pas mal.

Marco passe prudemment un nœud coulant autour du cou du vigile et tire un peu pour serrer.
Le

colosse râle et se laisse tomber sur le côté. Puis, à califourchon sur ses jambes, il attache les pieds

au niveau des chevilles avec l'autre bout de la corde. De sorte que la tête du vigile est tirée en ar-

rière, reliée à ses pieds, le dos cambré, les genoux pliés. Le bras droit paralysé par le coup de barre,

le colosse n'a que son bras gauche pour tenter de s'appuyer au sol et se soulever un peu.
Marco

fauche son bras d'un coup de pied et frappe les côtes d'un coup de talon. Ce qui provoque comme

un choc électrique dans le corps du vigile.

Il fait glisser le corps sur le sol en tirant sur la corde. Sonia est horrifiée de voir son mari

s'adonner à autant de sauvagerie. Le vigile s'étrangle, il tousse et crache. Marco a le souffle court et

s'affaire autour de ce type totalement à sa merci.

— Je n'en peux plus Marco ! Je ne sais pas ce qu'il t'arrive mais cette violence m'est insupportable.

J'en ai assez !

— Ha ! Ouais ! Lui, là, quand tu le suppliais, il en avait assez ?

65

— Mais tu n'es pas comme lui, Marco. Nous ne sommes pas des salauds ! Encore une fois, je te

demande de ne rien faire toi-même et de les donner à la justice !

— Oui, ben, je t'ai déjà dit comment elle va faire la justice. Alors lâche- moi avec ça ! Je veux qu'il

crache le morceau ici !

Marco s'approche de Sonia qui s'est mise à pleurer et l'invite à aller dans un coin de la pièce.

— Ecoute ma chérie, murmure-t-il. Je n'ai pas l'intention de le torturer...

— C'est déjà ce que tu fais.

— Non, ma chérie, je l'ai simplement attaché pour qu'il ne nous emmerde plus. Le reste c'est du

cinéma. Mais il faut qu'il ait un peu la trouille. Je veux savoir pourquoi ils veulent nous tuer !

— Je ne crois pas que cela soit du cinéma. Tu n'es plus toi-même et j'en ai marre d'être ici, coincée

avec un monstre et mon mari qui pète les plombs !

— OK ! Ma chérie. Je me calme. Là tu vois ? Je me calme, dit Marco tout bas en expirant fortement

et en baissant ses mains. Et je vais lui poser gentiment une question.

— Après on se casse ! Chuchote Sonia à son oreille.

— OK ! Après on se casse et on appelle les flics !

— Vous tombez mal ! On n'a pas de nouvelle, lance le patron du surf-shop. Sa sœur est passée avec

les gosses qu'elle a dû récupérer à l'école. Elle est inquiète et moi aussi. On n'arrive pas à la joindre. Ni elle ni Marco !

— Ils habitent où ? demande Agnès.

— Dans la cité des Forges, mais je ne connais pas le nom de la rue ni le numéro de leur maison. Je

vais appeler sa sœur. OK ?

— Faites vite ! Insiste Laurent.

— Elle me dit qu'elle est passée chez eux, la maison était ouverte mais personne !

— OK ! Merci. Dites-lui qu'on l'appellera dès qu'on les aura retrouvés.

— Mais vous êtes qui ? demande le patron.

— Des amis, répond Laurent.

— Ça ne sent pas bon, ça ne sent pas bon... dit Agnès en rejoignant sa voiture où elle invite Lau-

rent et Cathy à entrer.

Elle prend à nouveau son téléphone et appelle son chef.

— Alors ? Des nouvelles du Kangoo ?

— Oui, il a été repéré à Bidart, sur la RN 10. Il prend la direction de Saint-Jean-De-Luz. J'ai en-

voyé une équipe qui l'a pris en filature.

— Super ! Dites, ici il se passe des choses...comment dire...plutôt étranges.

— Comment ça ?

— On n'arrive pas à mettre la main sur un couple dont le gars s'est récemment retrouvé enfermé

dans une caisse en bois sur un bateau amarré au port de Bayonne et...

— Qu'est-ce que c'est encore que cette histoire ? coupe son patron.

— Je sais, j'ai eu du mal moi aussi mais je pense qu'on est tombé sur un truc pas clair.

— C'est le moins qu'on puisse dire ! Expliquez-vous, Agnès, parce que là ça commence à faire

beaucoup de mystères...

— Patron, nous pensons...enfin, je pense, qu'il y a un lien entre tout ça et la mort du syndicaliste...

— Alors là Agnès ! Vous allez marcher sur le râteau et prendre le manche dans la gueule !
On a

conclu à un suicide exact ?

— Oui patron mais...

— Mais tu as continué à fouiner au lieu de t'occuper de l'assassin des Courettes, n'est-ce pas ?

66

— Absolument pas patron ! C'est quand j'ai appris cette histoire du type enfermé dans une caisse,

pour être ensuite tabassé chez lui par des vigiles du port, que j'ai voulu en savoir un peu plus.
Mais

je vous demande de me croire quand je vous dis que ça ne sent pas bon patron ! Vous ai-je déjà déçu ?

— Un instant je te prie.

Agnès entend son patron poser le combiné, faire quelques pas et fermer sa porte.

— OK ! Que voulez-vous ? reprend-il.

— J'ai besoin de renseignements sur le bateau qui vient d'accoster au port près de la digue, en face

du laminoir, vous voyez ?

— Oui, très bien. C'est tout ?

— Non, reprend Agnès, je pense qu'il faut interroger son capitaine voire visiter le cargo. Il me faut

également des infos sur un certain Marco qui habite à la cité des Forges et qui est connu de nos ser-

vices apparemment.

— Alors pour la visite du cargo, tu y vas fort ! Il faut que je demande à la douane ! Et pour le gars,

ce Marco, tu n'as pas moins d'infos à me donner, que j'emmerde un peu plus le service des identi-

tés ? Son patron s'est mis à la tutoyer.

— Je sais patron, mais on doit l'avoir dans les fichiers...Attendez ! Une minute !

Agnès sort de la voiture et retourne au magasin demander le nom de la vendeuse. Elle entend son

patron bougonner au bout du fil.

Devant le propriétaire du Surf-shop, elle reprend son patron.

— Il s'agit de Jean-Marc et Sonia Etchesahar !

— OK ! Je vois ce que je peux faire!

— Merci patron !

— Ouais, ben, on verra ça plus tard, ne chante pas trop vite Agnès...Ne chante pas trop vite !

— Le vigile ! Agnès ! Le vigile qu'on a vu aux grues jaunes ! s'écrit Laurent.

— Oui d'accord, le vigile. Qu'est-ce qu'il a ce vigile ?

— Marco m'a dit que ce sont des vigiles du port qui l'ont agressé ! On peut aller voir s'il sait quelque chose celui-là. Non ?

Agnès met ses coudes sur le volant et pose son visage dans ses mains.

— Bon ! dit-elle calmement. Je suis dans ma voiture de service, avec deux syndicalistes à la re-

cherche d'un couple parce que...parce que quoi d'ailleurs ?

— Parce que nous avons remarqué qu'il se passe des choses pas nettes sur ce port, que ce fameux

Marco s'est fait tabasser et qu'auparavant il a failli mourir ! lance Cathy.

— C'est exact, reprend Agnès toujours calmement. En même temps, j'ai fait suivre une voiture qui

transporte des femmes qui sont descendues d'un bateau, ce qui n'est pas courant je l'admets. A par-

tir de là, c'est un peu confus, je l'avoue...

— C'est pour ça qu'il faut aller questionner ce vigile ! coupe Laurent, assis à l'arrière, ses mains

ayant saisi les dossiers des sièges avant.

— Oui ! C'est bien ! Donc vous allez descendre et m'attendre ici bien gentiment.

— Mais nous...tente Laurent.

— Descendez, je vous prie. Je vais aller voir ce vigile mais descendez !

Cathy et Laurent s'exécutent. La voiture d'Agnès démarre et fonce en direction du quai Saint-Bernard en empruntant la route industrielle qui passe devant Turbomeca.

Arrivée sur le port, Agnès gare sa voiture devant le grand portail et appuie sur l'interphone.

Sonia s'est assise dans un coin de la pièce et serre ses genoux dans ses bras. Marco tourne depuis

plusieurs minutes autour du vigile sans se décider à lui parler. Il cherche à garder son sang-froid. Il

67

ne veut pas agir avec ses tripes mais avec sa tête. Le vigile lâche quelques mots comme « enculé »,

« mal barré », « t'es cuit ». Sans s'approcher trop près, Marco se décide finalement à lui parler.

— Pourquoi t'as fait ça ?

— Va te faire foutre ! T'es cuit ! dit le vigile d'une voix étouffée.

— Dis-moi pourquoi t'as fait ça ! hurle Marco.

— Va chier !

Marco saisit la barre de fer et pose encore la question en menaçant de frapper.

— Tu en sais trop, petit con. Fallait pas monter sur ce bateau. Tu en as trop vu. T'es cuit je te dis,

répond le type d'une voix plus intelligible.

— Je n'ai rien vu ! Je n'ai absolument rien vu ! Je ne sais même pas de quoi tu parles ! Qu'est-ce

que j'aurais dû voir de plus qu'un connard qui exploite des Philippins ? Hein ?

— Te fous pas de ma gueule, répond le vigile. Ne joue pas au con. Tu sais pourquoi t'es là. Ta

bourge elle ne sait peut-être pas elle, si tu ne lui as rien dit. Mais, dans le doute, elle fera partie du

voyage. C'est clair ?

— Il n'y aura pas de voyage pour nous ! C'est toi qui vas voyager direction la zonzon!

Le vigile ne répond pas et se contente de tousser.

— Putain ! Mais qu'est-ce que j'ai vu ? Réponds, bordel !

Marco s'approche du vigile et arme le coup. Sonia se lève et crie.

— Ça suffit Marco ! Arrête maintenant ! Merde ! Tu vois bien qu'il ne veut pas répondre !
Allez,

on s'en va !

Marco se tourne vers elle, les bras ballants. La pointe de la barre de fer touche le sol. Il regarde

Sonia et s'aperçoit qu'il lui fait peur. Il tente quelques pas vers elle mais la fatigue l'envahit. Il a

envie de se laisser tomber à genoux, là devant elle. Il a envie de tout laisser tomber. Sonia ne sait

pas si elle doit profiter de l'instant pour le serrer dans ses bras et le soutenir. Elle-même est à bout

de force.

Soudain, la sonnerie retentit à nouveau. Marco saisit la barre de fer et entrouvre la porte. Il aper-

çoit une femme au portail mais ne la reconnaît pas. Sonia est venue se placer derrière lui.

— Je ne sais pas qui sait, lui dit-il.

— Je ne sais pas non plus, mais en tout cas ce n'est pas l'autre type ! Je vais voir !

— Non, attends ! ...

Marco n'a pas pu empêcher Sonia d'y aller. Il jette un œil vers le vigile qui est toujours allongé

et revient à la porte du hangar sans se montrer et se prépare à intervenir.

Agnès voit une femme accourir. Au fur et à mesure qu'elle s'approche, des marques apparaissent

sur son visage.

— Qui êtes-vous ? lance Sonia.

— Agnès Delassale, inspecteur de police. Et vous madame qui êtes-vous ? Que vous est-il arrivé ?

Sonia s'effondre en larmes en se tenant aux barreaux du portail.

— Je suis Sonia Etchesahar et mon mari...

— Marco, c'est ça ? Où est-il ?

Devant l'étonnement de Sonia, Agnès s'explique.

— Nous vous cherchions. Je suis heureuse de vous avoir retrouvée. Mais où est votre mari ?

Sonia se retourne et montre la direction de l'angle du hangar. Elle fait un signe de la main pour

indiquer à Marco qu'il peut venir mais il n'est plus à la porte. Sonia pose un regard affolé vers l'inspecteur de police.

— Ouvrez-moi ! dit Agnès. Là, regardez ! Il y a une boîte grise sur un piquet. On doit pouvoir ac-

tionner le portail de l'intérieur !

Sonia panique. Elle cherche cette boîte qui est juste derrière elle. Elle finit par appuyer sur un bouton qui libère un tourniquet. Agnès a saisi une arme dans la boîte à gants de sa voiture et se pré-

cipite vers l'angle du hangar. Par la porte entrouverte elle voit un type en train de cogner sur un

autre type avec une barre de fer.

— Tu vas parler ! crie-t-il.

68

Agnès saisie son bras avant qu'il ne frappe encore et le tire en arrière. Par réflexe, Marco se dé-

gage d'un geste brusque et se retourne, la menaçant avec le tube en fer. Agnès s'est reculée et a

empoigné son arme qu'elle pointe sur un homme aux yeux rougis, au bord de la crise de nerfs et de

l'épuisement. L'autre homme est à terre recroquevillé et dans un sale état. Agnès ne sait pas qui est

qui avant que Sonia apparaisse à la porte.

— C'est terminé Marco, elle est de la police! s'écrie cette dernière avant de se jeter dans ses bras.

Marco vient de reconnaître la femme qu'il a croisée à l'Union locale. Il laisse tomber la barre de

fer et enlace sa femme.

— Oui... je sais...murmure-t-il.

Agnès tâte le pouls de l'homme à terre, il est vivant. Elle prend son téléphone, appelle une ambulance et son patron.

Antton a saisi le journal *sud-ouest* qui lui a été livré aux aurores, dans sa boîte aux lettres. Un petit encadré à la une titre :

« *BAYONNE : Arrestation sur les quais Saint Bernard* ».

Tout en faisant tourner la cuillère dans son café, Antton parcourt l'article dans les pages intérieures.

« *La PJ de Bayonne a interpellé deux vigiles du port.*

Selon la police, ces deux personnes qui travaillaient pour le compte d'une entreprise de surveil-

lance, chargée par la CCI de veiller sur le port de Bayonne, seraient impliquées dans une tentative

de meurtre sur les époux Etchesahar, domiciliés à Boucau. Ces derniers auraient été ligotés et vio-

lentés dans un des hangars du quai Saint-Bernard. La PJ émet l'hypothèse d'un lien avec la mort

suspecte de Dominique Etchamendy, retrouvé noyé dans l'Adour, dimanche dernier. Selon le lieu-

tenant Agnès Delassale, la police enquête sur de possibles pratiques frauduleuses entre ces vigiles

et le capitaine d'un cargo actuellement à quai dans le port de Bayonne. Enquête à suivre...

P.M »

Antton relit trois fois l'article, se lève, fait quelques pas dans la cuisine, boit un verre d'eau et se

laisse tomber sur sa chaise.

— Si ce que nous savons sur ce qui s'est passé est exact, je comprends que vous soyez fatigué et à

bout de nerf. Cependant, votre témoignage s'avère capital pour l'enquête et je vous invite à répondre à mes questions sans détour et dans les meilleurs délais.

L'inspecteur insiste à nouveau mais Marco n'a pas l'intention de changer sa stratégie habituelle :

« moins tu en dis, mieux tu te portes. »

— Vous savez, reprend l'inspecteur, le vigile sur lequel vous avez cogné est sacrément amoché. Au

point que son diagnostic vital est engagé. S'il venait à décéder, sans témoignage vérifiable de votre

part, on pourrait vous inculper d'homicide. Un autre vigile apparemment impliqué dans l'agression

a été interpellé et est en cours d'interrogatoire. Il peut essayer de vous charger, tout au moins de

vous discréditer. D'autant que, même si je me suis refusé à l'évoquer jusqu'ici, votre passé judi-

ciaire ne joue pas en votre faveur. Par conséquent je vous invite à collaborer.

« Passé judiciaire », « collaborer », voilà les mots que l'inspecteur n'aurait pas dû prononcer. Marco

est épuisé. Il se revoit quelques mois en arrière. Dans la même position. Devant un inspecteur de

police qui tente de lui extorquer des paroles qu'il se refuse à prononcer.

— Pourquoi vous acharnez-vous sur moi comme ça ! Que vient foutre mon passé dans cette his-

toire. Vous savez déjà tout. Vous avez le témoignage de ma femme, celui des syndicalistes. Foutez-

moi la paix ! Vous ne trouvez pas que j'ai assez morflé dans cette affaire ? C'est quoi ? C'est une

revanche que vous cherchez ?

— Calmez-vous, monsieur, tente l'inspecteur. J'essaie seulement d'obtenir votre déposition car elle

est indispensable à l'enquête. Votre témoignage est capital pour mettre un terme aux agissements

que vous dénoncez vous-même, n'est-ce pas ?

— Mais je ne sais même pas de quoi vous parlez ! J'ai passé une nuit à l'hôpital. Ma femme et moi

n'avons pas dormi. Je n'ai pas encore revu mes enfants. Et vous me parlez d'agissements de je ne

sais qui ? Vous savez des choses peut-être mais moi je ne sais toujours pas pourquoi j'ai été mêlé à

ce bordel !

— C'est bien ce que nous essayons de comprendre, monsieur. Et pour cela nous avons besoin de

votre témoignage. Je vous propose de faire une pause. Allez prendre un café et nous reprendrons

cette conversation après.

Marco est accompagné jusqu'à la machine à café par un policier qui l'autorise à fumer une cigarette

dans la cour.

Agnès vient de permettre à Sonia de rentrer chez elle tout en l'invitant à rester à disposition de la

police pour les besoins de l'enquête. Elle se dirige vers le bureau où est interrogé Marco et tombe

nez à nez avec l'inspecteur chargé de prendre la déposition de ce dernier.

— Tu tombes bien Agnès ! C'est qui ce mec ! Il est fou ou quoi ? Impossible de lui faire

sortir quoi

que ce soit. Pire que s'il avait assassiné quelqu'un ! Il commence à me courir sérieusement ton gars.

— Ne t'affole pas. On va y arriver. Surtout avec les infos que je viens d'avoir, le rassure Agnès.

— Dis toujours.

— Le Kangoo a été suivi jusqu'à la frontière espagnole et la « Guardia civil » a pris le relais suite à

l'intervention de notre patron auprès du procureur. Les deux femmes ont été déposées dans un bor-

del qui s'appelle « La Jodera » près d'Irun, et le chauffeur du Kangoo a déjà commencé à parler.

— Il est plus bavard que ton Marco !

— Aux dernières nouvelles, la douane a découvert un trafic de prostituées dans lequel le bateau

ukrainien et certainement d'autres encore jouent un rôle clé. En provenance d'Allemagne où ils

déchargent le bois, ce navire embarquait des prostituées des pays de l'Est, qui travaillent dans des

bordels allemands. C'est à l'issue de la Coupe du monde de football, où le gouvernement allemand

avait autorisé l'installation de baraques à sexe autour des stades, que les proxénètes ont cherché des

lieux où les prostituées « formées » à cette occasion pourraient exercer. Les ports en Allemagne se

sont révélés être des endroits intéressants. Petit à petit, ce « marché » s'est exporté par bateau. Les

rotations hebdomadaires pour le bois entre l'Aquitaine, l'Allemagne, l'Espagne et le Portugal repré-

sentent une opportunité discrète et peu coûteuse. D'autant que, durant les deux jours de voyage

en

mer, les filles souvent droguées sont mises à la disposition de la direction du navire. C'est une fa-

çon de payer le transport.

— Ben ils s'emmerdent pas les types ! Non je déconne ! précise l'inspecteur qui a vu le regard

d'Agnès.

— Les marins souvent philippins sont surexploités et maltraités. Ils vivent sous la terreur des me-

naces de violence, poursuit Agnès. Deux d'entre eux, qui travaillent sur le navire ukrainien, sont

prêts à témoigner. Leur capitaine est en garde à vue, on attend un interprète.

— Ça m'a tout l'air d'une filière de prostitution internationale ! Mais pourquoi ils ont emmené les

put...les prostituées à Irun ?

— Les rotations hebdomadaires permettent à « La Jodera » de renouveler ses prostituées et d'en

fournir aux autres bordels espagnols. D'autant que le « marché » est fructueux. Ces « maisons » se

multiplient en Espagne avec la bénédiction des autorités. Des femmes, souvent jeunes, issues de

pays d'Amérique du Sud ou de pays d'Europe de l'Est y sont exploitées. Le patron de « La Jodera »

se trouve dans les locaux de la police espagnole. Le bordel a définitivement fermé hier soir.

— Ouais, c'est histoire de masquer le fait que l'Etat a fermé les yeux jusque-là.

— Je te laisse libre de tes commentaires. Quant au vigile qui a commencé à parler...

— L'autre aurait du mal, c'est sûr...

— Bon ! T'as l'intention de me couper systématiquement pour faire des remarques douteuses ou tu

me laisses aller jusqu'au bout ? s'énerve Agnès.

— C'est bon, c'est bon, continue...s'excuse l'inspecteur.

— Donc le vigile qui a commencé à parler accuse pour l'instant son acolyte du meurtre de Txomin

Etchamendy. Un commentaire ?

— Non, non ! s'empresse de répondre l'inspecteur.

— Il l'aurait attaché puis saoulé et défait ses liens avant de le jeter dans l'Adour.

— Toujours pas de commentaire ? S'enquiert Agnès.

— Certainement pas !

— Pourtant il y a deux questions qui viennent immédiatement à l'esprit d'un bon enquêteur. C'est

pourquoi et pour qui ?

— Ben j'imagine que la victime avait mis le nez dans le trafic et qu'il s'apprêtait à les dénoncer. Et

le « pour qui » devient évident. C'est pour le compte des trafiquants.

— Bravo inspecteur ! Quelle perspicacité ! Quel raisonnement ! Il faudra que j'en touche un mot au

patron. Mais il y a un tout petit problème. On ne sait pas qui sont ces trafiquants !

— OK ! dit l'inspecteur confus qu'Agnès lui ait fait ainsi la leçon. Comment je fais maintenant

pour le gars-là. Ce fameux Marco ?

— Ne lui prends pas trop la tête. Explique-lui dans les grandes lignes ce que l'on sait. Ça va certai-

nement le décoincer. De toute manière on tient tout le monde et on en sait déjà pas mal.

En passant devant la porte entrouverte du bureau du patron, Agnès voit ce dernier afficher une

mine réjouie.

— Tu as les félicitations du procureur et de mes supérieurs, dit-il. Il y a de la promotion dans l'air...Mais d'abord, il faut que tu termines l'enquête. Tu te reposeras après....Peut-être.

— Exploiteur !

Marco et Sonia ont pu rentrer chez eux, retrouver leurs enfants et se reposer. Marco parle très peu. Il est encore sous le choc. Le soir venu, le couple ressent appréhension et fatigue. Ils échangent

des regards et s'embrassent souvent pour se soutenir. Les douleurs des plaies refont leur apparition

dans le calme de leur maison.

Des journalistes ont appelé. Marco et Sonia, d'un commun accord, les ont chaque fois repoussés

et exigé que leurs noms n'apparaissent pas dans la presse. Marco s'est même un peu énervé après

un gars du quotidien *Sud Ouest*, qui érigeait le droit à l'information et la liberté de la presse, face au

refus du couple.

Laurent et Cathy en passant chez eux, leur ont appris que l'affaire fait grand bruit, au point que

le président de la Chambre de commerce et d'industrie a dû se défendre d'avoir jamais entendu par-

ler de tels trafics sur le port de Bayonne. Les radios locales se font l'écho de cet évènement et en

profitent pour aborder l'existence de bordels à la frontière espagnole, ouverts à une clientèle fran-

çaise toujours plus nombreuse. Marco n'est pas mécontent de cet effet, lui qui a longtemps rêvé

monter une action contre « La Jodera » et ce genre d'endroit d'exploitation des femmes.

La lumière du jour baisse et Sonia monte coucher les enfants. Marco fume une cigarette devant

la porte d'entrée. Il a besoin de prendre du recul et pense à ce qu'il a fait vivre à sa femme et à ses

enfants. Si c'était à refaire, monterait-il à nouveau sur ce bateau pour défendre des salariés en ga-

lère ? Il sait que oui mais il sait aussi qu'il n'y a pas d'engagement sans risque. Ses démêlés avec la

police et la justice le lui ont démontré à plusieurs reprises ces dernières années. Cependant, l'épisode qu'il vient de vivre a fait courir un grand danger à sa famille. Il aspire aujourd'hui à pré-

server les siens en prenant de la distance avec sa colère.

71

Marco écrase son mégot dans un vieux pot de fleurs vide, avant d'aller rejoindre ses filles pour

le câlin du coucher. Il entend à nouveau Sonia qui l'appelle. Les habitudes reprennent leurs droits.

Sonia descend les escaliers en insistant gentiment.

— Mon chéri, les filles ont plus que jamais besoin d'un câlin, alors viens-vite les coucher puis tous

les deux on ...

Elle pousse un cri d'horreur qui résonne dans la courette de la maison.

Marco est étendu au sol, face contre terre. Une flaque de sang se forme autour de sa tête.

Te Ande¹

1 Un clin d'œil à un de mes neveux qui a demandé un jour, ce que voulait dire le « te ande » à la fin des films.

72

Que toutes celles et ceux qui m'ont encouragé à poursuivre malgré mes doutes certainement fondés soient ici remerciés.

Dom et Stéphanie qui m'ont ouvert les yeux sur les difficultés de l'exercice et m'ont fait consta-

ter que l'écriture d'un bouquin ça s'apprend, c'est un vrai métier. Il me faudra probablement

du

temps et des pages «noircies» avant de maîtriser cet art.

Métélok qui a su aborder mes premiers écrits avec respect tout en m'encourageant à poursuivre.

Aux salariés d'EDF et GDF et leurs familles en vacances à la CCAS d'Ondres pour avoir accep-

té de découvrir le manuscrit et de m'accompagner sur les lieux où se déroule l'histoire. Ils ont au

travers de nos échanges, donné du sens à l'aventure dans laquelle je me suis engagé.

A tous ces militants de la CGT, qui sont une richesse extraordinaire et à l'un d'entre eux, correc-

teur à la retraite, qui a corrigé tout le manuscrit et m'a fait découvrir le monde de la typographie.

Enfin, merci à Krystel, qui a su insister aux moments où je souhaitais laisser tomber, à sa sœur

Sandrine, qui a lu les toutes premières lignes, à Karima et Patxi pour leurs enthousiasmes dès la

première lecture du manuscrit, et à Guilhem pour son aide à la correction.

74